5 Febraio 1923

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXI
A
36
NAPOLI

HISTOIRE
DES
REVOLVTIONS
DE LA VILLE
ET DV ROYAVME
DE NAPLES.

CONTENANT LES ACTIONS LES plus ſecrettes & les plus memorables de tout ce qui s'y paſſa juſqu'à l'arrivée de l'Armée Navalle de France.

Compoſée par LE COMTE DE MODENE.

SECONDE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,
Chez LOVIS BILLAINE, dans la grand'Salle du Palais, au ſecond pillier, à la Palme & au Grand Cæſar.

M. DC. LXVII.
Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilége du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 28. iour de Iuin l'an de grace 1665. & de noſtre Regne le vingt-troiſiéme, Signé VINCENT; Il eſt permis à Iean Boullard, Imprimeur à Paris d'imprimer, vendre & diſtribuer vn Liure intitulé, *Les Revolutions de la ville & du Royaume de Naples*, compoſé par Meſſire ESPRIT DE RAYMOND COMTE DE MODENE durant le temps de ſept ans, à compter du jour que ledit Liure ſera achevé d'imprimer: Et deffenſes ſont faites à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'imprimer, faire imprimer, vendre, diſtribuer, ny extraire

aucune choſe de ladite Hiſtoire, ſans le conſentement dudit Boullard, ſur peine de confiſcation des Exemplaires, & de quinze cent livres d'amende, dépens, dommages & intereſts dudit Suppliant, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Ledit Boullard à aſſocié pour moitié audit Privilege, Thomas Iolly Marchand Libraire : Et la veuue dudit Boullard a ceddé le droict de l'autre moitié à Louis Billaine, Iean Guignard fils, & Theodore Girard, tous Marchands Libraires, ſuivant la convention fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 12. May 1667.

SECONDE PARTIE

DE

L'HISTOIRE

DES

REVOLVTIONS

DE LA VILLE

ET DV ROYAVME

DE NAPLES.

CHAPITRE PREMIER

IE Voy que le soûlevement de la Cité de Naples fut accompagné, ou suivy de fort prés de celuy de la plus grande partie du Royaume, je n'en ay pas voulu parler dans la premiere

Partie de cette Histoire pour n'interrompre pas le cours de ce Torrent, dont les étranges & prodigieux ravages étoient capables de l'occuper entierement ; Cette seconde fera voir en son commencement la suitte de ses troubles & les effets qu'ils causerent dans les Provinces : Mais avant que de m'embarquer sur tant de flots soûlevez contre l'Espagne, & qui menaçoient du naufrage la plus belle de ses Couronnes ; je croy qu'il ne sera pas mal à propos de remarquer succintement les noms, l'assiette & la nature de toutes ces mers orageuses qui tout à la fois concoururent à tant d'effroyables bouraſques. A ce sujet je remarqueray que ce Royaume est diuisé en douze Provinces, qui sont la Terre de Labour, dans laquelle est compriſe Naples, la Principauté de Deca, la Principauté de Dela, dont Salerne est la Capitale, la Basilicate, la Calabre de Deca, la Calabre de Dela, la Terre d'Otrante, la Terre de Bari, l'Abbruzze de Deca, l'Abbruzze de Dela, le Comté de Molise, & la Capitanate.

La Terre de Labour du coſté du Septentrion eſt ſeparée des deux Abbruzzes par les Monts Apennins, qui s'étendent á ſon Orient entre le Comté de Moliſe ; elle y touche auſſi à la Principauté vlterieure : du Midy à la citerieure par le Sarne & à la mer Tyrrhene, & cette mer avec la campagne de Rome la ferment à ſon couchant. Elle a eſté nommée autrefois campagne Heureuſe à cauſe de la douceur de ſon climat, de la pureté de ſon air, de la prodigieuſe abondance de ſes plaines, & de ſes collines, & du grand nombre de poiſſons de ſa mer, & de ſes rivieres ; Ce qui obligea les Romains à dire que Cerés & Bacchus ſembloient trauailler à l'envy à qui luy feroit plus de graces ; elle fut depuis appellée Terre de Labour, à cauſe des Champs Leborins, ſi renommez dans ces vieux ſiecles ; elle abonde en grains de toutes ſortes, en vins delicieux, témoins ceux du Mont de Falerne, & le Lagrima d'aujourd'huy ; en paſturages merveilleux, ou entre vne infinité d'animaux de pluſieurs eſpeces : on void ces beaux & grands Courſiers ſi

renommez par tout le monde : en minieres d'or & d'argent, d'alum & de ſouffre : en bains, ou des maux qui paroiſſent incurables à la Medecine, ſont gueris en bien peu de temps. Elle contient pluſieurs Villes conſiderables, & quantité de Terres ou Cazals, ou Bourgs qui ſont en tout environ 58152. feux, ou environ ; Sa coſte eſt perilleuſe, & n'a aucuns Ports conſiderables hors celuy de Naples, qui meſme, n'eſt pas aſſeuré dans les bouraſques du Siroc ; Elle a 32. Tours au long de ſa coſte, qui par des fumées ou des feux avertiſſent en peu de temps tout le païs de l'arrivée des Galeres, ou des Vaiſſeaux qu'elles découvrent. Ses principales Fortereſſes ſont les Chaſteaux de Gayette, de Capouë, de Bayes & d'Iſchia ; Ses Iſles ſont Ponza, Palmarola, Ventotiene, Iſchia, Procita, Niſita & Capri, que Tibere fit tant connoiſtre. Ses peuples generalement ſont d'vne taille moyenne, d'vn teint beaucoup plus blanc que brun, d'vn corps vigoureux & agile, tres-propres à toutes ſortes d'exercices, d'vn eſprit vif, induſtrieux, porté

aux Arts & aux Sciences : mais ombrageux, diſſimulez, volages, aimans les nouueautez, & d'vn cœur vindicatif (vice originel du climat) entreprenans & tellement enclins aux armes, que le premier poids dont ils chargent l'épaule de leurs enfans au ſortir du berceau eſt celuy d'vn fuſil, ou d'vne arquebuſe, dont ils ſe ſervent ſi adroitement, qu'on peut dire qu'en tout le monde il n'y a point de plus grands chaſſeurs, ny de meilleurs tireurs de volée.

La Principauté de Deca auſſi bien que l'autre, fut anciennement habitée des Peuples Picentins ſi connus dans l'Hiſtoire Romaine ; Elle eſt bornée au Septentrion par la Terre de Labour, & la Principauté vlterieure, à l'Orient par la Baſilicate ; au Midy & au Couchant par le Golfe de Policaſtre & par la mer Tyrrhene ; Elle n'eſt guere moins fertile que la Terre de Labour, & la ſurpaſſe en la beauté & en la grandeur de cette quantité de fruits d'Orangers & de Citronniers qui bordent la coſte d'Amalphi, & de qui l'agreable odeur parfume tout ſon

rivage : Elle eſt pleine d'vne multitude de Citez conſiderables, & de pluſieurs autres lieux, qui ſont prés de 47562. feux : les Tours de ſa Coſte ſont au nombre de ſoixante-neuf, ſes Peuples ſont preſque du meſme temperament que ceux de la Terre de Labour, hors qu'ils ſont plus portez au trafic, & plus propres pour les arts & pour les ſciences, témoins l'Ecole de Salerne ſi renommée dans la Medecine, & l'invention de la Bouſſole trouvée par vn Amalphitain.

La Principauté de Dela touche vers le Nort au Comté de Moliſe, & la Capitanate qui la borne avec la Baſilicate à ſon Levant : au Midy elle joint la Principauté de Deca, & au Couchant la Terre de Labour : Elle contient dans ſon enceinte le Duché de Benevent, que les Papes poſſedent depuis l'onziéme ſiecle par le don qu'en fit l'Empereur Henry au Pape Benoiſt VII. C'eſt dans cette Province où l'on void ces Fourches Caudines la honte de l'ancienne Rome : Elle contient 30535. feux, & ſes Peuples communement ſont d'vne bonne & ſaine

complexion plus portez aux armes qu'à l'agriculture, ny au commerce, altiers, prompts & vains, mais assez faciles à gouverner.

La Basilicate, païs des antiques Lucains, confine la Principauté vlterieure, la Capitanate & la terre de Bary du costé du Nort à son Levant elle a encore la terre de Bary, celle d'Otrante, & le Golfe de Tarante. Au Midy la Calabre de Deca & le Golfe de Policastre; au Couchant la Principauté Citerieure; Elle est merveilleusement fertile en tout ce que l'on peut desirer pour la vie, ou pour la pompe, ses arbres fleurissent deux fois l'année; Elle a sept Tours au long de ses costes, & 38747. feux: Ses habitans sont grands, tres-robustes, ont les cheveux noirs, & le teint brun, & le peuple de la campagne y est rustique, peu civil, adonné à l'agriculture, & à la chasse dés sa jeunesse beaucoup plus qu'à l'estude des sciences.

La Calabre de Deca nommée autresfois Ausonie, Hesperie, Enotrie, Italie, Morgetie & grande Grece, est bornée au Septentrion par la Basili-

cate : au Levant par la Mer Ionique: Elle touche à l'autre Calabre du coſté du Midy, & du Couchant à la mer Tyrrhene ; Elle porte le titre de Duché, dont les premiers Enfans des Roys portoient ordinairement le nom ; Elle eſt tres-abondante en grains, vins, fruits, huiles, fromage, miel, ſucre, ſaffrans, cotton, poix terebentine, ſtorax liquide, mines d'or & d'argent, de fer, de ſel, de marbre, d'albaſtre, de criſtal, auſſi bien que de marcaſite, Minium & bol, plaſtre de trois ſortes alum, ſouffre, calamite de la cinquiéſme eſpece & qui n'attire point le fer, en chanvre, lin, & ſoye plus que tout le reſte de l'Italie ; en cette Manne medicinale qui purge les corps auec tant de douceur : enfin en toute ſorte d'Animaux ſauuages & domeſtiques, & particulierement en Loups Cerviers ſi remarquables par la moucheture de leur peau, & par le deffaut de leur memoire dont ils ſont ſi deſpourueus, que s'il leur arriue en mangeant quelque choſe, de deſtourner la veüe d'vn autre coſté, ils ne s'en reſſouviennent plus, & s'en vont quoy

ue bien affamez : Sa coſte a vingt-inq Tours, & cette Province eſt euplée de 50878. feux, formez de uantité de Villes & de Cazals, n'ayant e Places fortes que Coſenſe & l'Anantea. Ses Habitans ſont d'vne aſſez etite taille, fermes en leurs opinions, ibtils, braves, & non moins capables e bonnes lettres que des armes.

La Calabre de Dela, antique païs es Brutiens, touche à l'autre Calabre u coſté du Septentrion; au Levant, u Midy, & au couchant elle eſt enironnée des mers Ionique, Sicilienne & Tyrrhene : Elle a des plaines & es montagnes qui ſont également ertiles; ſes principales Fortereſſes ont Cortone, Tropea & Rheggio qui ſt ſur le Phare de Meſſine : Elle a uarante-ſept Tours au long de ſa oſte, & 55457. feux.

La Terre d'Ottrante appellée anciennement Salentine, a pour confins u Nort la Terre de Bary, & la mer driatique : Au Levant vn des coſtez e l'emboucheure du Golfe de Veiſe, la mer Ionienne à ſon Midy, & Golfe de Tarante auec la Baſilicate

à ſon Couchant ; Elle n'eſt pas moins fertile en grains que ſes voiſines : mais elle les ſurpaſſe en l'abondance de ſes huiles, dont elle fournit tant de païs. La Ville dont elle porte le nom n'eſt éloignée de la Grece que de cinquante mille : ſes places fortes ſont Ottrante, Leccie, les trois Chaſteaux de Brindiſi, Gallipoli, Sanſo, Cataldo & Tarante connuë de tout l'Vnivers, & dont le Port ſeroit le plus beau & le meilleur du monde, s'il n'avoit point eſté comblé ; celuy de Brindiſi qui fut ſi fameux du temps des Romains eſt encore aſſez commode, ſa coſte a ſoixante Tours, & 50854. feux : ſes Peuples ſemblent plus ſimples, & plus ſinceres que leurs voiſins, & ſont fort adonnez aux armes & aux lettres.

La Terre de Bary eſt limitée au Septentrion par la mer Adriatique, & cette mer s'eſtend juſques à ſon Levant : la Terre d'Otrante ſe trouve à ſon Midy avec la Baſilicate qui la borne auſſi preſque entierement au Couchant, où elle touche à partie de la Capitanate : Elle eſt riche en grains, vins, & huiles : Sa coſte n'a que ſeize Tours,

ſes Fortereſſes ſont Bary, où eſt le corps de ſaint Nicolas, dont par vn continuel miracle il ſort inceſſamment vne precieuſe liqueur qui gueric pluſieurs infirmitez; Les autres ſont Barlette, Trani, Monopoli: Elle n'a que ſeize Tours en ſa coſte, & environ 39141. feux; ſes Habitans ſont la pluſpart de couleur olivaſtre, d'vne taille aſſez grande, patiens dans le trauail, hardis & prompts, mais qui ſe rebuttent facilement dans les combats opiniaſtrez, & dans les longues diſgraces.

L'Abbruzze de Deca joint au Septentrion l'autre Abbruzze, & la mer Adriatique: à l'Orient la meſme mer & le Comte de Moliſe, qui luy ſert de borne au Midy avec la Terre de Labour: A l'Occident l'autre Abruzze. Ce païs eſt le plus froid de tout le Royaume, il eſt abondant en beſtial de toutes ſortes: Sa coſte a ſept Tours, & il contient 27046. feux: ſes Habitans ſont grands, robuſtes, aſſez ingenieux dans le negoce, & affables aux eſtrangers, portez aux arts & à la chaſſe, & particulierement aux armes,

comme leurs ayeuls les Samnites.

L'Abbruzze de Dela, habité autresfois par les peuples Marrucini, Beliqui, Ferentani & Samnites, eſt borné du coſté du Nort par la Marche d'Ancone & la Mer Adriatique, touche à ſon Levant à la meſme mer, & à l'autre Abbruzze, qui s'eſtend juſques à ſon Midy, où il joint la Terre de Labour & l'Eſtat de l'Egliſe qui le ferme entierement du coſté du Couchant. Il eſt auſſi abondant en beſtiaux: C'étoit le païs des Anciens Marſes, ſa coſte n'a que ſix Tours, & il contient 48089. feux: Ses Places fortes ſont Civitella del Tronto, & le Chaſteau de l'Aquila: Ses Peuples ſont du temperament des autres, mais d'vn naturel plus cruel.

Le Comté de Moliſe faiſoit anciennement partie des Samnites: Ce Comté joint l'Abbruzze de Deca au Septentrion. Il eſt borné au Levant par la Capitanate, dont vne petite partie s'eſtend vers ſon Midy, où la Principauté vlterieure ſe trouve auſſi avec la terre de Labour, qui fait tout ſon couchant: l'air y eſt aſſez temperé,

il

il eſt abondant en grains, vins, ſaffran, cotton, lin, & ſoye, il a 15693. feux: ſes Habitans ſont courageux, opiniâtres, & ruſés dans le trafic avec les Eſtrangers.

La Capitanate, nommée dans les premiers ſiecles la pigie, Daunie, Meſapie & Poüille, eſt bornée au Septentrion par la Mer Adriatique ; cette Mer la ferme auſſi à ſon Levant, où elle porte le nom de Mer de la Poüille. A ſon Midy elle touche à la Terre de Bary, à la Baſilicate & à la Principauté de Dela, au Couchant elle joint le Comté de Moliſe: Elle eſt tres-fertile en grains, & abondante en pâturages, l'air y eſt aſſez bon, mais fort chaud, & inſupportable en Eſté, meſme aux Habitans de la Province ; C'eſt en ce Païs où eſt le Mont Gargan, ſi fameux par l'Apparition de l'Archange ſaint Michel, que la Mer Adriatique environne par l'eſpace de deux cens mille, & qui n'eſt ſeparé de la terre ferme que d'vn Iſthme de deux mille: Sa Côte a vingt-deux Tours, & elle contient 20804. feux, entre leſquels eſt Foggia, ſi celebre par ſa Doüane,

qui rend vn ſi grand revenu au Treſor du Roy par le paſſage des beſtes à corne & à laine : Ses Habitans ſont grands, vigoureux, & hardis, doux & ſinceres en leur conduite : Elle n'a point de Places fortes que Viette & Manfredonia : Enfin on peut dire que l'étenduë des douze Provinces de ce Royaume contient 483468 feux, ſans y comprendre la Citè de Naples ; & que generalement ſes Peuples ſont d'vne complexion ſaine & vigoureuſe, courageux & enclins aux armes, fort patiens dans le travail, aiſés à regir, tres-capables de la diſcipline Militaire, ingenieux, diſſimulés, flateurs, ombrageux, prompts, coleres, & dont la haine ne s'éteint que par la vengeance : Pieux du moins en apparence, abandonnés à leurs plaiſirs, & naturellement volages.

CHAPITRE II.

Predictions remarquables des Revolutions de ce Royaume ; Soûlevemens ſurvenus dans ſes Provinces au meſme temps, ou incontinent apres celuy de la ville de Naples.

APres la ſuccinte deſcription des Provinces de ce Royaume, il eſt neceſſaire de faire voir les horribles ſoûlevemens qu'on y vid arriver tout à la fois, tant dans le voiſinage de Naples, que dans les lieux les plus éloignés de cette Ville Capitale ; Ceux qui parurent dans ſa Campagne, & dans les Païs circonvoiſins, ne me ſemblent pas fort étranges : comme cette grande Cité eſt la premiere d'vn Eſtat, qu'elle rend ſi conſiderable, & qui meſme porte ſon nom ; ſon exemple a donné la loy non ſeulement à ſes voiſines : mais encore aux plus écartées en pluſieurs Revolutions, & toutes en la regardant ainſi que leur commune mere, ont ſemblé en ces conjon-

ctures ſe tenir aux pans de ſa robbe pour ne la pas abandonner : En effet on a remarqué que dans les divers mouvemens ſurvenus de temps en temps dans ce Royaume : ceux qui ont pris leur origine dans cette Cité, ont produit des feux de plus longue durée, que ceux qui avoient commencé dans ſes Provinces: Auſſi entre tous les Princes qui en ont entrepris la conqueſte, les plus prudens ont toûjours pris le chemin le plus droit de Naples, reconnoiſſans que ſa priſe leur acquerroit toutes les autres; ſon Hiſtoire eſt preſque remplie d'exemples de cette verité. A peine le Roy Charles VIII. y eût fait ſon entrée, que tout le reſte du Royaume le reconnut volontairement : Auſſi-toſt qu'il en fut party pour s'en retourner en France, Ferdinand d'Arragon paſſa de Sicile en Calabre, pour tâcher de recouvrer cette Couronne, que les François luy avoient oſtée, & quoy qu'il eût de grandes forces, & qu'il fut ſecondé du ſecours d'Eſpagne, commandé par ce Gonſalve Ernandez d'Aquilar, ſi renommé dans les

Hiſtoires : Il ne trouva jamais que Reggio, qui luy voulut ouvrir ſes portes, & fut contraint vn peu apres de ſe retirer en Sicile, enſuite du combat de Seminara, ville Maritime de la Calabre, où il fut battu & défait par le ſieur d'Aubigny, General de l'Armée Françoiſe : mais lors que par vn meilleur conſeil il vint faire vne deſcente prés de Naples, & qu'il en eût chaſſé le Duc de Montpenſier qui en eſtoit Vice-Roy, il ſe rendit Maître de tout le reſte du Royaume en auſſi peu de temps, & avec autant de facilité qu'il l'avoit auparavant perdu. Les Eſpagnols ont reconnu cette verité dans ces dernieres revolutions, puiſque lors qu'ils ont eſté à la veille de perdre Naples, ils ont eſté ſur le poinct de perdre tout l'Eſtat, & que dés le moment qu'ils l'ont recouvrée, ils ont recouvert tout le reſte.

Il ne faut donc pas s'étonner des mouvemens que ceux de Naples cauſerent dans ſon voiſinage: Mais ce qui paroît ſurprenant, eſt que preſque dans le meſme temps que cette Cité ſe ſoûleva, ſes Provinces les plus éloi-

gue, remarqua dans vn traitté qu'il fit des Eſtoiles Verticales, que la conſtellation du Chef de Meduſe, ſi connuë dans tous les ſiecles par ſes funeſtes influences devoit produire peu apres de prodigieux changemens dans Naples, & dans ſon Eſtat. Ce Livre ayant eſté donné au Baron de Modene dans le temps qu'il eſtoit à Rome aupres du Duc de Guiſe ; il le fit voir à ce Prince, & au Marquis de Fontenay-Mareüil, Ambaſſadeur extraordinaire de France en cette Cour, qui le pria de le luy donner pour l'envoyer au Cardinal Mazarin, quelques mois avant que Maſanielle eût commencé ſa revolte. Rutilio Benincaſa autre Aſtrologue, qui mourut quelque tẽps avant ces tumultes, aſſura dans vn Almanach qui fut imprimé ſous ſon nõ, qu'en l'année 1647. on verroit arriver à Naples vn grand ſoûlevement de la Populace, cauſé par les impos publics; qui produiroient d'horribles deſordres ; & Philippe Finelli predit que le 8. du mois de Iuillet de la même année, vn grand Seigneur ſeroit aſſaſſiné à Naples, dans vne émeute

Populaire, ce qui parut par le meurtre de D. Pepe Caraffe, & que le ſeize du meſme mois la ſedition changeroit de face, ce qui ſe vît preciſement.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que dés le poinct que Maſanielle à la teſte de la populace de Naples, ſe fut emparé de l'authorité ſouveraine, & qu'il eût fait publier par tous les lieux circonvoiſins, que chacun eut à prendre les armes pour la commune liberté, & pour le ſecours de la Ville, qui leur en montroit le chemin, on vit que non ſeulement tous les Caſals de la campagne ſe ſoûleverent tout à coup, mais encore vn grand nombre de Citez, Terres, & Caſals, ou Bourgs de la Terre de Labour, & de la Principauté de Salerne.

Il eſt tout à fait impoſſible de figurer les horribles confuſions, & les eſtranges violences que les Peuples de ces Provinces firent voir, en faiſant éclorre la ſecrette & mortelle haine que fomentoient dans leurs eſprits l'avarice des Eſpagnols, & les excés de beaucoup de Seigneur du Royaume dans leurs Terres, où ils

traittoient leurs vaſſaux comme des eſclaves ; Ce fut en ces lieux où la revolte ſe montrât plus effroyable, plus aveuglée, & plus déchaiſnée que dans les Cités dépendantes du Domaine Royal, rompit dans vn inſtant tous les nœuds de la ſocieté Civile, & changea le corps Politique en vn horrible & cruel monſtre, dont la teſte eſtoit ſous les pieds, de qui la bouche vomiſſoit plus de flâmes que le Veſeuve, & qui pour maintenir ſon eſtre devoroit ſes parties nobles ; En effet les Peuples ſujets à des Seigneurs eurent à peine ſceu ce qui ſe paſſoit à Naples, que ſe ſoûlevant tout à la fois, ils s'aſſemblerent en chaque lieu au ſon du Toſſin, & prenant les premieres armes que la fureur leur mit entre les mains, on vit que les vns aſſiegerent leurs Seigneurs dans leurs Chaſteaux, à l'exemple de Caſerte, Cité illuſtrée d'vn Eveſché, dont la populace aſſiegea dans ſa maiſon D. Franceſco Caëtano, Duc de Sermonette, & Prince de cette Cité, & les autres ne pouvant avoir leurs Seigneurs en leur puiſſance, briſerent

leurs armes de tous coſtés, brûlerent leurs Chaſteux, & leurs Metairies, & ſaccagerent tous leurs biens. Pour garder quelque ordre apparent parmy tant d'horribles deſordres, ils élûrẽt en chaque lieu pluſieurs Officiers, qu'ils ſoûmirent à vn ſupréme Commandant, appellé Capo Popolo, qui en pluſieurs Caſals eſtoit le Curé de la Parroiſſe, ainſi que l'on vit à Iuliano & à San Antimo, & aux autres, le païſan qui avoit fait le plus de bruit, & qui témoignoit le plus d'averſion pour l'Eſpagne, & pour la Nobleſſe : Mais cette contagieuſe fureur ne s'empara pas ſeulement des Caſals, & des petites Villes, les plus grandes s'en reſſentirent : Seſſa, Cité fort antique, & qui tirant ſon origine d'Hercule, eſt l'vne des plus riches & des plus conſiderables de la Terre de Labour, ſe revolta, & ſe ſoûmit à Domenico Coleſi, nommé vulgairement PaPponc, fameux Bandy, qui ramaſſant trois ou quatre mille hommes enſemble, ſe rendit Maiſtre non ſeulement de cette importante Cité, mais encore de pluſieurs autres. Il prit du com-

mencement Fundy, frontiere de l'Etat du Pape, & qui eſt ſur la voye Appia, qui va de Rome en ce Royaume: Itry autre petite Ville, & Sperlongue aſſiſe au bord de la Mer, & qui eſt la premiere qu'on trouve allant de Terracine à Naples. La proſperité du Pappone fut ſi grande, qu'en ravageant à ſon plaiſir toutes les plus belles campagnes de la Terre de Labour juſques au Vulturne, il renferma les Eſpagnols dans Gayette, l'vne des Clefs de l'Eſtat, d'où peut-eſtre il les eut chaſſés, s'il eut ſceu ſe ſervir du temps, & les pouſſer ſans leur donner le loiſir de reprendre haleine : Mais ce Bandy, quoy que prudent, fit la meſme faute des autres Chefs des Peuples ſoûlevés, qui au lieu de s'vnir enſemble, pour tâcher d'vn commun concert de chaſſer de tout le Royaume leur ennemy commun, n'avoient pour but que le pillage, le carnage, & l'embrazement, ſongeant à peſcher en eau trouble, & à ſe cantonner chacun dans leurs Citès, dont ils penſoient ſe rendre Maiſtres abſolus, ain que fit voir le Paponne, quand

il crût que le Duché de Seſſa luy demeureroit en partage : Entre tant de ſeditieux qui s'éleverent tout à la fois, il n'y en eut point qui incommodât plus les Miniſtres d'Eſpagne que celuy-cy d'autant qu'en fermant les paſſages de Rome à Naples du coſté de la terre, il ne leur laiſſa que ceux de la Mer, qui eſtant ordinairement fort orageuſe en cette coſte, leur fit perdre dans ces rencontres des occaſions importantes par le retardement des avis, & des douvelles, dont le fruit procede de la diligence, & d'vn certain point dont dépendent le bien & le mal d'vn Eſtat.

Pendant que cette partie de la Terre de Labour ſe ſoûlevoit de cette ſorte, l'autre ſembloit de tous coſtés le rencherir à l'envy. Le meſme feu parut à Laure Marquiſat, à Matalone Duché, à Arienzo, à Caiazze Ville aſſez forte, à Piedimonte d'Alife renommée par ſa Montagne abondante en tant de rares ſimples, & à la pluſpart des Caſals de Capouë, d'Averſe, de Fermicola, de Marigliano, de Somme celebre par le Mont Veſeuye, qui

porte

porte ſon nom aujourd'huy, mais ſur tout à Nole : Cette Cité tient ſon origine des Iapiges & des Tyriens, & fut autrefois ſi grande, qu'on aſſûre qu'elle avoit plus de deux mille de circuit; C'eſt chez elle que l'invention des cloches fut trouvée par Saint Paulin, l'vn de ſes Eveſques; mais jamais elle ne s'en eſtoit ſervie avec tant de déreglement, que dans cette conjoncture, en laquelle ſe ſoûlevant au ſon du tocſin contre les Eſpagnols, & contre la Nobleſſe, ſa populace commit vne infinité d'actes d'hoſtilité pour évaporer ſa fureur. Quelques ſoins que priſſent les Eſpagnols pour la reduire à leur obeïſſance, l'artifice y fit auſſi peu que la force, & les ſoûlevez eurent l'avantage en pluſieurs rencontres, principalement dans vn combat opiniâtré de part & d'autre aſſez longtemps, où D. Ferrante Carracciolo, Duc de Caſtel di Sangro demeura ſur la place.

Le torrent de cette revolte ſe débordant de tous coſtés, ne parut pas moins furieux dans la Principauté de Salerne, que dans la Terre de Labour;

Cette grande & fameuſe Cité croit avoir eſté fondé par Sem fils de Noé, elle eſt aſſiſe aupres du fleuve Silare, qui luy a donné ſon nom, & au pied des Monts Appennins, ayant à ſon front vne belle & fertile campagne, aux épaules, & au coſté gauche, vne grande & verdoyante montagne, & au coſté droit la Mer Thirrene, qui bat le pied de ſes murailles, & qui ferme le Golfe qui porte ſon nom, auſſi connu que redouté des Galeres, & des Vaiſſeaux, à cauſe de ſes ſoudaines & prodigieuſes bouraſques; Les Romains y eſtablirent vne Colonie pour s'oppoſer aux Picentins, aux Lucains, & aux Brutiens; L'Empereur Charlemagne y fonda cette Eſcole de Medecine, ſi connuë dans l'Vnivers: Elle eſt ornée du Tribunal d'vne Audiance Royale, & d'vn Archeveſché, dont la Cathedrale poſſede depuis pluſieurs ſiecles le Corps de ſaint Matthieu Apoſtre & Evangeliſte. Sa Nobleſſe eſt diſtinguée de la Bourgeoiſie, & de la populace par trois ſieges, qui ſont Porta Nova, Porta Reteſe, & lo Campo: Mais comme elle eſt fort fie-

re, & imperieuſe, & que depuis long-temps elle traittoit mal le Peuple, l'exemple de Naples trouva vne matiere toute preſte à produire d'auſſi funeſtes effets, que la revolte en produiſoit dans cette Cité: On peut dire que la fureur s'y montra plus envenimée & plus emportée qu'à Naples, puiſque dans ſon aveuglement on vît piller, & deſtruire beaucoup de maiſons, maſſacrer pluſieurs Gentils-hommes, & l'on aſſeure meſme qu'elle s'eſtendit juſques au violement de quelques femmes de qualité, tombées mal-heureuſement entre les mains de cette populace effrenée. Le principal Chef de ce ſoûlevement fut Hyppolito Paſtina, dit vulgairement Polito Paſtina, homme hardy, entreprenant, & qui apres s'étre rendu Maiſtre de cette grande Cité, & avoir contraint le Comte Carlo Franceſco Sarbellone, Milanois, Preſident de cette Province, de s'enfuïr à Naples, avec tous les Officiers de l'Audiance Royale, commença à courir & à ravager la campagne voiſine, conviant par ſon exemple le reſte de

la Principauté à l'imiter, & à ſe ſervir d'vne occaſion ſi favorable pour ſe vanger de leurs communs ennemis : La Cana Cité fort antique, & dont le Peuple eſt extrémement courageux, San Severino qui donna ſon nom à l'illuſtre famille qui le porta, & qui le fit éclatter ſi fort dans l'Hiſtoire, & l'Avellino erigée en Principauté, n'eurent pas beaucoup de peine à ſuivre ſes traces, dans vn moment cette incendie embraza les plus belles Villes, & les plus puiſſans Cazals de toute cette belle Province : Polito Paſtina ayant le cœur enflé de l'heureux ſuccés de ſes armes, marcha à la teſte de pluſieurs Bandis ramaſſés, & de quantité de Populaires, courut & ſaccagea juſqu'à la Terre de Labour, ayant meſme pris Scaffati, Poſte important pour le paſſage de la Riviere de Sarno, & pour la communication de Naples avec Salerne.

CHAPITRE III.

Suite & progrés de la Revolte des Provinces. Estrange consternation de tout le corps de la Noblesse, laquelle enfin se resout de s'armer & de se mettre en Campagne ; Premiers progrés du Comte de Conversano, & du Marquis del Vasto ; Assemblée generale de toutes les Troupes dans la Cité d'Averse.

DAns le mesme temps que les Provinces les plus proches de la Cité de Naples faisoient paroître de cette sorte la haine qu'elles avoient pour l'Espagne & pour la Noblesse, celles qui en sont les plus éloignées ne témoignoient pas moins d'ardeur pour cette commune vengeance ; La Calabre ne fit qu'vn feu des deux parties qui la forment, outre vne infinité de Cazals, de Terres, & de petites Villes qui se soûleverent. Cosense Cité importante, & Capitale de la Calabre, que l'on nomme Deca du Phare, secoüa tout à coup le joug des Espagnols, & du grand Duc de

Toſcane, qui en poſſede le Domaine, & en chaſſa les Officiers; Catanzaro qui n'eſt pas moins fameuſe que l'autre, & qui eſt la premiere de l'autre Calabre, brûla les maiſons des Partiſans des Gabelles, avec plus d'inhumanité que Naples n'avoit fait; La plus grande partie de la Baſilicate ſuivit leur exemple, auſſi bien que la Terre de Bary, où la populace pouſſa la Nobleſſe de tous coſtés: L'Abbruze malgré tous les ſoins que D. Michele Pignatelli, Preſident & Gouverneur des Armes, prit pour prevenir ces tumultes, ne fit pas moins de violences, & ne commit pas moins d'excés: Enfin de tant de Provinces, & de tant de Citès, de Villes, de Terres, & de Cazals, que contient le Royaume de Naples; il ne reſta aux Eſpagnols que quelques Places & Châteaux ſans vivres, ſans munitions, & preſque ſans defenſe, n'eſtant gardés que par vn petit nombre d'hommes, dont la plus grande partie n'eſtoit compoſée que de vieux ſoldats inutiles, & Morte-payes. Mais ſi les Miniſtres d'Eſpagne ſe trouvoient bien

embarraſſés dans le fort de cette Revolte, qui ſans donner vn coup d'eſpée leur raviſſoit le plus beau Sceptre que poſſedât leur Monarchie : La Nobleſſe de ce Royaume ne parut gueres moins ſurpriſe, quand elle ſe vid tout à coup foulée aux pieds par ſes Vaſſaux, forcée à quitter ſes Maiſons, & attaquée & pourſuivie de tous côtés par cette meſme Populace, que peu de jours auparavant elle traittoit comme vn Eſclave : Les Gentilshommes qui habitoient dans les Cités ſoûlevées eſtoient contraints de deſerter, & de s'enfuïr à la haſte, laiſſant leurs maiſons & leurs biens à la mercy de la fureur d'vn impitoyable ennemy. Les Princes, les Ducs, les Marquis, les Comtes & les Barons principaux de ce Royaume abandonnant leurs Chaſteaux pour mettre en ſeûreté leurs vies, ſe voyoient forcés d'aller chercher des aziles de tous coſtés pour eſtre à couvert de la rage de tant de Vaſſaux revoltés. D. Andrea d'Avalos, Prince de Monteſarchio, s'eſtant avec beaucoup de peril, ſauvé de l'Iſle d'Iſchia, où le Peuple l'avoit

aſſiegé, ſe retira à Naples auprez du Vice-Roy; D. Tiberio Caraffa, Prince de Biſignano, D. Diomede ſon Neveu, & Ignatio Piccolomini, Comte de Cellano, ſe refugierent à Rome chez le Cardinal Carraffa leur parent, & le Duc de Matalone chaſſé de Naples, & de toutes ſes Terres, ſe ſauva avec bien de la peine dans la Forteresſe del Vaſto, appartenante à D. Franceſco d'Avalos, Maquis de Peſcara, & del Vaſto ſon beau-frere.

Dans le poinct de tant de ſoûlevemens ſurvenus parmy les Provinces, & des perſecutions de la Nobleſſe, D. Giovan Girolamo d'Aquaviva, Comte de Converſano ſe trouvoit à Naples, où il s'eſtoit rendu auſſi bien que pluſieurs autres perſonnes de ſa condition, pour aſſûrer les Miniſtres d'Eſpagne de ſon zele, & pour leur offrir ſon ſervice dans ces rencontres; Ce Comte eſtoit conſiderable, non ſeulement par la grandeur de ſes richeſſes, & de ſa maiſon (l'vne des plus illuſtres du Royaume) mais encor par ſon credit, & par ſon courage; Son humeur fiere & violente, & les

excés qu'il avoit commis dans ſes Terres, & dans les Provinces (où il ſembloit en pluſieurs rencontres vſer des droits de Souverain) luy avoient cauſé beaucoup de démêlés avec les Eſpagnols, qui de plus le conſideroient comme le Chef d'vne maiſon de la faction Angevine : Mais le peril où ils étoient les obligeant de regarder les ſervices qu'ils en pouvoient tirer pour lors, pluſtoſt que les fautes paſſées, & ſçachant le pouvoir qu'il avoit dans les Provinces de Bary, & d'Ottranto, où il poſſedoit pluſieurs grandes & belles Terres, & où l'azile qu'il donnoit aux Bandis en attachoit vne infinité à ſes intereſts, ils luy témoignerent qu'ils ſeroient bien aiſes qu'il fit vn voyage dans ces païs, pour tâcher d'amortir les troubles qui faiſoient ſouſlever les Peuples contre leur Souverain, & contre la Nobleſſe: Animé par leurs careſſes, mais plus encore par les nouvelles de la revolte de Nardo, Ville de conſideration dans la Terre d'Ottranto, dont il étoit Duc, il ſe reſolut d'y aller en toute diligence, & partit avec pluſieurs autres per-

ſonnes de qualité, ſur vne Galere que le Vice-Roy luy fit donner pour ce ſujet, d'autant que les paſſages du côté de la terre, luy eſtoient preſque tous fermés par les Revoltes journalieres qui ſurvenoient dans ces Provinces; dés qu'il fut arrivé dans ſon païs, & dans les lieux qui ne s'eſtoient point ſoûlevés, il travailla de tout ſon poſſible à lever des Troupes, & fit en peu de jours quinze cens fantaſſins, & 300. chevaux, avec leſquels il ſe mit en campagne, & alla aſſieger Nardo, faiſant rouler pour cét effect ſix fauconneaux, plus capables d'effrayer le Peuple, que de faire beaucoup de mal. A peine ce petit camp volant commença-t'il à marcher qu'il s'augmenta de jour en jour par vne infinité de Bandis, qui attirés par l'eſperance du pillage, & de la grace que le Comte leur faiſoit eſperer des Eſpagnols, ſe rendoient prés de luy de toutes parts; En même temps D. Franceſco d'Avalos, Marquis del Veſto, & de Peſcara, ſe mit auſſi en campagne avec vn bon nombre de Troupes levées à ſes dépens, & agiſſant de ſon coſté avec au-

tant de chaleur & de diligence que le Comte de Converſano faſoit du ſien, les premiers progrés de leurs Armes ramenerent dans le devoir quelques lieux qui s'en eſtoient écartés, & retintent dans l'obeïſſance pluſieurs qui commençoient à s'ébranler. Le bruit de ces heureux ſuccés s'eſtendit bien-toſt juſqu'à Naples, où il fit de divers effets; Les Napolitains ſouſlevés en eurent beaucoup de déplaiſir, craignant que ſi les Peuples des Provinces revoltées venoient à eſtre ſoûmis par cette voye, la Nobleſſe ne reünit leurs forces aux ſiennes, & ne vint fondre tout à coup ſur eux; Les Seigneurs & les Gentils-hommes en témoignerent vne extrême joye, penſant que par ce moyen ils pourroient tout en même temps ſe vanger de la populace, & ſe rendre conſiderables aux Eſpagnols: Mais le Duc d'Arcos les regarda avec vne ſatisfaction mélée d'vne grande crainte: Il les contempla avec plaiſir, voyant châtier ces Peuples qui avoient ſecoüé le joug, mais il les conſidera avec apprehenſion, remarquant dans ces rencon-

tres, que ſi vne fois la Nobleſſe avoit les armes à la main dans les Provinces, il ſeroit aſſez difficile aux Miniſtres de la gouverner à leur gré; que le Comte de Converſano eſtoit d'vne Maiſon qui fut de la faction Angevine, que cette paſſion qui paſſe de pere en fils dans ce Royaume, eſtant jointe au reſſouvenir de la priſon, & de tant d'autres mauvais traittemens qu'il avoit ſoufferts des Miniſtres Eſpagnols, le pourroit peut-eſtre obliger à ſe declarer pour la France, au cas que l'Armée Navale, qu'elle preparoit à Toulon, allât débarquer vers ſes Coſtes; Que ſi cela n'arrivoit pas, on auroit lieu d'apprehender que cette Nobleſſe irritée ſi juſtement contre les Peuples, ne gardât aucune meſure dans ſes vengeances dans la guerre qu'elle leur faiſoit d'elle-meſme, & qui leur oſtant tout eſpoir de reconciliation, les pourroit forcer d'appeller les Eſtrangers à leur ſecours, & qu'ainſi la fidelité, ou l'infidelité du Comte, & du reſte de la Nobleſſe armée dans les Provinces eſtoient également à craindre.

Quelques

Quelques jours apres le Comte de Converſano, & le Marquis del Vaſto envoyerent chacun vn Gentilhomme au Vice-Roy, pour luy donner avis du progrés de leurs armes, & pour l'aſſurer qu'ils ne s'eſtoient mis en campagne que pour reduire leurs ſujets dans leur ancienne obeiſſance, que bien que leur juſte colere les conviat à ne donner aucun quartier à ces rebelles, ils ne vouloient point abuſer des auantages qu'ils auoient dans ces heureux commencemens, & qu'ils n'employeroient l'épée que quand la douceur ſeroit tout à fait inutile; que neantmoins ſi leurs perſonnes, & leurs armes pouvoient ſeruir plus vtilement vers Naples, ils eſtoient tous preſts de partir & de s'y rendre en diligence. Le Vice-Roy les aſſura par leurs envoyez qu'il eſtoit tres-ſatisfait de leur zele, & de leurs progrés, qu'il feroit valoir leurs ſeruices de la bonne ſorte en Eſpagne, qu'il approuuoit extremement la reduction de leurs terres, & des autres Places rebelles, mais que le ſalut de l'Eſtat dépendoit de celuy de Naples, que

les ſeules forces d'Eſpagne qu'il auoit en main ne pouuoient reduire dans l'obeiſſance, & qu'il les prioit (comme il faiſoit tous les grands Seigneurs qui pouvoient armer) de venir au pluſtoſt à Naples.

Vn peu apres le retour de ces Envoyez le Marquis del Vaſto ſe retira chez luy, afin de preparer toutes choſes pour le ſecours, que demandoit le Duc d'Arcos : mais le Comte de Converſano eſtant furieuſement piqué contre ſes ſujets de Natdo, ne laiſſa pas d'en continuer le ſiege & de faire tout ſon poſſible pour la prendre avant ſon départ.

Comme il ne faut ſouvent qu'vne action pour faire changer la face des affaires dans vn Eſtat, & que les hommes ſont des animaux de compagnie, que l'exemple, & l'émulation font marcher plus vigoureuſement que la juſtice de la cauſe qui les oblige à ſe mouvoir ; pluſieurs autres Princes, Ducs, Marquis & Comtes du Royaume reſveillez & encouragez par les bons ſuccez des armes du Comte de Converſano & du Marquis del Vaſto

ſe rendirent dans les lieux où ils pouvoient en aſſeurance faire des levées de troupes, & en ſuite prirent la route de la Terre de Labour pour y faire leur place d'armes; le Duc de Matalone marchant à la teſte de quatre cens hommes de pied, & de trois cens cheuaux s'y rendit apres avoir paſſé & ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſerent à ſa route; dés ſon arriuée il fut introduit dans la Cité d'Averſe par le credit de l'Eveſque ſon parent, par la Nobleſſe & Bourgeoiſie de la Ville, que ce Prelat gouvernoit, qui ayant receu auec joye ce Duc luy donnerent moyen de deſarmer la Populace, qui ſuivoit le party de celle de Naples. Cette Cité fut fondée par Averſo Capitaine Normand, & depuis augmentée & embellie par Robert Guiſcard Duc de Calabre & de la Poüille; Elle eſt dés plus grandes & des plus peuplées de toute la Terre de Labour, aſſiſe dans vne campagne tres-fertile, environnée de trente-deux Cazals tous riches & fort peuplez qui dépendent d'elle, & à ſept mille de Naples,

ſur le grand chemin de cette Cité à Rome; les Napolitains apprirent avec vn regret tres-ſenſible la nouvelle de la perte de cette Ville, où dés le meſme inſtant la Nobleſſe établit la place d'armes de ſes troupes, & les Magaſins des vivres & des munitions neceſſaires pour leur ſubſiſtance.

Quelques jours apres le Prieur de la Rochelle dépeſcha vne Felouque des coſtes de Calabre au Vice-Roy, pour luy donner avis qu'il marchoit en toute diligence vers Naples avec les gens qu'il avoit levez & ramaſſez dans les terres du Prince ſon Pere, que s'eſtant caſuellement rencontré prés de Paule dans le temps que la populace ſoûlevée avoit aſſiegé le Chaſteau de Fuſcaldi, où eſtoit la femme de Giovan Baptiſta Spinelli, Marquis de Fuſcaldi, l'vn des plus grands Seigneurs du Royaume, il avoit forcé les aſſiegeans de ſe retirer, chaſſé en ſuite Paolo Spinelli de ce Chaſteau & de la Terre de Latanico, & qu'il ménageoit vn traité ſecret avec le Chef de la populace de Coſence, afin

d'avoir par ſon moyen des munitions & des vivres pour les troupes Royaliſtes; Le Vice-Roy tres-content de ces nouvelles, luy renvoya ſa Felouque en toute diligence, luy donnant ordre de conclurre au pluſtoſt cette Negociation, & de paſſer incontinent aprés à la Terre del Pizzo pour s'y joindre avec les gens du Duc de Nocera, luy promettant que D. Iean d'Autriche luy envoyeroit des Vaiſſeaux pour porter les vns & les autres à Naples.

Cependant l'armée de la Nobleſſe groſſiſſoit de jour en jour dans Averſe & dans ſon voiſinage, où peu apres le Duc de Matalone, arriverent le Comte de Converſano auec trois de ſes enfans à la teſte de huit cens Chevaux, Carlo Carraffa, Chef de cette illuſtre famille, & Duc d'Andria, & de Gelſi, avec huit cens cinquante conduits par D. Ettore Carraffa ſon frere. Ferrante Carrocciolo, Duc di Caſtel di Sangro, avec ceux qui avoient eſté levez par l'Eveſque d'Averſe, dans ſes Terres, commandez par D. Franceſco Carraffa auſſi ſon frere. Antonio de Guevara Duc de Bovino. Baldaſſare

di Capoüa, Prince di Rocca Romana, Andrea d'Avalos, Prince de Monteſarchio, Gioſeppe Carracciolo, Prince della Torrella. Diego d'Avalos, Prince d'Iſernia, Girolamo Carracciolo, Marquis de Torrecuſo, le Marquis del Vaſto, le Marquis de Fuſcaldi. Gioſeppe Carracciolo, Prince d'Avellino, Fabrizio Pignatelli, Duc de Monteleone, Girolamo Carracciolo, Duc de Girifalco, Daniele Ravaſchieri, Prince de Belmonte, Gio Angelo Barrile, Duc de Cajuano, Franceſco de Vergas, Duc de Cognano. Ignatio Piccolomini, Comte de Cellano. Ceſare Boncompagni, Duc de Sora, le Duc de Martina, le Prince de Montemileto, & pluſieurs autres feudataires du Royaume, avec les troupes qu'ils avoient levées en divers endroits, & qui faiſoient environ quatre mille Chevaux, & quelque peu de Fantaſſins.

Mais l'arrivée de tant de perſonnes de qualité & d'vn ſecours ſi glorieux, réveilla dans l'eſprit du Vice-Roy la crainte, & les ſoupçons que les premiers progrés de leurs armes y avoient

fait naiſtre. Il ſe figuro it à toute he u voir dans le Golfe de Naples l'armée Navale de France, il ſçavoit qu'il n'y avoit gueres de grands Seigneurs dans le Royaume qui ne fuſſent bien aiſes d'y voir arriver quelque changement qui les pût vanger des mépris ou des injures que les Eſpagnols leur avoient fait en cent rencontres; & de plus il n'ignoroit pas les ſecrettes intelligences que les Miniſtres de France en Cour de Rome avoient dans l'Eſtat; Il ne faiſoit que de ſortir de la peur où il s'eſtoit veu que le Comte de Converſano ne les écoutât dans le temps qu'il eſtoit en la Terre d'Ottranto & de Barry, où il eût pû recevoir l'armée Navale de France, & luy donner moyen de ſe loger aux plus commodes & meilleurs poſtes du Royaume; Ce qu'il n'avoit plus craint depuis qu'il avoit ſceu le bon accueil que le Marquis de Fontenay Mareüil, Ambaſſadeur de France à Rome, avoit fait au Marquis de l'Achia, non ſeulement en le logeant chez luy, mais encore en negociant par ſon moyen des entrepriſes dans l'Eſtat; Ce Marquis

CHAPITRE IV.

Diverſes Propoſitions, faites touchant l'election du Chef des armes de la Nobleſſe, laquelle enfin honore de cette dignité D. *Vincenzo de Tuttavilla; Attaques des Poſtes de Marano & d'Antignano, où les Eſpagnols ſont battus; Arrivée d'onze Galeres Eſpagnolles ou Genevoiſes, & le peu de ſecours qu'elles apportent au Vice-Roy.*

DEs le moment que ce grand nombre de Seigneurs parut dans Averſe, on ſongea à élire vn chef capable de regir le corps le plus illuſtre de l'Eſtat. Si l'on n'eut pas beaucoup de peine à juger qu'il en falloit vn, puis qu'vn corps ſans teſte n'eſt pas plus monſtreux & inutile, qu'vne armée ſans General; On fut aſſez embarraſſé à faire ce choix: De le prendre hors de leur corps, ils ne voyoient gueres de gens dans le païs qui fut digne d'vn ſi haut & ſi noble employ, ny meſme à qui ils le pûſ-

ſent confier avec aſſûrance : De le choiſir dans leur Corps il eſtoit aſſez difficile, d'autant que ſi l'intereſt de l'Eſtat, & le deſir de la vengeance les vniſſoit en ce moment, les anciennes diviſions qui eſtoient entre leurs Familles, ſoit à cauſe des factions des Maiſons d'Anjou & d'Arragon, ſoit pour raiſon des preſeances, & de tant de vieilles querelles qui les troublent depuis tant de ſiecles, les diviſoit auſſi bien que cette fierté naturelle, qui ſans aucun égard de biens, de dignitez & de merites, ſemble les rendre tous eſgaux ; Toutefois l'âge, la vertu & la reputation de D. Carlo della Gatta, ſi renommé depuis le ſiege d'Orbitelle, furent aſſez puiſſantes apres pluſieurs conteſtations pour obliger cette Nobleſſe à jetter les yeux ſur luy & à ſouhaitter qu'il marchât à leur teſte dans ces rencontres où ils avoient beſoin non d'vn Prince, d'vn Duc d'vn Marquis, ny d'vn Comte: mais bien d'vn braue & ſage Soldat. Il eut accepté cette glorieuſe marque de l'eſtime que l'on faiſoit de luy, mais la Populace de Na-

ples ayant penetré cette negociation courut incontinent en la maiſon de ſa femme, ſituée dans les quartiers ſoûleuez, d'où la tirant auec violence, elle fut conduite en vne autre, où le Peuple luy donna des Gardes, faiſant dire enſuite à D. Carlo della Gatta qu'on la feroit mourir s'il acceptoit ce commandement.

Ces menaces l'obligeant de s'excuſer & de refuſer cet employ, on propoſa le Cardinal Trivulzio Milanois, qui avant que d'eſtre Cardinal, auoit long-temps porté les armes en Allemagne, & qu'ayant eſté deſtiné pour Vice-Roy de Sicile ſe trouvoit en ce temps à Naples. Ce Cardinal quoy que tres-capable de remplir dignement la place que la Nobleſſe luy offroit, la refuſa ſous pretexte qu'étant Cardinal & Vice-Roy de Sicile il ne pouuoit pas accepter vn employ qui l'obligeroit de dépendre & de receuoir les ordres du Vice-Roy de Naples : Mais le ſecret motif de ce refus ne fut autre que la crainte qu'il eut de ſe mettre à la teſte d'vne Nobleſſe ſuperbe, diviſée & peu diſciplinée,

quoy que fort brave, croyant qu'il auroit plus de peine à regir ſes amis, qu'à ſurmonter ſes ennemis.

Sur ce refus on propoſa au Duc d'Arcos de ſortir de Naples, & de ſe mettre à la teſte de cet illuſtre Corps, mais il eut peur de ſe rendre plus odieux que jamais, s'il devenoit chef d'vn party ſi haï de la Populace, avec laquelle il eſperoit toûjours que le temps l'accommoderoit: Il crût auſſi qu'il ne devoit pas abandonner la Ville, & s'excuſa ſur ſes indiſpoſitions qui ne luy permettroient pas d'eſtre toûjours à cheval.

On propoſa enſuite D. Vicenzo de Tuttavilla Napolitain, & Lieutenant General de la Cauallerie du Royaume, & pendant que l'on travailloit à ſurmonter les obſtacles qui ſe rencontroient en cette propoſition, à cauſe de la repugnance que ces Seigneurs avoient de ſe ſoûmettre à vn égal, ou à celuy que peut eſtre ils eſtimeroient au deſſous d'eux; l'averſion qu'ils avoient tous pour la Populace, fit que chacun déferá la conduite de toutes les choſes qui les concernoient au

Duc

Duc de Matalone, comme à celuy qui devoit eſtre ſon formidable ennemy, & ſon plus cruel perſecuteur : Mais les affaires de l'Eſtat auſſi bien que leur particulier intereſt ne leur permettant pas de tant raiſonner ſur le choix d'vn Chef, ſans lequel ils ne pouvoient agir, la neceſſité commune fit la loy à la fierté Napolitaine, & chacun ayant reconnu que ſi dans la paix la naiſſance, le bien, & la grandeur precedent l'experience militaire, celle-cy les doit preceder ſans doute à ſon tour durant la guerre, D. Vincenzo de Tuttavilla, l'vn des plus ſages & des meilleurs Officiers de tout le Royaume, fut nommé & receu d'vn conſentement commun pour General de la Nobleſſe, avec l'approbation du Vice-Roy le 18. jour du mois d'Octobre. Outre les bonnes qualités qui obligerent ſes égaux à luy ceder ce ſuprême rang, ſa naiſſance n'eſtoit pas moins conſiderable que celle des autres ; Sa maiſon qui eſt du ſiege de Porto, eſt venuë de France, par Guillaume de Tourteville, qui eſtant allé à Rome avec le Cardinal

de Bourbon (dont il avoit l'honneur d'eſtre parent) s'y maria avec vne Dame Romaine, de laquelle il eut deux enfans, appellés Ieroſme & Auguſtin, & apres la mort de ſa femme, ſa pieté & ſa bonne fortune luy faiſant embraſſer la profeſſion Eccleſiaſtique, il fut fait Archeveſque de Roüen, & Cardinal en l'an 1439 par le Pape Eugene IV. & s'eſtant enſuite retiré à Rome avec ſes enfans, il leur laiſſa beaucoup de biens à Freſcati & à Genzano, avec douze mille écus de rente ſur la Doüane du Patrimoine, dont Ieroſme l'aiſné ayant eu la meilleure partie, il arriva que dans les guerres des François & des Arragonnois dans le Royaume de Naples, ce Gentil-homme s'alla offrir à D. Ferrante II. d'Arragon, à la teſte d'vne Compagnie de Cavalerie levée à ſes dépens, & le ſervit ſi dignement, que ce Prince apres s'eſtre rendu Maiſtre paiſible du Royaume, l'obligea à s'y retirer, & luy donna le Comté de Sarno, outre pluſieurs autres bien-faits, qui ont rendu cette famille conſiderable dans l'Eſtat.

Dans le temps que le Duc d'Arcos témoignoit à toute cette Noblesse la satisfaction qu'il avoit du choix qu'elle avoit fait de la personne de D. Vincenzo de Tuttavilla ; Ce Vice-Roy estant du nombre de ses esprits, qui ne jugent du prix des choses que par leur perte, reconnut le manquement qu'il avoit fait au commencement des tumultes, en laissant occuper aux soûlevez la Grotte où passe le chemin qui va de Naples à Pouzzoles, dont la communication mutuelle luy étoit entierement necessaire pour l'abondance des vivres, & des rafraischissemens qu'il tiroit journellement de cette agreable Ville si cherie des vieux Romains. Cette Grotte est vn ouvrage de la magnificence Romaine, attribué par quelques Autheurs à Cocceius, par d'autres à Bassus, & par plusieurs à Lucullus : Elle est taillée dans la Roche vive sous la colline du Posilipe de la largeur de trois Chariots de front, & d'vn mille de longueur, ayant prés de son embouchûre qui regarde Naples, la Sepulture de Virgile. La populace s'en

eſtoit judicieuſement choiſie,& avoit fortifié ſon entrée du coſté de Pouzzolles avec vn bon retranchement; Le Duc d'Arcos jugeant combien il luy importoit de r'avoir ce paſſage,en commit le ſoin à D.Vincenzo de Tuttavilla, qui ſuivy du Colonel Goëlans avec ſoixante hommes de ſon Regiment de Cavalerie Bourguignõne, de 300. Fantaſſins Eſpagnols ou Italiens, & de 200. Napolitains de leur party, paſſa par Mer vers les quartiers d'autour de Pouzzoles,afin de groſſir ſes Troupes de celles de la Nobleſſe logée dans le voiſinage, alla enſuite attaquer Marano Cazal tenu par la populace, laquelle apres quelques eſcarmouches fut par vne attaque aſſez vive, contrainte de l'abandonner.

Ce ſuccés luy donnant le moyen de pourſuivre ſon entrepriſe, il partit le 24. d'Octobre de Marano avec toutes les troupes,& trois canons,& prit le chemin de Pouzzoles : Mais cette route eſtant fort raboteuſe, étroite en divers endroits, & bordée de precipices,où la Cavalerie eſt inutile, il

fut à peine dans les lieux les plus malaisés de ce chemin, que les populaires qui en sçavoient les avantages, le chargerẽt si vigoureusemẽt, qu'ayant dés l'abord mis en fuite les Napolitains, & les troupes de la Noblesse qui marchoient, rien ne leur resista que le Baron de Goëlans avec ses Bourguignons, & cent Espagnols, lesquels aprés avoir combattu pendant cinq heures, furent enfin contraints de se retirer avec la perte de D. Ferrante di Molina, Commissaire General de la Cavalerie du Royaume, de trois canons, & de tout leur bagage, qui demeura au pouvoir de la populace.

Le Duc d'Arcos outre le dessein d'ouvrir le chemin de Naples à Pouzzolles, resolut aussi de se rendre maître de celuy de cette Cité à Averse, tant pour la communication des troupes, que pour l'abondance des grains, & d'autres sortes de victuailles, qui se trouvoient en cette Ville; Comme il avoit commis l'entrepriſe de celuy de Pouzzolles à D. Vincenzo de Tuttavilla; il confia celle-cy au Baron

de Batteville (qui faiſoit la charge de Meſtre de Camp General dans Naples) luy ordonnant d'attaquer le poſte d'Antignano occupé par la populace ſoûlevée: Ce Cazal eſt ſitué parmy des ſentiers & des détours entrelaſſés, qui par la voye de la montagne, & d'vn circuit aſſez long, & rude, vont du grand chemin d'Averſe aboutir à vn mille prés du Château ſaint Erme; Quoy que le Baron de Batteville eut de la repugnance pour ce deſſein, & qu'il eût repreſenté au Vice-Roy qu'il devoit ménager ce peu de forces qu'il avoit, que ce Poſte eſtant gardé par vn grand nombre de populaires fortifiez, couſteroit beaucoup à prendre, & que quand meſme il ſeroit pris on auroit peine à le conſerver, à moins que de vouloir dégarnir les poſtes de la Cité plus conſiderables que celuy-la, il fut obligé d'obeïr à l'ordre exprés du Duc d'Arcos, & marcha pour l'execution de cet ordre avec trois cens Eſpagnols, Napolitains & Calabrois, que luy avoit envoyez le Duc de Monteleone, & vne vingtaine de

Bourguinons du Regiment de Goëlans. Eſtant arrivé à la Maiſon de D. Giovan Oſorio, gardée par des populaires, il diviſa ſes attaques en deux, l'vne pour cette maiſon, & l'autre pour les paſſages d'Antignano, de Vomero & de la Kenella; Le Baron de Barteville ayant emporté cette Maiſon apres avoir eſſuyé vne décharge de pluſieurs mouſquetades, y logea quarante Napolitains, & en ſuitte ſe rendit Maiſtre de ce petit Village, que les Habitans abandonnerent apres vne legere deffenſe, mais comme il ſe voulut retirer, les populaires ſe ſervant de l'advantage des chemins couverts & bordez de buiſſons, auſſi bien que du deſordre de ſes troupes, qui dés qu'elles furent entrées dans ces lieux ſe débanderent, & ne ſongerent plus qu'à ſaccager les maiſons, il fut contraint de rappeller les quarante Napolitains qu'il avoit laiſſez dans la maiſon de D. Giovan Oſorio, pour favoriſer ſa retraitte qu'il fit en combatant toûjours avec les populaires, qui le pouſſerent juſques au poſte de

S. Martin défédu du Château S. Erme.

Les ſuccés des attaques de Marano & d'Antignano, arrivez en vn méme jour, enflerent tellement le cœur de la populace de Naples, que dans les poſtes de la Cité, où les Royaliſtes & les ſoûlevés étoient inceſſamment en veuë les vns des autres, on n'entendoit parmy ceux-cy que cris de joye, que riſées & moqueries des Eſpagnols, & de la Nobleſſe, dont l'affliction fut vn peu tẽperée le lendemain par l'arrivée des Galeres d'Eſpagne, & de l'Eſquadre de celles de Gennes au nõbre de 11. avec le Duc de Turſi, Genevois, de la maiſon d'Oria, Lieutenant General de D. Iean d'Auſtriche, & D. Denis de Guzman, Meſtre de Camp General de l'Armée Royale; mais le peu de ſoldats qui en débarquerent augmentant pluſtoſt l'eſperance que les forces des Eſpagnols, donna ſujet aux populaires de continuer leurs railleries, diſant qu'il ne falloit pas tant de Galeres pour porter vn ſi petit nombre de gens. Le Vice-Roy fit vn fort bon accueil à D. Denis de Guzman; & le Baron de

Batteville qui faiſoit ſa charge, ſe retira incontinant au Palais : mais les indiſpoſitions de Dom Denis, & l'eſtime que D. Iean d'Auſtriche, & le Duc d'Arcos faiſoient du Baron de Batteville ; les obligerent à luy commander de continuer à faire cette charge, comme il avoit fait par le paſſé.

CHAPITRE V.

Divers effets que les nouvelles du ſoûlevement de la Ville & du Royaume de Naples produiſent dans la Cour de Rome. Sentimens des Partiſans de France, & de ceux d'Eſpagne. Reflexions du Comte d'Ognate Ambaſſadeur du Roy Catholique, & du Marquis de Fontenay Mareüil Ambaſſadeur de France ; Motifs du voyage & du ſejour du Duc de Guiſe en cette Cour.

LE bruit que fit le ſoûlevement de Naples fut trop grand pour n'aller pas juſques à Rome ; A peine Maſanielle eut commencé cette revolte, qu'on en ſceut les premiers emporte-

mens au bord du Tybre par l'arrivée des Felouques de Procita & de Pouzzoles, qui journellement y abordent chargées de ces beaux & delicieux fruits, dont la nature eſt ſi prodigue dans ces deux agreables lieux. La premiere nouvelle qu'on en eut par ce moyen paſſa pour impoſſible, & pour ridicule, mais la confirmation & ſes ſuites paſſerent pour inouïes, & pour merveilleuſes. La Cour de Rome, où l'on peut dire que la Politique ſpeculative eſt dans ſon exaltation, l'enviſagea d'autant de coſtés qu'il y a d'intereſts divers qui la meuvent; comme on ſçait que Rome qui fut la maiſtreſſe de l'Vnivers, eſt la mere de tout le Monde, qu'elle embraſſe indifferemment toutes ſortes de Nations, que ſes enfans originaires méprisant la neutralité naturelle de l'Italie, s'imaginent que le penchant de la Balance leur eſt plus avantageux que l'Equilibre, & épouſent les factions des Princes, auſquels ils s'attachent, & dont ils ſont penſionnaires. Que les intereſts de la France, & de l'Eſpagne, dans ce ſiecle ſont les deux

principaux pivots qui meuvent toute cette Cour; Il eſt certain qu'elle ſe vit partagée dans ce moment par la part que chacun prit en cette eſtrange & ſoudaine Revolution; Chacun en fit des jugemens, ſuivant le degré de ſa bile, ou de ſon flegme, & pour mieux dire, ſuivant l'intereſt de ſon attachement. Les Partiſans de France publioient ces nouvelles avec vne joye qui éclattoit ſur leurs viſages, & aſſûroient hautement, que c'eſtoit à ce coup que Naples & tout ſon Royaume, ſuivant l'exemple de la Catalogne & du Portugal alloient rompre les chaiſnes de leur ſervitude avec la meſme promptitude, & la meſme facilité que ces deux Eſtats avoient fait voir dans leur dernier ſoûlevement; qu'il y avoit grande apparence que Milan en feroit autant, qu'ainſi l'Eſpagne peu à peu perdroit ſans peine, & par la faute & les excés de ſes Miniſtres, ce grand nombre de Couronnes qu'elle avoit peu à peu gagnées, ou vſurpées ſans raiſon. Au contraire les Partiſãs de cette Monarchie cachoiẽt leur étõnement & leur déplaiſir, ſous

la feinte d'vn mépris de cette revolte, & témoignoiēt publiquemēt que ce n'étoit qu'vn feu de paille, qu'on verroit s'éteindre auſſi viſte que l'on l'avoit veu s'allumer, qu'on n'avoit pas ſujet de craindre vne populace effrenée, que la ſeule fureur guidoit, & qui par la meſme inconſtance qui luy faiſoit quittēr la voye qu'elle ſuivoit auparavant, y pourroit bien-toſt revenir, que les parties les plus nobles & les plus ſaines de l'état n'étoiēt point infectées de ſa noire contagion, que l'Eſpagne auroit le moyen de châtier les ſoûlevés, & les remettre ſous le joug en demeurant les bras croiſés, & laiſſant faire la Nobleſſe, qui irritée des affronts receus en cette occaſion la vengeroit en ſe vengeant, & que pendant que les Seigneurs de ce Royaume vuideroiēt leurs querelles avec le peuple à leurs dépens, les Eſpagnols auroient le tēps de ramaſſer toutes les forces neceſſaires pour pouvoir regagner l'Eſtat : Mais D. Inigo Velez de Guevara, Comte d'Ognatte & Ambaſſadeur du Roy Catholique à Rome, ne regarda pas cette revolu-

tion

ion de cette maniere : Cet eſprit auſſi éclairé & pénétrant qu'ambitieux & avide de cette gloire qui couronne les grands deſſeins & les fameuſes entrepriſes, conſidera dans ce moment que le ſoûlévement de Naples eſtoit extrémement à craindre: Que l'Hiſtoire de ſon Royaume faiſoit voir que ſon Thrône eſtoit auſſi ſujet à des ſecouſſes, que ſes plaines & ſes montagnes le ſont aux tremblemens de terre: Que l'inconſtance de ſes peuples, qui abhorre le temps preſent, & ne recherche que l'avenir, y receut tantoſt les François & tantoſt les Arragonois, eſtimant toûjours beaucoup plus l'objet éloigné que le proche: Que quand on n'auroit pas ſujet de craindre leur humeur volage, on auroit lieu d'appréhender le déſeſpoir, où l'avarice & la rigueur des Eſpagnols les avoit peu à peu réduits; Qu'il n'eſt rien de ſi redoutable qu'vn peuple qui dans ſa miſére s'imagine qu'il aura plus d'avantage à mourir qu'à vivre ; Que la Nobleſſe, quoy qu'armée pour l'Eſpagne contre le peuple, n'eſtoit pas ſi mal avec luy que

leur accord ne ſe pût faire, comme ſe fit celuy des Chiens de la Fable, leſquels aboyant & ſe mordant les vns les autres mirent en oubly leurs querelles pour ſe ruer tous ſur le Loup leur plus naturel ennemy : Que ſi cela n'arrivoit pas, le Party qui ſuccomberoit ſous l'autre pourroit appeller les Eſtrangers à ſon ſecours, & leur donner par cette voye vne entrée dans le Royaume, comme il s'eſt veu aux ſiecles paſſez : Qu'il y avoit grande apparence que la France ne perdroit pas vne ſi belle occaſion d'éloigner la guerre de ſes Frontieres, en la portant dans vn païs trop important à la Monarchie d'Eſpagne, & qu'elle employeroit toutes ſes forces pour tâcher de l'y entretenir : Que l'eſtat preſent des affaires d'Eſpagne ne permettoit pas qu'elle fit teſte à tant de bras qui l'attaquoient de tous coſtez: Que ſi la France ſe ſçavoit ſervir de cette conjoncture, elle pourroit faire durer long temps la guerre à peu de frais, & avoir quand elle voudroit vne paix tres-avantageuſe : Que ſon Maiſtre ne pouvant pas conſerver

Naples par ſes forces, il falloit que ſa Politique ſuppleât à ſon impuiſſance: Que la prudence feroit plus que la valeur en ces rencontres : Que les talens qu'il poſſedoit luy pourroient donner le moyen de ſervir le Roy Catholique dans vn affaire où il pourroit ſauver le plus beau de ſes Sceptres, & qu'il luy falloit à ce ſujet travailler de tout ſon poſſible, afin d'être envoyé à Naples à la place du Duc d'Arcos. Ces Réfléxions furent ſuivies de pluſieurs aſſemblées du Conſeil d'Eſpagne à Rome compoſé des Cardinaux, de l'Ambaſſadeur, des Prelats & des principaux Seigneurs de cette Faction. Comme Madrid eſt trop loin de Rome pour pouvoir agir dans les affaires qui ne dépendent que d'vn certain point & de cette occaſion, qui priſe aux cheveux en rend l'iſſuë auſſi favorable que funeſte quand on la perd, les Rois d'Eſpagne ont prudemment eſtably ce Conſeil dans Rome, en luy donnant vn plein pouvoir d'agir dans les néceſſitez vrgentes où la remiſe, & le delay pourroient eſtre préjudiciables. C'eſt là où les

Vicerois de Naples, & les Gouverneurs de Milan rendent compte de ce qui ſe paſſe dans ces Eſtats; & c'eſt là où ſur les advis du Duc d'Arcos on cherchoit les remedes des maux qu'il y faiſoit ſçavoir. Dãs la premiere nouvelle qu'il donna du ſoûlévement de la Populace, il fut extrémement blâmé, & tous les Aſſemblez jugêrent qu'il avoit manqué de conduite, pour ne pas dire de courage, en ne prévenant pas l'effort d'vn Peuple, , qui ne déchaîna contre luy les Lazares, qu'afin de luy taſter le pouls : Qu'il ne falloit pas s'eſtonner ſi tout le gros avoit ſuivy cette ridicule avantgarde, qui s'eſtoit rendu maiſtreſſe de ſon Palais, ſans autres armes que des cannes & des baſtons, & qu'il avoit laiſſé dormir ſa prudence durant le temps qu'on l'avertiſſoit des murmures des Napolitains, qui devoient le convier à ſe parer de ces tonnerres, qui pourroient éclater & tomber ſur luy aprés avoir grondé long-temps. Le Comte d'Ognate qui deſiroit le détruire ſans témoigner de le vouloir, tâcha d'excuſer ſa conduite, mais ce fut

par de ſi foibles raiſons, qu'il le laiſſoit tomber en feignant de le ſoûtenir. Toutes choſes examinées il fut conclu dans cette Aſſemblée, que l'on informeroit en diligence le Conſeil d'Eſpagne à Madrid, des périls que couroit le Roy Catholique de perdre Naples; qu'encore que la negligence du Viceroy parut fort grande, on chercheroit les remedes les plus propres & que la ſaiſon permettroit d'y employer en attendant que par des forces conſiderables on ſe vît en eſtat de réduire la populace à ſon devoir. En ſuite de ces déliberations, le Comte d'Ognatte dépecha pluſieurs Courriers en Eſpagne, à Milan, & particulierement à Naples, donnãt advis au Viceroy de quelle maniére les Miniſtres de Rome jugeoient qu'il ſe devoit conduire: Mais le Duc d'Arcos témoigna par ſes réponſes qu'il n'avoit pas tant beſoin de conſeils & de remontrances, que de ſoldats & d'argent, & que toute la Politique ſeroit bien empéchée dans l'aſſiette où il ſe trouvoit, où toutes ſes forces eſtoient réduites à vn petit nombre d'Eſpagnols & de Bourgui-

gnons ; où il avoit autant à craindre ſes amis que ſes ennemis ; où l'Eſpagne eſtoit ſans argent, les Fortereſſes ſans défenſe, ſans munitions & ſans vivres ; les Peuples ſoûlevez ſans crainte, & ceux qui demeuroient dans le devoir ſans pain.

Pendant que le Comte d'Ognatte, & les Partiſans de ſa Nation travailloient de tout leur poſſible pour le ſervice de leur Maiſtre, le Marquis de Fontenay Mareüil, Ambaſſadeur de France en cette Cour, ſongeoit de quelle maniére il pourroit profiter en faveur du ſien, de l'advantage le plus grand que la France pouvoit jamais avoir ſur l'Eſpagne. Ce Miniſtre ſage, zélé, & qui avoit donné a cette Cour des marques de ſa vigueur dans pluſieurs rencontres, où il s'agiſſoit de l'honneur, ou de l'intereſt de la France, apprit avec beaucoup de joye les prémiéres nouvelles du ſoûlévement de Naples, qu'il ne ſceut pourtant que par la voix publique, car ſoit qu'il n'adjouſtât que peu de foy aux advis qui ſe debitent à Rome, non ſeulement de tout ce qui s'y paſſe,

mais encore dans tout le reſte de l'Europe, & que l'on peut neantmoins avoir aiſément & journellement par le moyen de pluſieurs Partiſans, ou Domeſtiques des Miniſtres des Princes & des Republiques qui réſident dans cette Cité, & dont la pluſpart mettent à l'enchére le ſecret de leur party & de leurs Maiſtres; ſoit qu'il craignit la dépenſe ſur ce ſujet, où l'on doit donner l'argent à poignées & non par compte, & où ſouvent il faut ſemer cent terres ingrates, avant que d'en trouver vne fertile; Il eſt certain qu'il n'eſtoit pas informé fort fidellement, ny fort promptement des affaires dont les lumieres aboutiſſent en cette Cour, comme des lignes à leur centre: mais ſans qu'il luy en couſtât rien, il ſceut bien-toſt apres l'eſtat de cette Révolution par la bouche de pluſieurs Napolitains, qui le recherchant d'eux-meſmes, ou envoyez expreſſément par des Chefs de la Populace, ou par des Seigneurs du païs luy apprirent ſécrettement que Naples, & tout ſon Royaume eſtoient reſolus de chaſſer entierement les

Eſpagnols, & de ſe mettre en liberté.

Quoy que ces nouvelles touchaſſent ſenſiblement l'Ambaſſadeur, il n'y eut perſonne qui les écoutat avec tant de plaiſir, ou qui d'abord y prit tant de part que le Duc de Guiſe; Ie croy qu'il n'eſt pas néceſſaire que je faſſe icy la Peinture de ce grand Prince, que la France a chéry, & que l'Italie a eſtimé & révéré; Chacun ſçait bien qu'il poſſédoit la pluſpart de ces glorieux & beaux talens, dont la nature ſe ſert pour faire les grands Hommes, & que s'il en eut cultivé les fruits auſſi bien que les fleurs, & qu'il eut agy pour ſon bien avec autant d'attachement, qu'il faiſoit pour ſes plaiſirs, il eut ſurpaſſé tous ſes Peres dans leurs plus grandes actions. Il ſe trouvoit pour lors à Rome, où l'avoit conduit le deſſein de faire rompre le mariage, qu'il avoit contracté en Flandres avec la Veuue du feu Comte de Boſſu. Il y avoit déja long temps que le procés en avoit eſté commencé au Tribunal de la Rote par ſon ordre, & pourſuivy par des Agens en-

voyez en cette Cour pour ce ſujet, mais vne paſſion nouvelle l'obligeant l'en preſſer la derniere Déciſion, & voyant que les ſoins de ſes Procureurs ne répondoient pas à ſes deſirs, ny à ſes impatiences, ſon amour luy perſuada que ſa preſence feroit plus en peu de jours, que tous ſes Agens en pluſieurs années, & que Rome qui avoit tant d'eſtime pour ſon nom, n'en ayant pas moins pour ſa perſonne quand elle le verroit de prés, auroit peine à luy refuſer tout ce qu'il ſouhaitteroit d'elle. Il fut ſuivy en ce voyage par le Baron de Modéne, qui s'eſtoit attaché à luy pluſtoſt par vne mutuelle & fatale inclination, que par cet intéreſt, qui meut aujourd'huy la pluſpart des hommes; Comme il auoit demeuré quelque temps à Rome, & qu'il ſçavoit avec combien de flegme la Rote auſſi bien que la Cour agit en toutes les affaires, il s'employa de tout ſon poſſible pour tâcher de détourner ce Prince de ce voyage, & luy répréſenta pluſieurs fois qu'il appréhendoit qu'il n'eut pas toutes les ſatisfactions que ſon dé-

ſir luy faiſoit concevoir : Qu'il ne doutoit pas que le Pape ne luy fit vn tres-bon accueil, & ne le traittât de la ſorte qu'vne perſonne de ſon rang, de ſon nom & de ſon merite pouvoit juſtement eſperer : mais qu'il craignoit que ſa Sainteté informée qu'il vouloit rompre vn nœud pour en refaire vn autre que ſes Parens & ſes Amis ne voudroient jamais approuver, & ſollicitée d'ailleurs par les Eſpagnols Protecteurs de la Comteſſe de Boſſu, & tres-puiſſans dans cette Cour, ne concourut ſécretement à la durée du procés, & ne favoriſaſt les longueurs & les remiſes de la Rote pour le laſſer & le contraindre honneſtement à quitter tout, & à s'en retourner en France : Qu'il y avoit grande apparence que la Comteſſe de Boſſu ne ſe défendroit qu'en fuyant, qu'ainſi toutes choſes tendroient à faire durer vne affaire, dont l'iſſuë eſtoit incertaine, la pourſuitte longue, épineuſe & d'vne tres grande dépenſe, & qui peut eſtre par vn long éloignement de la Cour, luy feroit perdre des occaſions glorieuſes de

vir le Roy, & ſe rendre aſſez con-
erable à Rome pour convier ſa
inteté à l'obliger, ſans qu'il l'en
licitât luy meſme.
Mais ce Prince qui ne conſultoit
rſonne dans ſes paſſions, & qui
uvroit ſon cœur à ſes plus chers
nfidens que pour leur faire approu-
ſes advis, & non pas pour les exa-
ner, mépriſa ces réfléxions, & partit
Paris pour Rome vers la fin de l'an-
1646. ſuivy du Baron de Modéne,
reconnut bien-toſt apres ſon arri-
la verité de ſes raiſonnemens: car
oy qu'il fut fort bien receu du Pape,
Doña Olimpia, & de tout le reſte
la maiſon de ſa Sainteté, qui prit
ſoin particulier de s'informer de
tat de ſon procés, & que dés l'a-
rd on donnaſt ordre à ſes Iuges de
ervir, & d'expedier cette cauſe le
s toſt qu'il leur ſeroit poſſible:
utes ces belles apparences ne ſer-
ent qu'à luy donner lieu de ſe mo-
er ſouvent du Baron de Modéne, &
ppeller faux Prophete: Mais le
ps luy apprit que ce fidéle confi-
nt ne s'eſtoit pas beaucoup trompé:

Quoy que ſon affaire eut eſté conſultée par les plus fameux Caſuiſtes & Iuriſconſultes de Rome, & qu'elle fut ſollicitée par tous les parens du Pape, & par pluſieurs Cardinaux & Prelats de conſideration, le procés au bout de ſix mois ſe trouua dãs le meſme eſtat où il eſtoit à ſon arrivée : cela l'eſtonna d'autant plus qu'il ne s'étoit pas propoſé des obſtacles dans ſa pourſuitte, & qu'il s'eſtoit imaginé qu'auſſi-toſt qu'il ſeroit à Rome il auroit tout ce qu'il voudroit. Ce qui le fâcha le plus dans ce retardement furent les lettres preſſantes & fulminantes de la Demoiſelle de Pons, qui ayant eſté le motif de ce voyage dans l'eſpérance qu'elle avoit que ce Prince l'épouſeroit auſſi-toſt qu'il le pourroit faire, luy écrivoit inceſſamment qu'elle ne ſçavoit plus que dire, ny que croire ſur la longueur du ſéjour qu'il faiſoit à Rome, que ces delais & ces remiſes eſtoient des effets de la haine que le Baron de Modéne avoit pour elle, & pour ſes intereſts, qu'elle le prioit de finir l'affaire, ou de s'en retourner pour y prendre d'autres

'autres meſures, & voir ce qu'on eroit en France au cas qu'il ne fit ien à Rome, ſur tout qu'il ne rame-ât point le Baron, & luy proteſtoit u'elle ne le verroit jamais s'il le gar-oit auprés de luy.

Il ſeroit aſſez difficile de figurer les eines & les déplaiſirs que le Baron e Modéne ſouffroit en cette occa-on; il voyoit que ce Prince eſtoit dé-outé de la Cour de Rome, quoy u'il ne le témoignât pas, il craignoit ue ſa paſſion rebutée de ce coſté, ne : d'vn autre des ravages qui ſeroient rejudiciables à ſa gloire & à ſa mai-n, enfin il ne ſçavoit que conſeil-r ſur le penchant de tant d'abiſmes: e luy parler de s'arreſter à Rome, jugeoit bien qu'vn plus long jour luy ſeroit inutile pour ſon océs, autant que deſadvantageux ur ſes plus nobles intereſts qui le ppelloient à la Cour, & qu'il n'y oit aucun art capable de charmer eſtranges inquietudes, & les cha-ins continuels qui le convioient à rtir; De luy parler de ſon retour, prévoyoit qu'au lieu de ſuivre la

carriere où la Cour le voudroit engager, il ſuivroit celle où ſon amour l'embarqueroit pour le conduire dans vn horrible precipice : Toutesfois ſçachant que le temps fait naiſtre ſouvent des remedes pour les maux qui ſemblent les plus déplorables, il ſe réſolut de choiſir de ces deux advis le moins dommageable pour le bien & pour la réputation de ce Prince, & il ſe ſervit à ce deſſein de tous les artifices qu'il crût capables de le retenir encore quelques mois à Rome: tantoſt il luy répréſenta que ſes Advocats eſpéroient de voir dans peu la fin de ſon procés, tantoſt qu'il trouvoit ſes Iuges aſſez bien diſpoſez à le ſatisfaire, & tantoſt qu'on luy avoit parlé d'accord en donnant quelque ſomme conſiderable à la Comteſſe de Boſſu.

Soit que le Duc de Guiſe adjouſtât foy à ces advis, ſoit qu'il feignit de les croire pendant les réfléxions qu'il faiſoit quelquesfois ſur les motifs de ſon retour, dont durant quelques intervalles que luy laiſſoit ſa paſſion, il apprehendoit les effets, il eſt certain qu'il s'arreſta vn peu plus qu'il n'eut

ait à Rome s'il eut crû ſes impatien-
es, ou pluſtoſt s'il eut ſuivy les ſenti-
nens de la perſonne qui avoit tant de
ouvoir ſur luy : Mais vne Lettre
u'elle luy écrivit vers le mois de
uillet de l'année 1647. par laquelle
lle luy mandoit qu'il falloit qu'il
'en retournât ſans aucune remiſe à
oins que de vouloir rompre avec
lle, le fit reſoudre tout à coup à quit-
er Rome dans trois jours. N'ayant
onſulté que ſoy meſme ſur ce
rompt départ, il fit appeller le Ba-
on de Modéne, & luy dît en peu de
ots avec vn viſage fort triſte, qu'il
ſtoit contraint de partir en poſte
our Paris, à cauſe d'vne affaire qui
e ſouffroit point de delay, qu'il le
rioit de s'arreſter à Rome avec ſes
omeſtiques pour avoir ſoin de ſon
rocés, juſques à ce qu'il pût envoyer
n Agent pour y demeurer, & de l'ar-
ent pour en retirer tous ſes gens ; Le
aron jugeant qu'il ne falloit pas luy
émoigner qu'il connoiſſoit le ſecret
otif de ce départ, puis que ce Prin-
e le luy vouloit cacher, & que tous
s raiſonnemens ſeroient ſuperflus

en cette occaſion, ou peut eſtre ne ſerviroient qu'à aigrir vn eſprit qui ne ſouffroit point de conteſtations dans les choſes qu'il avoit reſoluës, luy répondit aſſez froidement, qu'il ne vouloit pas s'informer des raiſons d'vn ſi prompt voyage, croyant, comme il le diſoit, qu'elles devoient eſtre tres-preſſantes, mais qu'il le prioit de l'exculer s'il ne pouvoit demeurer à Rome, & d'agréer qu'il le ſuivit, ou qu'il ſe retiraſt chez luy.

L'Archeveſque de Ravenne neveu du Cardinal Cappony & amy particulier du Duc, arriva dans ce moment, ce qui interrompit la ſuitte de cette converſation, & donna moyen au Baron d'en ſortir, & de monter en ſon carroſſe pour s'aller promener, ou pluſtoſt pour s'entretenir en particulier des mal-heurs qui l'accompagnoient ; Cette Providence divine, qui regle icy bas toutes choſes, & qui par des ſentiers inconnus nous conduit inſenſiblement dans ces diverſes avantures qu'on attribuë à la fortune, obligea ce Gentilhomme affligé d'aller vers Ripa Grandé au long du Ty-

bre, où il crût qu'il pourroit soûpirer
à son aise sans estre interrompu de
personne ; A peine fut-il en carrosse
qu'il se mit à considérer l'estrange
ssiette de son sort en cette rencontre,
où toute la maison du Duc luy vou-
loit mal dans la pensée que c'estoit
uy qui le maintenoit dans son aveu-
le passion ; Que dans le mesme-temps
'objet de cette amour le haïssoit,
royant qu'il entretenoit ce Prince à
Rome, & faisoit durer son procés pour
'oppoſet à ses desseins ; Que la Cour
& toute la France sembloient le ren-
dre responsable de tout ce que faisoit
e Duc, qui avoit veritablement de
grandes tendresses pour luy, mais qui
pourtant ne voulant jamais estre con-
redit ny choqué dans tout ce qu'il en-
reprenoit, ne luy parloit de ses affai-
es qu'apres les avoir resoluës, & luy
aisoit souvent vn secret de ce qu'il
voit dit & confié a plusieurs autres;
Qu'ainsi il passoit pour coupable de
cent choses dont il n'estoit que l'ad-
érant involontaire, pour le confident
'vne personne qui se confioit à tout
e monde, & pour le Conseiller d'vn

eſprit qui n'agiſſoit que par luy meſme ; Que peut eſtre il ſeroit encore ſi mal-heureux que tout le monde croiroit qu'il ſeroit l'autheur de ce prompt départ, & des ſuittes faſcheuſes qu'il pourroit avoir ; Qu'afin d'en éviter le blâme il falloit qu'il ſe retirât le plûtoſt qu'il pourroit chez luy. Il n'eſt point d'affliction plus grande que celle que luy cauſerent ces conſidérations, & ſur tout la réſolution de s'éloigner de la perſonne d'vn Prince qu'il aimoit mille fois plus que ſoy meſme : mais dans ce moment l'arrivée d'vne Barque qui aborda le rivage du Tybre, ſur lequel il ſe promenoit, interrompit ſes réveries pour l'obliger à regarder ce qu'elle portoit.

Si je me ſuis vn peu trop étendu ſur vne matiere éloignée du ſujet de cette Hiſtoire, je croy que cela ne ſera pas entiérement inutile, puis qu'il ſervira à faire voir les motifs de l'attachement qu'eut le Duc de Guiſe pour les affaires de Naples. En effet le Baron de Modéne eſtant curieux de ſçavoir d'où venoit cette Barque chargée d'vne quantité de beaux fruits, le fit

emander aux Mariniers qui la con-
luiſoient, & qui répondirent qu'ils
ſtoient de l'Iſle de Procita d'où ils ve-
ioient pour les vendre dans Rome. Le
Baron mettant pied à terre entra dãs la
Barque, où apres avoir admiré la beau-
é de leurs fruits, il leur demãda s'il n'y
voit rien de nouveau à Naples, ſur-
uoy ils luy apprirent aſſez particu-
érement les premiers ſuccés du ſoû-
évement qu'avoit cauſé Maſanielle.
Le recit ſembla dés l'abord diſſiper
ne partie de la triſteſſe qui accabloit
on eſprit, & jugeant que cette avan-
ure luy pourroit ſervir en ces ren-
ontres, il dît à ces Mariniers, que s'ils
ouloient porter eux meſmes quel-
ues hottées de leurs fruits au lieu où
n Eſtaffier les conduiroit vers le
ir, il les leur payeroit largement,
s l'aſſurerent qu'ils le feroient vo-
ntiers, mais lors qu'il leur dit que
eſtoit chez le Duc de Guiſe Prince
ançois, qui ſe trouvoit pour lors à
ome, & qui eſtoit de la race des Rois
Naples venus de la Maiſon d'An-
u, ils s'écriérent avec empreſſe-
ent qu'ils le prioient de leur faire

voir ce Prince, & qu'ils ſeroient ravis de joye de luy baiſer les pieds & de luy preſenter leurs cœurs conjointement avec leurs fruits ; Le Baron les aſſeura qu'il le feroit & accompagna ces diſcours de quelque argent pour les engager davantage, & leur laiſſant vn Eſtaffier pour les conduire au Palais du Cardinal Antoine où il logeoit, il remonta en Carroſſe pour s'en retourner, conſiderant pendant le chemin qu'il ſembloit qu'vn ſort aſſez heureux l'avoit conduit en cet inſtant au bord du Tybre, puis qu'il y avoit grande aparence que le ſoûlévemẽt de Naples ſeroit vn feu qui s'étendroit dans tout le reſte du Royaume, & qui dureroit fort long-temps ; Que le Ciel en cette rẽcontre luy offroit vn moyen pour détourner le Duc de Guiſe du precipice où il s'alloit jetter ſi aveuglément ; Que ſi l'amour pouvoit beaucoup ſur cet eſprit, l'ambition n'y avoit pas peu de credit, & qu'il falloit tâcher de mettre ces deux paſſions en conflit, afin de l'arreſter à Rome. Dans ces penſées il arriva au Palais, & en l'appartement du Duc qu'il trouva

eul, & dans l'ambarras de ſon départ, emis pour tout delay à trois jours pres.

Ce Prince luy demanda d'où il ve- oit, & s'il n'avoit rien appris de nou- eau, il luy reſpodit (avec vn viſage uſſi froid que quand il eſtoit ſorty) u'il eſtoit allé ſe promener à Ripa randé au long du Tybre, & qu'il y voit appris fortuitement la nouvelle e la plus eſtrange, & ſoudaine révo- ıtion que l'on eut veüe depuis long- mps dans l'Europe: il luy raconta ıſuitte toutes les particularitez du ûlévement de Naples ſans oublier exagérer adroitement les cris de ye, qu'avoient fait les Mariniers de rocita, quand il leur avoit parlé de y. Le Duc écouta toute cette nar- tion ſans l'interrompre, & paroiſ- nt tout à coup comme vn homme ıi tombé dans vne riviere, & ſur le oint de ſe noyer, recontre heureuſe- ent vne Barque dont les Batelliers y tendēt les mains pour le ſauver de danger, il luy demanda ſi ces Mari- ers viendroient aſſurément au Palais, r quoy le Baron l'ayant aſſuré qu'il

n'en doutoit pas, & qu'il croyoit qu'ils ne pouvoient guéres tarder, le Duc le prit par la main, le mena à la ruelle de ſon lit, & luy demanda fort impatiemment quelle eſtoit ſon opinion ſur les ſuittes de cette révolution : Le Baron luy répondit, que ſçachant de quelle maniere les Eſpagnols avoient traité & traitoient encore les Peuples de Naples & de ſon Royaume, il ne doutoit pas que le cours de ce prodigieux torrent ne répondit bien à ſa ſource ; Qu'il s'imaginoit que le reſte de l'Eſtat ſuivroit cet exemple, que les Eſpagnols ſe trouvant dénuez d'argent & de forces, n'auroient pas dequoy l'empécher, Qu'il ſçavoit qu'il n'y avoit point de païs en toute l'Europe ſi ſujet à des changemens, & ſi prompt à changer de Maiſtre; Que les Romains, les Sarrazins, les Grecs, les Normans, les Suéves, les François, & les Eſpagnols l'avoient fait voir en divers ſiecles; Que le Comte Gautier de Brenne eſtant entré dans ce Royaume à la teſte de cent chevaux, y avoit fait tant de progrés ſecondé des Diviſions or-

dinaires dans cet Eſtat, qu'il l'eut conquis s'il eut eſté auſſi ſage que courageux.

Le Duc ne perdit pas vn mot de tout ce diſcours auquel il alloit repartir, quand l'Eſtaffier que le Baron avoit laiſſé avec les Mariniers de Procita, arriva, & dit qu'ils eſtoient dans la grande ſale du Palais avec les fruits qu'ils deſiroient luy préſenter : on les fit venir tout à l'heure, & la preſence de ce Prince, dõt l'aſpect & les paroles eſtoient ſi charmantes, les toucha tellement, que ſe jettant tous à ſes pieds ils les luy baiſérent pluſieurs fois, s'écrians par pluſieurs repriſes avec vne joye meſlée de larmes que leurs maux eſtoient ſoulagez en voyant en luy la figure des Rois de la Maiſon d'Anjou, que les peuples avoient tant aimez ; Qu'il ſembloit que Dieu l'avoit fait venir à Rome pour le bien & le ſalut de leur patrie, & qu'eſtant de retour à Naples ils le feroient ſçavoir au peuple, lequel en recevroit ſans doute vn contentement ſans pareil. Le Duc en les faiſant relever, & les embraſſant l'vn aprés l'autre, les remercia

avec ſa grace accouſtumée des ſentimens obligeans qu'ils avoient pour luy, auſſi bien que des beaux fruits qu'ils luy préſentérent, & voulut en ſuitte ſçavoir de leur bouche tous les effets de ce premier ſoûlévement, dont ils luy rendirent compte exactement, exagérans la hardieſſe, ou plûtoſt l'intrepidité de Maſaniel e, & des Lazares, & la conſternation des Eſpagnols en cette occaſion; diſans ſur la fin que ſi le peuple avoit vn Prince comme luy à ſa teſte, le Duc d'Arcos ſe verroit bien-toſt chaſſé de la Cité. A cela le Duc leur répondit que quelque peril qu'il y eut à courir en cette rencontre, il ſeroit ravy d'expoſer ſon bien, ſes amis & ſa vie pour aider à rompre les fers de leur horrible ſervitude, qu'ils pourroient de ſa part aſſurer le peuple de ce ſentiment, & les ayant congédiez ſes carreſſes furent ſuivies d'vne collation fort ample, & d'vne ſomme fort au deſſus de la valeur de leurs fruits, ce qui acheva de les luy acquerir ſi puiſſamment, que l'on peut dire avec vérité que ces Mariniers furent les premiers

miers inſtrumens du paſſage du Duc à Naples.

CHAPITRE VI.

Secrettes Négociations du Duc de Guiſe touchant les affaires de Naples en ſuitte la réſolution qu'il prend de s'arreſter à Rome ; Funeſtes ſuccés des voyages de ceux qu'il envoye à Naples pour traitter avec les Chefs du Peuple ; Conférence qu'il a avec le Cardinal de ſainte Cécile pour cette entrepriſe.

AVſſi-toſt que les Mariniers de la Barque de Procita furent partis du Palais du Cardinal Antoine, le Duc de Guiſe avec vn viſage beaucoup plus ſerain que celuy qu'il avoit avant leur arrivée, ſe retira dans ſon Cabinet, où appellant le Baron de Modéne, il luy dit qu'il avoit appris la nouvelle de ce qui ſe paſſoit à Naples avec vne joye incroyable, qu'il ne doutoit plus que la haine que les Napolitains avoient juſtement pour les Eſpagnols

ne leur fit mettre à bas le joug qu'ils cõmençoient à ſecoüer, & qu'il ſeroit ravy de trouver vn moyen d'obliger ce Peuple à l'appeller à ſon ſecours. Le Baron écoutant ces paroles avec vne ſatisfaction inexprimable ſans toutefois la témoigner, luy répondit que ſon départ pour Paris ne luy permettoit pas d'avoir des penſées de cette ſorte, & que ce chemin eſtoit bien éloigné de celuy de Naples. Le Duc (qui d'vne opinion paſſoit en vn moment dans vne autre toute contraire ſans en balancer le poids, pourveu qu'il y rencontrât quelque choſe qui pût flater ſon deſir) repartit avec beaucoup de chaleur, que s'il pouvoit paſſer à Naples, il eſpéroit d'y faire plus qu'il ne pourroit faire à Paris, & enſuitte luy ouvrant ſon cœur, il luy confeſſa ingénuëment que la Demoiſelle de Pons ne pouvant ſouffrir les longueurs de ſon procés, l'avoit preſſé de s'en retourner à Paris pour prendre quelque expedient avec elle pour terminer cette affaire plus promptement eſtant reſoluë de rompre avec luy, s'il falloit attendre la Déciſion de la

Rote. Il s'arreſta à ces paroles, ce qui donna lieu au Baron (qui remarquoit dans ce ſilence l'abîme qu'il ne luy avoit pas voulu entierement découvrir) de luy dire avec vne liberté reſpectueuſe, que l'affectiõ & le zéle qu'il avoit depuis long-temps pour ſa perſonne & pour ſa gloire le contraignoient à luy parler franchement ſur cette matiére, puis qu'il daignoit s'ouvrir à luy : que connoiſſant la déférance qu'il avoit pour cette perſõne, il craignoit qu'eſtant à Paris ſa préſence ne luy fit faire quelque mariage ſecret pour répondre à ſa paſſion; que ſi ce malheur arrivoit, & qu'il vînt à ſe découvrir il auroit Rome ſur les bras qui fulmineroit contre luy, & prendroit ſans doute le party de la Comteſſe de Boſſu; Qu'il ne pouuoit exprimer ce qu'il prévoyoit des ſuittes de cette action que par des ſoûpirs & des larmes; que n'oſant choquer ſon amour dans l'impuiſſance où il eſtoit de le combatre & de le vaincre, il le conjuroit ſeulement de ne ſe précipiter pas dans le gouffre où il le guidoit; Qu'il ne pouvoit ſe marier vala

blement que dans les formes, & apres que Rome auroit déclaré son mariage nul; Qu'outre son bon droit il falloit qu'il se rendit considérable dans cette Cour, où la révolte de Naples luy pourroit servir, s'il trouvoit moyen de s'y faire considérer; Qu'il jugeoit que cet incendie ne s'esteindroit pas de long-temps, principalement si la France le fomentoit avec son argent & ses forces, comme elle y seroit obligée par toutes sortes de raisons; Qu'en cette rencontre il devoit chercher promptement à faire connoistre son Nom & sa personne à Naples, & tâcher d'avoir ordre ou permission du Roy d'y passer si la populace soûlevée le désiroit; Que pour le premier il falloit s'informer s'il n'y avoit point quelque Napolitain à Rome qui fut ou parent ou amy des Chefs de ce soûlévement, afin d'avoir par cette voye quelque liaison avec eux; Que pour le second, il croyoit qu'il n'auroit pas beaucoup de peine d'obtenir tout ce qu'il voudroit de la Cour, pourveu qu'il voulut marcher de concert avec elle;

Qu'il avoit ſujet d'eſpérer que l'affection & l'eſtime qu'avoit pour luy le Cardinal de ſainte Cécile agiroiẽt avec d'autant plus de chaleur, que ce Cardinal luy eſtoit obligé par les bons offices qu'il luy avoit rendus chez le Pape, & chez la Doña Olympia au point de ſa Promotion, & que cet eſprit vif & ardent, qui ſembloit marcher auſſi viſte que le Cardinal Mazarin ſon frere, marchoit lentement, ſeroit ravy de le ſervir, & d'employer tout le crédit qu'il avoit prés de ce Miniſtre dans vne affaire de ce genre, & dans laquelle il s'agiſſoit de l'advantage de l'Eſtat de la gloire du Miniſtére, & du bon-heur de ſa famille, puis que dans cette occaſion ſon frére y pourroit rencontrer avec le temps le chemin du Pontificat, & qu'il jugeoit meſme que ſi dans cette conjoncture il ſe rendoit maiſtre de ſon amour, il pourroit dans peu élever ſa fortune au plus haut degré, en s'attachant au Cardinal par vn mariage avec quelqu'vne de ſes Niepces; Le Duc qui l'avoit toûjours écouté attentivement l'interrompit à ces paro-

les, & luy repartit avec beaucoup de chaleur & d'empreſſement, qu'il luy eſtoit tres-obligé des bons advis qu'il luy donnoit, & qui répondoient aux penſées qu'il avoit ſur cette matiére; Qu'il eſpéroit qu'apres avoir ſi heureuſemẽt commencé cette affaire par la rencontre des Mariniers de Procita, la ſuitte en ſeroit fortunée; Qu'à cet effet il le prioit de voir s'il y auroit moyen d'avoir quelque correſpondance à Naples, & de n'épargner quoyque ce fut pour ce deſſein; Qu'il ne partiroit point de Rome pour Paris, hors que ce projet ne vint à échoüer; Qu'il répondoit du Cardinal de ſainte Cécile, & qu'il luy vouloit propoſer le Duc de Joyeuſe ſon frere pour s'vnir par ſon alliance plus étroittement avec luy.

Voilà les premieres cauſes de la réſolution que le Duc de Guiſe prit de s'arreſter à Rome, & il eſt certain que ſi la ſuitte eut répondu au commencement, & que ce Prince ne ſe fut point écarté de la voye qu'il avoit choiſie en ce moment, ſon entrepriſe eut reüſſi avec autant de bon-heur

que de gloire. Le Baron de Modéne le laiſſant dans les bons ſentimens qu'il luy avoit témoignez, ſe retira dans ſa chambre, où gouſtant vn peu plus de repos qu'il n'avoit fait auparavant, il employa vne partie de la nuit à repaſſer dans ſon eſprit les choſes qu'il avoit à faire, afin de maintenir le Duc dans ſa bonne réſolution. Il crût avoir aſſez gagné en l'obligeãt de temporiſer, & quelques obſtacles qu'il ſe figurât dans le deſſein du voyage de Naples, il réſolut de s'y apliquer, jugeant que quand l'affaire ne réüſſiroit pas, il auroit toûjours beaucoup fait de ſuſpendre le départ du Duc, dont peut eſtre durant ces Négociations l'amour ſe pouroit refroidir, & que ſi elles réüſſiſoient, ce Prince auroit dequoy ſe rendre le plus fortuné, & le plus glorieux de toute ſa Maiſon. Le Baron s'eſtant donc ainſi réſolu de travailler de toute ſon induſtrie à ce grand projet, vn cas fortuit luy en donna le moyen deux jours apres : vn de ſes Eſtaffiers qu'il n'avoit point veu de toute l'apreſdinée, & qu'il avoit fait cher-

cher, ayant répondu naïvement qu'vn amy qui l'avoit débauché l'avoit mené dans vn Cabaret, où il avoit eſté boire avec trois Italiens de ſa connoiſſance, entre leſquels eſtoit vn Napolitain frere cadet de ce Doménico Perroné, l'vn des principaux Chefs du ſoûlévement de Naples; Le Baron jugeant que l'ivrognerie de ſon Eſtaffier luy pourroit eſtre vtile, s'enquit de luy, s'il ſçavoit où logeoit ce Perroné, & s'il pourroit le faire venir au Palais par la porte ſecrete pour parler à luy, & ſatisfaire la curioſité qu'il avoit de ſçavoir de ſa bouche les choſes qui ſe paſſoient à Naples; l'Eſtaffier luy repartit, qu'il l'avoit laiſſé avec ſon amy dans vn jeu public, avec d'autres Italiens, & ayant receu ordre de ſon Maiſtre de l'aller chercher, il revint vne demy heure apres luy dire qu'il l'avoit trouvé joüant encore, & qu'il luy avoit promis que le lendemain matin il ſe rendroit dans la petite Egliſe qui eſt proche du Palais du Cardinal Antoine, où il l'attendroit pour le conduire ſecretement dans le Cabinet du Baron,

Le Perroné fut ponctuel à l'assignation, & estant arrivé au Palais, le Baron apres l'avoir receu fort civilement luy dît que la curiosité si naturelle à tous les hommes l'avoit obligé à souhaiter de le connoistre, mais encore plus la passion de le servir, sçachant qu'il estoit frere de l'vn des Chefs du soûlévement de Naples, dans lequel tous les François prenoient beaucoup de part, & qu'il le prioit de luy en dire des nouvelles, & de se servir de luy s'il avoit besoin d'vn amy aussi fidéle que secret. Le Perroné luy rendit compte de tout ce qui s'y estoit passé dans les premiers jours l'ayant appris par des Mariniers de Procita & de Pouzzoles qui arrivoient à toute heure à Rome, où il estoit réfugié depuis quelques mois, & le remerciant de ses civilitez & de ses offres, il l'assura qu'il estoit dans le dessein d'aller joindre son frere (ne sçachant pas encore la prompte & funeste fin de son employ & de sa vie) & que si dans cette occasion il pouvoit rendre quelque service à la France, il le feroit tres-volontiers. Le Ba-

ron luy dît qu'il luy eſtoit fort obligé de ſes bonnes intentions, que les ſiennes avoient pour but le repos des Napolitains; Qu'il croyoit que jamais le peuple ne pourroit l'obtenir ſans l'appuy d'vn bras eſtranger & puiſſant; Que ſon recours ne pourroit eſtre qu'au Roy tres-Chreſtien, qui ſans doute concourroit à ſa liberté ſans autre intereſt que la gloire de la luy avoir procurée; Que s'il vouloit preſſentir ſon frére ſur ce ſujet, il pourroit ſervir ſa Patrie vtilement en l'obligeant à chercher la protection de la France avant que l'Eſpagne la pût remettre ſous le joug, qu'elle tâchoit de ſecoüer; Que s'il eſtoit dans le deſſein de partir pour négocier avec Doménico Perroné ſon frére, il le préſenteroit au Duc de Guiſe, qui ſeroit ravy d'employer le crédit qu'il avoit dans la Cour de France pour le ſervice de ce peuple, avec d'autant plus de ferveur qu'il avoit ſujet de l'aimer, eſtant deſcendu d'vne fille de René d'Anjou Roy de Naples, dont il ſçavoit que la mémoire régnoit encore en ce païs; Le Perroné luy

ayant témoigné qu'il ſeroit bien aiſe de voir ce Prince, & de recevoir ſes commandemens & ſes ordres avant ſon départ, le Baron le pria d'attendre vn moment, & paſſa dans l'appartement du Duc, qu'il informa en peu de mots de toute cette advanture, adjouſtant à ſa narration, qu'il falloit en cette rencontre careſſer cet homme, & luy faire quelque préſent pour l'obliger d'aller à Naples, car il avoit la mine d'vn homme entreprenant, & ſon équipage faiſoit juger qu'il n'eſtoit pas accommodé; Qu'il avoit appris de ſon pére (qui avoit eſté l'vn des préniers Miniſtres du Royaume dans la faveur du Connétable de Luynes) qu'il falloit néceſſairement fonder les grandes entrepriſes deſſus des pilotis d'argent, qu'imitant ceux qui bâtiſſent dans la mer, où ils font jetter beaucoup de pieux à l'avanture ſans les compter, & juſques à ce qu'ils en ayent affermy le fonds, il falloit dans les grands deſſeins répandre l'argent au hazard & à pleines mains; Que ſi l'on court fortune d'en perdre beaucoup pour eſtre trop

facile à preſter l'oreille aux advis de pluſieurs fourbes, qui ſouvent nous font payer au plus haut prix ce qu'ils ne peuvent nous livrer, on peut auſſi trouver apres ces tromperies des gens dont les advis & les entrepriſes advantageuſes ſont capables de réparer les pertes que les autres auront cauſées. Le Duc en l'embraſſant, luy répondit, qu'il approuvoit ces ſentimens, & qu'il le prioit de luy amener promptement le Perroné, lequel fut receu de luy avec des carreſſes, & des promeſſes aſſez grandes pour l'attacher à ſes intereſts.

La concluſion de cette Conférence fut que le Perroné partiroit de Rome en toute diligence, & le plus ſecretement qu'il luy ſeroit poſſible: qu'étant arrivé à Naples il verroit ſon frere, & ſçauroit de luy ſi le peuple feignoit de ſecoüer le joug, pour obliger le Viceroy à l'alléger par la révocation des Gabelles, ou s'il eſtoit réſolu de le mettre tout à fait à bas; Qu'au cas que cette populace prit ce dernier chemin, il luy falloit repréſenter que ſi dans le mauvais eſtat des affaires des

Eſpagnols,

Eſpagnols, qui n'avoient ny argent ny hommes, ſes forces eſtoient ſuffiſantes pour luy donner la liberté, elles ne ſeroient pas capables de la luy conſerver ſans vn défenſeur & vn Protecteur, quand ils auroient repris cœur, & qu'ils viendroient fondre ſur elle avec vne puiſſante armée: Qu'elle ne devoit attendre aucun ſecours de ſes voiſins: Qu'il n'en falloit pas eſpérer du Pape de qui la Maiſon eſtoit de cette faction: Que Veniſe eſtoit occupée par la guerre des Ottomans: qu'Orbitello & Porto Ercolé tenoient en bride le Duc de Toſcane qui n'oſeroit ſe déclarer contre l'Eſpagne: Que le reſte de l'Italie ſe trouvoit dans la meſme aſſiette: Que Naples ne pouvoit choiſir vn bras plus fort & plus capable de maintenir ſa liberté que celuy du Roy tres-Chreſtien: Que le Duc de Guiſe l'avoit prié de luy offrir ſes ſoins, ſon entremiſe & ſon credit dans cette rencontre, eſtant preſt d'employer ſon bien & ſa vie pour le ſervice de ſon peuple au cas qu'il pût luy eſtre vtile. Le Perroné partit deux jours apres char-

gé des liberalitez de ce Duc & de pluſieurs inſtructions ſur le ſujet de ſa conduite, & ſur les moyens dont il ſe pourroit ſervir pour lier & pour maintenir vne mutuelle correſpondance entre ce Prince & ſon frere: mais l'argent que ce Prince luy fit donner fut la cauſe de ſa perte, car l'ayant fait voir par vne ſotte vanité à vn autre Napolitain qui eſtoit Eſpion du Comte d'Ognatte, ſur ſon advis cet Ambaſſadeur ſe doutant que ce mal-heureux alloit à Naples pour negocier avec le Peuple pour les intereſts de la France, en advertit le Duc d'Arcos qui le fit ſi bien épier, qu'il fut pris en abordant Naples, & conduit dans le Chaſteau neuf, où les Eſpagnols qui n'avoient rien pû tirer de ſa bouche le laiſſerent en priſon pendant vn fort long-temps: mais ils le firent étrãgler apres la priſe du Duc de Guiſe, ayant trouvé dans ſes papiers vne Lettre que cet infortuné luy avoit écrite, par laquelle il l'aſſuroit que les menaces de la mort, ny tout l'appareil des tortures ne luy feroient rien confeſſer.

Si la Negociation du Perroné fut malheureuſe pour luy & inutile pour le Duc de Guiſe, celle de deux autres Napolitains, qui d'eux meſmes ſe vinrent offrir d'aller à Naples pour traitter avec les Chefs du Peuple, ne le fut pas moins, car en arrivant à Pouzzoles, ils furent pris avec leurs memoires, & trois jours apres étranglez par l'ordre du Viceroy ; Le Duc de Guiſe ne recevant point de nouvelles du Perroné ny de ceux-cy, dit au Baron de Modéne, qu'il falloit neceſſairement trouver quelqu'vn pour envoyer en toute diligence à Naples, afin d'apprendre le ſujet de leur ſilence & pour parler aux Chefs du Peuple : mais il ne jugeoit pas qu'il fut facile de rencontrer vn homme aſſez zélé pour aller ainſi s'expoſer à la mort, ou qui eut aſſez de capacité pour des choſes de cette ſorte. Il ſe ſouvint pourtant que le ſieur des Iſmars ſon parent avoit vn valet de Chambre nommé Laurens Sarret, qui poſſédoit des qualitez aſſez propres pour cet employ ; c'eſtoit vn Garçon agiſſant, ſecret, fidéle & qui ſçavoit la

langue Italienne parfaitement ; Le Baron croyant que s'il eſtoit aſſez hardy pour entreprendre ce voyage, il ſeroit capable de le faire reüſſir, le fit venir & le luy propoſa en luy figurant d'vn coſté le peril qu'il pourroit courir, & d'vn autre la récompenſe qu'il en pourroit recevoir. Cet homme ne parut point étonné de cette propoſition, & l'aſſura qu'il eſtoit tout preſt de ſacrifier ſa vie pour le ſervice du Duc de Guiſe, ſans autre intereſt que l'honneur de mourir pour luy. Le Baron ayant fait ſçavoir ſes bõnes intentions à ce Prince, il fut dépêché le lendemain, & partit de Rome fort ſecretemẽt, mais avec tant de malheur, que la Barque qui le portoit eſtãt abordée à Gayette, il y fut arreſté ſur vn ſimple ſoupçon, & quoy qu'il ſe dit Bourguignon, & qu'il aſſurât qu'il alloit à Naples pour tâcher d'entrer au ſervice de quelque Officier de ſon païs, il fut par ordre du Gouverneur de cette Place, incontinent appliqué à la queſtion, qu'il ſouffrit durant trois heures avec vne merveilleuſe conſtance, & il eſt à croire qu'il

y ſeroit mort ſans la Princeſſe de Botéro, laquelle paſſant fortuitement prés du lieu où l'on tourmentoit ce malheureux, fut ſi touchée de compaſſion, qu'ayant ſçeu que l'on ne l'avoit trouvé chargé d'aucuns papiers, & qu'il ne confeſſoit rien, elle demanda ſa grace à ce Gouverneur, qui le fit oſter auſſi-toſt de la torture, & conduire dans vne Barque qui s'en alloit partir pour Rome, où ce pauvre Garçon arriva le lendemain en chemiſe, les bras diſloquez & dans vn eſtat pitoyable.

Ces funeſtes ſuccés euſſent eſtonné & peut eſtre entierement rebuté vn autre eſprit que celuy du Duc de Guiſe, qui embraſſant de plus en plus cette entrepriſe n'en conſidéroit les obſtacles que pour les ſurmonter; Dés qu'il ſceut les premiéres nouvelles de la Révolution de Naples, il les apprit au Marquis de Fontenay, & aux autres Miniſtres de France à Rome, & leur exagéra les ſuittes & les advantages que la Couronne en recevroit, ſi elle s'en vouloit prévaloir: Mais ſur tout il en parla confidemment au-

Cardinal de ſainte Cécile, auquel il repreſenta particulierement, Que le Cardinal Mazarin ſon frere ne pouvoit jamais rencontrer dans ſon Miniſtére vne plus belle occaſion pour éternizer ſa mémoire, & pour établir ſa fortune & ſa grandeur que celle de cette Révolte; Que s'il la vouloit ménager & fomenter ce changement en donnant moyen au peuple de conſerver la liberté, qu'il eſtoit ſur le point de s'acquerir, il pourroit ſans beaucoup de peine reduire la Maiſon d'Aûtriche au meſme eſtat où elle eſtoit auparavant que l'vnion de tant de ſceptres l'eut renduë formidable à toute l'Europe; Que la Sicile attendoit les progrés des feux qu'avoit allumé Naples, afin d'en commencer autant; Que ſi le Cardinal ſon frere avoit aſſez d'ambition pour ſonger à cette Courone, il y avoit grande apparence que cette Iſle le recevroit avec joye, & ſeroit bien aiſe d'avoir vn Roy originaire; Que la Sardaigne auſſi ſeroit bien-toſt au premier occupant; Qu'il croyoit que la Politique de la France en ces occaſions eſtoit de

diminuer la puiſſance & la grandeur d'vne Maiſon qui luy faiſoit ombrage, & d'imiter ſur ce ſujet ceux qui diviſent vn Torrent en pluſieurs branches pour en rendre la furie moins dommageable: Qu'elle auroit tout en donnant tout, & en témoignant que ſon but eſtoit de mettre en liberté les peuples que les Eſpagnols traittoient ſi inhumainement, ſans vouloir profiter de leurs dépoüilles: Qu'en agiſſant de cette ſorte, tous les Souverains d'Italie, & tout le reſte de l'Europe n'auroient aucune jalouſie de ſes armes, & concourroient à tout ce qui la pourroit rendre arbitre de tout l'Vnivers: Qu'il le conjuroit d'inſpirer ces beaux ſentimens à ſon frere en luy apprenant ces nouvelles, & de luy témoigner que ſi la Révolution de Naples eſtoit de durée, comme il y avoit apparence, il ſeroit ravy d'y paſſer & d'y ſervir la France & ce peuple, aux dépens meſmes de tout ſon bien & de ſa vie. Qu'il prétendoit de s'attacher aux intereſts de ſa Maiſon, par le du Duc de Ioyeuſe ſon frere avec quelqu'vne de ſes Niéces: Qu'en-

fin dans cette conjoncture, il vouloit tenir de la main du Cardinal tout le bon-heur qu'il pourroit jamais eſpérer.

Le Cardinal de ſainte Cécile, qui n'eſtoit pas moins ardent & ſuſceptible des grands deſſeins que le Duc de Guiſe, écouta ces propoſitions avec vne extrême joye, & apres l'avoir embraſſé, & remercié pluſieurs fois des liaiſons qu'il vouloit prendre avec ſa Maiſon, il luy témoigna qu'il approuvoit ſes ſentimens, & qu'il feroit tout ſon poſſible pour les faire valoir, & pour obliger le Cardinal Mazarin à les ſeconder; Qu'il eſperoit d'y réüſſir, & de luy donner vne marque ſignalée de l'amitié qu'il avoit conceuë pour luy depuis ſon arrivée à Rome. Les concluſions de cette Conférence ne ſatisfirent pas moins le Cardinal de ſainte Cécile que le Duc de Guiſe; le rapport qu'il y avoit entre leurs Génies leur figuroit des advantages auſſi grands, que ce glorieux Champ leur paroiſſoit vaſte, ils formoient dans cette entrepriſe des établiſſemens d'vne gloire, & d'vne fortune ſans pa-

reille pour leurs perſonnes & pour leurs Maiſons, & ce qui en rendit les propoſitions encore plus agreables à ce Cardinal fut, que par cette Négociation il pourroit devenir fort conſidérable à la Cour de France, & qu'elle l'obligeroit de s'arreſter à celle de Rome, dont le ſéjour luy plaiſoit plus que celuy de Barcelone, où il devoit aller en qualité de Viceroy.

Mais ſoit que la préſence de ce Cardinal ne plût pas aux Miniſtres François, fâchez peut-eſtre de ſe voir réduits dans vne aveugle dépendance pour tous les ſentimens d'vn frére du prémier Miniſtre de cette Courone, & qui avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, ſoit que ſon humeur bruſque & ardente ne convint pas avec leur flegme, ſoit qu'ils ſceuſſent que le Cardinal Mazarin ne deſiroit pas qu'il ſéjournaſt long-temps à Rome, il parut en pluſieurs rencontres, qu'ils n'eſtoient pas fort ſatisfaits de la mutuelle correſpondance qui eſtoit entre luy & le Duc de Guiſe, qui s'en eſtant meſme apperceu le fit remarquer à ce Cardinal, en des conjonctures qui l'o-

bligérent à le croire, & qui ſervirent à eſtraindre de plus en plus les liens de leur amitié.

Mais c'eſt trop laiſſer en repos cette Cité, dont les tumultes ſont les objets de mon Hiſtoire, je n'en ay point encore parlé dans cette ſeconde Partie, jugeant que pour l'intelligence des choſes qui ſurvinrent apres la mort du Prince de Maſſa, il en falloit ſuſpendre le récit que je vais reprendre.

CHAPITRE VII.

Eſtat de la Cité de Naples apres la mort du Prince de Maſſa ; Eſlection violente & tumultueuſe de Gennaro Anneſé, Artiſan & Maiſtre Fuzelier qui prend la place de ce Prince ; Divers partis parmy le peuple ; Noms & qualitez de leurs Chefs.

LA tragique & déplorable mort de D. Franceſco Toralte d'Arragon, Prince de Maſſa, & Chef malheureux & contre ſon gré des Napolitains ſoû-

levez, cauſa vne ſi grande conſternation dans la Cité, qu'elle parut ſur le viſage de tout le peuple, à la reſerve de ſes Meurtriers & de leurs Adhérans. Vne action de cette nature eſtoit capable de réfroidir la plus ardente ambition de ceux qui pouvoient aſpirer à cette place, qui paroiſſoit toute rouge du ſang de ce Prince; Auſſi entre tant de Chefs populaires qui dominoient dans les Quartiers ſoûlevez, il n'y eut que Gennaro Anneſé, qui profitant de l'étonnement & de la crainte de tous les autres oſa porter ſa main ſur vn gouvernail ſi perilleux à tenir parmy tant d'orages; Cet homme eſtoit d'vn tempérament vigoureux & ſain, quoy qu'il fut d'vn âge aſſez avancé; & comme il avoit acquis du bien & de la reputation dans le métier de Maiſtre Arquebuſier, ou Fuzelier (dans lequel il avoit ſurpaſſé tous les autres Artiſans de cette profeſſion;) Ces advantages luy avoient acquis beaucoup d'amis dans la baſſe populace, & particulierement dans le Quartier du Marché, qui eſtoit le prémier mobile de toutes les muta-

tions qui ſurvenoient dans la Cité; avec cette humeur atrabilaire qui le rendoit brutal, ruſtique, opiniâtre & non moins avare & cruel, que défiant & orgueilleux, il avoit vn eſprit hardy, entreprenant, & ſur tout plein d'vne ambition, qui ayant couvé long-temps ſous la baſſeſſe de ſon employ, éclata dés le commencement de ces tumultes avec d'autant plus d'effet, qu'elle ſe trouva fomentée par le crédit qu'il avoit parmy les artiſans de ſon voiſinage, dont pluſieurs luy répréſentérent que puis qu'il n'avoit point d'enfans à qui il pût laiſſer les grands biens qu'il avoit amaſſez, il devoit adopter ſa Patrie, & les employer pour ſa liberté. Perſuadé donc par ſon inclination & par leurs conſeils, il avoit fait vne Compagnie d'Infanterie à ſes dépens, ce qui l'avoit rendu tres-conſidérable dans le reſte de la Populace; Il ſe trouvoit alors Maiſtre du Torrion des Carmes (qui eſtoit la Citadelle du Marché) dont il s'eſtoit emparé depuis la mort de ceux qui y commandoient avec luy, ce qui luy donna moyen auſſi-toſt

apres

apres la tragique fin du Prince de Maſſa, de ſe faire élire & mettre en ſa place par le peuple de ſon quartier, aſſemblé tumultuairement dans le Marché, où les Lazares qu'il avoit gagnez par le moyen de Fra Savino Saccardo, Cuiſinier du Convent des Carmes, furent les premiers à le proclamer, & publier en ſuitte cette élection par tous les autres Quartiers populaires, avec commandement de le reconnoiſtre & de luy obeïr à peine de la vie.

On ne peut exprimer aſſez vivement le malheureux eſtat où ſe rencontroit cette Cité, qui ſouffroit à peine autrefois la domination des plus grands Princes de la terre, & qui trembloit dans ces occaſions à la ſeule voix de trois ou quatre cens jeunes garçons, armez de Baſtons & de Cannes, & ſecoüoit inſolemment le joug d'vn puiſſant Monarque, pour ſe ſoûmettre volontairement à celuy d'vn vil Armurier ; Tous ceux qui vivront apres nous, & qui entendront cette étrange Hiſtoire auront de la peine à ſe perſuader que Naples, où les Eſpa-

gnols avoient trois bonnes Forteresſes, vne grande Armée Navale, des Soldats aguerris & braves, encore qu'en fort petit nombre, où la Nobleſſe & la Bourgoiſie eſtoient toutes à leur dévotion, & où eſtoit vn fils d'Eſpagne, fut poſſedée & gouvernée par ce petit nombre d'enfans joints à quatre ou cinq mille hommes populaires qui eſtoient ſous les armes & qui formoient le corps apparent de la Rébellion; Mais afin de reconnoiſtre encore mieux cette verité ſurprenante, il eſt néceſſaire de remarquer que les Quartiers tenus par le peuple, contenoient deux ſortes d'habitans, l'vne appellée Cappes Noires compoſée de quelques Gentilshommes, & de beaucoup d'Officiers & gens de Iuſtice ou de Police, Bourgeois, Marchans & Artiſans, qui n'avoient pû, ou pluſtoſt qui n'avoient osé quitter leurs maiſons engagées dans ces Quartiers, de crainte que leur retraite n'excitaſt la fureur du peuple, & ne l'obligeât à les brûler; L'autre ſorte eſtoit compoſée de toute cette Populace qui donnoit le nom

au Party, & qui en effet avoit commencé le ſoûlévement avec tant de fureur & de violence, & qui le maintenoit avec tant de chaleur & d'obſtination.

Les Cappes Noires eſtoient diviſez en trois Partis ; Le premier eſtoit formé d'vne quantité de perſonnes qui abhorrant ſecrettement les excés & les violences des Eſpagnols, n'en haïſſoient pas entierement la domination, ils deſiroient bien la réforme de l'Eſtat, mais non pas le changement, & ils ſouhaitoient que les armes du peuple fiſſent cet effet ſans paſſer outre, & ſans qu'ils luy euſſent preſté la main ; Ils ne ſortoient gueres de leurs maiſons & ne ſe méloiẽt d'autre choſe que d'obeïr malgré eux aux ordres que les Chefs du peuple ou de leurs Ottines leur donnoient touchant la garde de leurs Quartiers. Ceux cy étoiẽt en fort grand nombre, mais comme ils eſtoient Partizans ſecrets des Eſpagnols, les juſtes ſoupçons qu'en avoit le peuple, qui ſans ceſſe les ſurveilloit, les faiſoit vivre dans vne ſi grande crainte, qu'ils n'oſoient pas meſme

s'entreviſiter les vns les autres, pour ne pas s'expoſer aux funeſtes ſuittes que cauſoient les moindres ombrages. Dans cette mortelle appréhenſion, ils n'avoient ny Chefs ny Cabales, & les Eſpagnols ne pouvoient rien eſpérer d'vn Corps de qui les membres tous glacez de peur & détachez les vns des autres par de continuels ſurveillans ne pouvoient ny ſe réünir, ny agir en aucune ſorte, non plus que des ſquellettes ſans chaleur & ſans mouvement.

Le ſecond Party qui eſtoit moindre en nombre, mais qui pourtant contenoit des gens plus hardis & moins ſcrupuleux que les autres, formoit vn corps de qui le but eſtoit de ſe prévaloir de toutes les graces du temps; à ce ſujet en abhorrant le paſſé, il tâchoit de joüir du preſent, attendant que l'advenir mit au jour ce que la Divine Providence avoit délibéré touchant le ſuccés de ces troubles; afin de demeurer debout dans quelque differente aſſiette où l'Eſtat ſe pût trouver, il prit employ & s'attacha apparemment aux intereſts de la populace,

faiſant cependant entendre ſoûmain aux Eſpagnols, que les plus ſages de ce corps avoient pris le party du peuple, croyant qu'ils les ſerviroient mieux par cette voye, qu'en ſe tenant les bras croiſez dans leurs maiſons; Qu'ayant feint dés l'abord de ſuivre volontairement vn torrent dont le cours rapide les emportoit contre leur gré, ils avoient acquis peu a peu l'amitié & la confiance des Chefs de cette populace; Que par ce moyen ils pourroient rendre continuellement deux ſervices aux Eſpagnols, l'vn en les informant ſans ceſſe de tout ce qui ſe paſſeroit de plus ſecret dans leur Conſeil, & l'autre en deſuniſſant ces Chefs par les défiances & les ombrages qu'ils avoient inceſſamment les vns des autres; Les plus remarquables de ce party eſtoient Agoſtino Mollo, & Aniello Portio Docteurs & Avocats, mais dont le premier ſurpaſſoit l'autre en toutes choſes, car outre que c'eſtoit l'vn des plus habiles, & des plus ſubtils Iuriſcõſultes de tout le Royaume, il avoit vn eſprit vif, agreable, complaiſant, & qui ſervoit ſes

parties avec autant d'application que de hardieſſe ; il l'avoit témoigné par ce qu'il avoit fait pour le Comte de Converſano alors qu'eſtant empriſonné, & ne trouvant perſonne qui le voulut ſervir à cauſe que le Viceroy avoit déclaré qu'il feroit périr tous ceux qui prendroient ſa défenſe, Agoſtino Mollo s'eſtoit moqué de toutes ſes menaces, & malgré luy avoit paſſé ſecretement & en diligence en Eſpagne, où il avoit agy ſi vigoureuſement prés du Roy & de ſon Conſeil, qu'il avoit obtenu la liberté du Comte avec beaucoup de gloire, & eſtoit retourné dans ſa Patrie avec l'eſtime, & l'amitié non ſeulement du priſonnier, mais encore de toute la Nobleſſe; Aniello Portio moins ſçavant de beaucoup, eſtoit d'vne humeur auſtére, reveſche, & qui ne ſçachant pas l'art de ſe faire aimer comme l'autre, eſtoit hay & mépriſé par ſa vie ſcandaleuſe, car ayant quitté ſa femme il entretenoit publiquement ſa Couſine germaine apres l'avoir oſtée à ſon mary.

Le troiſiéme party des Cappes Noires eſtoit le plus petit de tous, ceux-

cy vnis avec le Peuple pour leur commune liberté, ne craignoient pas moins de la voir soûmise à vn Prince étranger, que retournée avec le temps à la mercy du Roy d'Espagne; l'aversion que les souffrances publiques leur avoient causées pour cette Monarchie, leur faisoit également craindre & abhorrer la Royauté, ainsi leur pensée tendoit plustost au changement qu'à la réformation du Gouvernement, & s'imaginant que la République estoit la plus avantageuse & la plus asseurée forme qu'ils pûssent obtenir par leur soûlévement, ils tendoient à ce but avec l'approbation & la joye de la plus grande partie de la Populace, laquelle espérant que sa liberté auroit toute son étenduë dans cette nature d'Estat, & que tous les membres du corps Politique auroient chacun leur part en la puissance souveraine, embrassoit ce dessein comme le plus vtile de tous ceux qu'on pouvoit suivre ; Le principal ou le plus adroit de ce party, estoit Vincenzo d'Andrea dont l'esprit doux, affable & populaire, s'estoit acquis beaucoup

d'amis, & de partiſans non ſeulement parmy les Cappes Noires, mais encore entre la Populace, dont il témoignoit prendre beaucoup de ſoin dans toutes les choſes où il s'agiſſoit de ſa conſervation, & de l'abondance des vivres dans la Cité, & c'eſt vne eſpece de chaiſne par laquelle on lie les cœurs des peuples plus étroitement, qu'on ne ſçauroit faire par aucun autre genre de liens.

L'autre ſorte d'Habitans des Quartiers ſoûlevez eſtoit compoſée de la populace qui les occupoit, & dont la plus tumultueuſe eſtoit celle du Marché, de la Conciarie, & du Lavinare, qui ſont les Quartiers les plus capables de faire, & de maintenir vne grande ſédition par l'aſſiette de leurs ruës étroites & tortuës qui ſemblent eſtre autant de Citadelles, & par la quantité de leurs maiſons, qui toutes pleines d'Artizans & de petit peuple, ſemblent eſtre autant de fourmillieres d'hommes, que l'on peut appeller hardis, n'ayant rien ou fort peu de choſes à perdre; Toute cette nombreuſe Populace avoit vne infinité de

Chefs, ou de gens qui ſans en avoir le caractére, avoient aſſez de crédit prés d'elle pour pouvoir poſſeder ce titre. Les principaux eſtoient Pépé Palombo, Onoffrio Piſacano, avec ſon amy Carlo Longobardo, Matteo d'Amoré, Grazullo dé Roſis, D. Luigi del Ferro, & Pionné Capitaine des Lazares.

Gioſeppé, ou Pépé Palombo ſe pouvoit dire juſtement Chef abſolu de la Conciarie par l'attachement & la déférence que tout ce Quartier avoit pour luy; C'eſtoit l'eſprit le plus adroit & le plus couvert de tous les Chefs Populaires, & il n'avoit point de ſemblable en l'art de ménager le temps, & profiter des conjectures favorables. Ayant recueilly vn bien aſſez conſidérable par la ſucceſſion de ſon pére, il en avoit diſſipé la meilleure partie en des armemens ſur mer, où il avoit acquis plus de réputation que de fortune, & plus d'amis que de profit. Dés le commencement des tumultes tout ſon voiſinage jetta les yeux ſur luy, & ce qui le fit conſidérer davantage fut vne Compagnie d'Infanterie, qu'il leva à ſes dépens

pour le ſervice & pour la défenſe de ſon Quartier, qu'il gouverna depuis ſans aucun obſtacle, & de la ſorte qu'il voulut. Il y a beaucoup d'apparence que ſi ſon ambition eut eu plus d'étenduë, il eut pû ſe rendre Chef de tout le party Populaire apres la mort du Prince de Maſſa, mais conſidérant les hazards qu'il falloit courir dans ce poſte & prévoyant que le ſoûlevement n'auroit pas de ſuitte, & que l'orage apres avoir éclatté durant quelque temps ſe diſſiperoit de luy meſme, par les ombrages & les jalouſies qui régnoient entre tous les Chefs, il crût qu'il luy ſeroit plus advantageux de ne pas s'écarter d'vn poſte où il eſtoit chérement aimé, & de s'y tenir à couvert pendant l'effort de la bouraſque; & pour s'affermir contre toutes ſortes d'événemens, il conſerva vne ſecrette correſpondance avec des Eſpagnols moins par l'amitié qu'il eut pour eux, que par la crainte du ſuccés du ſoûlévement populaire.

Onoffrio Piſacano s'eſtoit acquis beaucoup de crédit dans ſon Quartier

par le moyen d'vn nombre infiny d'ouvriers qu'il employoit dans les Manufactures de ſoye, où il avoit gagné du bien : Il avoit auſſi levé vne Compagnie d'Infanterie à ſes dépens, & ce qui le maintenoit encore davantage eſtoit la douceur de ſon viſage, de ſon diſcours & de ſes mœurs, auſſi bien que l'adreſſe de Carlo Longobardo ſon camarade & confident, hõme qui n'avoit point de bien, mais dont l'eſprit complaiſant & populaire ne ſervoit pas peu à ſoûtenir, & à faire valoir Piſacano dans ſon Quartier.

Matteo d'Amoré, qui de Capitaine des Sbirres s'eſtoit fait Capitaine d'vne autre Compagnie de fort bons hommes, eſtoit extrémement chéry & eſtimé du peuple, non ſeulement par ſon courage, mais auſſi par ſa prudente conduite ; Ce n'eſtoit pas vn eſprit fort éclairé, ny fort ſubtil, mais l'on pouvoit dire certainement de luy, que la fortune luy avoit fait tort quand elle l'avoit fait Chef des Sbirres, d'autant qu'il avoit de trop bonnes qualitez pour vne profeſſion ſi abjecte, ayant de l'honneſteté, de la ſincérité,

& de l'honneur au delà de ſa naiſſance ; ſur tout il eſtoit ennemy capital des Eſpagnols, & ſi tous les autres Chefs du peuple euſſent marché auſſi droit que luy, l'intéreſt public eut eſté plus conſidéré qu'il ne l'eſtoit dans ces troubles où chacun ſongeoit pluſtoſt à faire ſes affaires que celles de ſon party.

Grazullo de Roſis Capitaine d'vne autre Compagnie d'Infanterie s'eſtoit beaucoup accrédité par la ferveur, & par les ſoins qu'il avoit pris pour le ſervice du peuple, depuis les commencemens de cette Révolution, & ce qui le fit conſidérer le plus dans les ſuittes de ces tumultes fut le poſte de la Vicarie, dont il eut le commandement, & qui luy donna moyen de s'enrichir aux dépens d'vn nombre de priſonniers qu'on y conduiſoit tous les jours.

D. Luigi del Ferro, quoy que natif de l'Abruzze, & Maiſtre d'Ecole ou Eſcrivain de ſa profeſſion, eut vn tel crédit parmy la baſſe populace (laquelle le retira des priſons où les Eſpagnols le tenoient au commencement

ment des tumultes) que s'il eut eu autant de conduitte, que de bon-heur, il eut pû monter au poſte de Maſaniel-le ; Mais ſon eſprit plus viſionaire que ſolide & plus propre à produire vn feu qu'à l'entretenir, ne luy permit pas de joüir long-temps de cette fortune, que le hazard peut donner, mais que la ſeule prudence peut conſerver.

Pour Pionné Chef des Lazares, j'en ay parlé aſſez amplement dans la premiere Partie de cette Hiſtoire pour le faire connoiſtre.

Voilà les principaux reſſorts d'vne Machine auſſi merveilleuſe au dehors, que ridicule au dedans, & voilà les Dieux tutelaires d'vn Eſtat naiſſant & qui n'avoit point d'autre forme que celle qu'vn libertinage ſans objet, & vne fureur inconſtante luy donnoit de jour en jour. Cependant quoy que ces Chefs à la reſerve de celuy des Lazares, n'euſſent point eu de part à l'élection de Gennaro Annéſé, & que chacun d'eux en particulier ne l'approuvât point, ce téméraire vſurpateur du commandement Souverain

ne laissa pas de s'établir dans cete place, comme s'il y eust esté mis à la pluralité des voix de tous les Quartiers soûlevez, qui cedant tous à l'insolence des Lazares reconnûrent aussi-tost ce ridicule General, le traiterent d'Excellence, & déférérent à ses ordres avec autant de respect qu'ils faisoient à ceux du Viceroy devant ces tumultes.

CHAPITRE VIII.

Gennaro Annése ayant esté reconnu dans la Cité de Naples pour Chef Général du Peuple, publie son election par tout le Royaume ; Miseres que souffrent les Napolitains du party de la Populace, & de celuy des Espagnols ; Assemblée de la Consulte du Peuple sur le sujet des necessitez publiques, & de la forme du Gouvernement.

A Peine Gennaro Annése eut esté proclamé & receu de toutes les Ottines & de la Consulte du Peuple

pour Chef & Capitaine Général de la Cité de Naples, qu'il envoya des gens de sa Cabale, non seulement par tout le voisinage, mais encore par toutes les Provinces du Royaume publier son élection dans les lieux qui s'étoient déclarez pour le peuple, & fit faire de tres-expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité qu'elles pûssent estre, de reconnoistre autre Chef ou d'obeïr à autre qu'à luy, à peine de confiscation de tous leurs biens & de la vie; ainsi qu'il estoit contenu plus amplement par les Lettres Patentes & Déclarations qu'il fit publier, marquées de sa Stampille ou Cachet, auquel son nom estoit gravé (à cause qu'il ne sçavoit ny lire ny écrire) & scellées du sceau de sa nouvelle domination, qui estoit vn P. (signifiant le Peuple) avec vne Couronne Royale.

On ne sçauroit s'imaginer les effets que ces Déclarations firent dans toutes les Provinces, où la disposition que les peuples avoient pour la Révolte leur faisoit approuver & embrasser toutes les choses qui la pou-

voient maintenir ſans les conſidérer, ny examiner ; Quoy qu'ils ſceuſſent la condition & l'incapacité de Gennaro Annéſé, & qu'ils remarquaſſent aſſez bien la différence qu'il y avoit entre ce Chef & le Prince de Maſſa ſon Prédéceſſeur, ils ne laiſſoient pas d'avoir autant de reſpect pour ſa perſonne & de déférence pour ſes ordres, que ſi ſa naiſſance & ſon merite l'euſſent élevé dans ce rang. Dés que ſon élection fut publiée, on vit venir de tous les lieux circonvoiſins de Naples, & de toutes les autres Provinces ſoûlevées des Députez pour le reconnoiſtre, & des Officiers pour avoir de luy l'agréement & la confirmation des Charges que les peuples de leurs Citez, Villes, & Cazals leur avoient données, ſoit pour la Police, ſoit pour la Milice ; ſa Sécretairie en eſtoit toûjours toute pleine, & comme ſon Sécretaire n'eſtoit pas fort habile dans cette ſorte d'affaires, il y avoit tant de confuſion dans les expéditions qu'il faiſoit en faveur de ceux qui en demandoient pour commander & pour agir pour le ſervice du Peuple dans

les Provinces, que bien ſouvent trois ou quatre perſonnes ſe trouvoient pourveuës d'vn meſme Office, ce qui cauſa des deſordres en pluſieurs lieux, où chacun voulant faire ſa charge en eſtoit empéché par vn porteur d'vne Patente ſemblable à la ſienne ; de ſorte que dans vne Ville du party du Peuple, cette mauvaiſe conduite en cauſoit quelquefois autant qu'il y avoit de prétendans au Commandement qu'vn ſeul y devoit poſſéder. Si cette confuſion retarda beaucoup de progrés des armes populaires, l'avarice de Gennaro Annéſé, & de ſon Sécretaire qui le gouvernoit entiérement, ne fut pas moins ruineuſe ; car ſouvent apres avoir expedié vn Officier avec tous les ordres néceſſaires pour ſa fonction dans vne Province, vn autre obtenoit pour de l'argent vne Commiſſion pareille avec revocation de la precedente ; ainſi des gens qui ſe trouvoient mocquez employoient en ſuite pour la ruine du Party tous les ſoins qu'ils euſſent employez en ſa faveur ſans cet eſtrange traittement.

Mais ces malheurs n'eſtoient pas ſi

visibles ny si pernicieux que les miséres que les Napolitains de l'vn & de l'autre Party souffroient pendant ces conjonctures; il y en avoit de communes, & il y en avoit de particulieres; Les communes qui affligeoient également l'vn & l'autre estoient la cessation de toute sorte de commerce, lequel fait les plus grandes richesses de cette Cité, dont tout le Peuple ne subsiste que par le trafic & les manufactures, qui la rendent considerable par tous les climats de l'Europe; l'abandonnement de l'agriculture, dont ces tumultes suspendoient entiérement le travail; & le manquement des vivres, dont les soûlevez & les Royalistes fermoient reciproquement les passages, sans que celuy qui en privoit son ennemy en profitast en son particulier. Les miseres des populaires estoient vne division secrete entre tous les Chefs, qui faisoit que ce qui estoit approuvé de l'vn estoit condamné de l'autre, & qui les empeschoit d'agir de concert dans ces affaires où la concorde & l'vnion causent le principal avantage; mais la plus pressan-

re de toutes eſtoit le manquement d'argẽt, d'armes & des munitions néceſſaires pour continuer la guerre; en effet cet intereſt public qui ſembloit eſtre le principe de tant d'étranges mouvemens, y avoit ſi peu de part, que de tant de deniers, & de riches meubles provenus du pillage de tant de Palais que les Populaires avoient ſaccagez dans la Ville; le public ne s'en prévalut pas de la centiéme partie, & encore que Gennaro Amẽſé eut quantité de vaiſſelle d'argent, de Tableaux & d'autres meubles précieux ramaſſez de divers endroits, & portez dans le Torrion des Carmes, dont il faiſoit ſa Citadelle: cet eſprit avare prenant plus de plaiſir à les tenir ſous la clef, qu'à les employer vtilement pour le ſervice de ſon Party, ſembla ne les conſerver que pour les Eſpagnols à qui il les livra tous en leur livrant le Torrion le jour qu'ils reprirent la Ville.

Mais comme les choſes dont on ſe peut le moins priver, ſont celles qui preſſent le plus, & que l'on ſe peut paſſer de combattre, & non pas de

manger tous les jours, les vivres venant à manquer d'heure en heure dans la Cité par les courſes continuelles de la Nobleſſe, qui plus forte en Cavalerie que le peuple, eſtoit Maiſtreſſe de la campagne; la populace neceſſiteuſe (qui n'ayant pas dequoy faire des proviſions, ne ſubſiſtoit que du pain que les Boulangers vendoient journellement dans leurs boutiques, ou dans les Marchez) murmuroit en ſecret dans le commencement, & publiquement vn peu apres à meſure que le pain diminuoit de poids & de quantité, diſant, ou pluſtoſt criant hautement, qu'alors qu'elle avoit pris les armes c'eſtoit pour ſe parer des attaques des Eſpagnols, & non pas de celles de la faim; Que la liberté luy ſeroit plus funeſte qu'advantageuſe, s'il la luy falloit acquerir par les continuels travaux d'vne famine générale; Que tous ſes Chefs qui l'exhortoient à la ſouffrir patiemment, haranguoient bien à leur aiſe apres s'eſtre remplis des viandes dont leurs pilleries faiſoient regorger leurs maiſons; Qu'ils veilloient pluſtoſt pour leur in-

tereſt que pour le bien public ; Que la mort du Prince de Maſſa n'avoit profité qu'à celuy qui s'eſtoit ſaiſy de ſon poſte ; Que l'on ne ſongeoit qu'à brûler ou à laccager des maiſons, & non pas à ouvrir les paſſages des grains dont toutes les Provinces circonvoiſines abondoient ; Que ſi le Party n'eſtoit pas aſſez fort pour le pouvoir faire luy ſeul, il falloit ſans différer davantage avoir recours à quelque puiſſance étrangére capable de le défendre contre les forces des Eſpagnols, & l'empeſcher de périr par la faim ; Que ſi l'on ne pouvoit trouver vn prompt remede pour ces maux, il valoit mieux s'accommoder avec les Miniſtres d'Eſpagne, que de ſe voir contraints à mourir de faim, & que pour toute concluſion il falloit du pain ou la paix.

Ces murmures authoriſez ſecretement par la pluſpart des Capitaines des Ottines & des autres Chefs Populaires qui haïſſoient Gennaro Annéſe l'inquiétoient extrémement dans la crainte qu'il avoit qu'ils ne cauſaſſent quelque ſoûlévement de la

Populace à ſon préjudice ; Comme cet eſprit brutal en aſpirant à la dignité qu'il poſſedoit, avoit pluſtoſt ſongé aux moyens d'y arriver, qu'à ceux de s'y maintenir, & qu'en conſidérant l'éminence de ce poſte, il n'avoit pas regardé la profondeur des précipices qui l'environnoient : Il eſt certain que cette hauteur diſproportionnée à ſa naiſſance & à ſa capacité, luy fit ſouvent tourner la teſte au moment qu'il en avoit le plus de beſoin. En effet au lieu d'agir fortement pour réunir tous les divers partis qui diviſoient le général, & de travailler à ouvrir les paſſages des vivres, il ſe tenoit perpetuellement enfermé dans ſon Torrion des Carmes, où tous ſes ſoins tendoient pluſtoſt à le mettre à couvert des inſultes de ſes ennemis que des attaques des Eſpagnols : Toutefois les murmures du peuple accompagnez de pluſieurs menaces, le contraignirent enfin de ſonger vn peu au public, & d'appeller la Conſulte, laquelle avec luy compoſoit le corps entier de la Souveraineté. Cette aſſemblée convoquée au Torrion des Car-

mes, & chacun des appellez s'y eſtant rendu ponctuellement, Gennaro Anneſé dit en peu de mots & avec aſſez de confuſion : Qu'il s'eſtimoit bien malheureux de ce que le Peuple crioit généralement contre luy, & l'accuſoit des manquemens que le temps ou ceux qui faiſoient ſa charge avant luy avoient cauſez; Qu'il ne tenoit pas à ſes ſoins que les choſes n'allaſſent mieux ; Qu'on ne pouvoit avoir des vivres pour le beſoin de la Cité qu'en tâchant d'ouvrir les paſſages des Provinces circonvoiſines occupez par les ennemis ; Qu'il n'avoit pas aſſez de forces pour vn deſſein de cette ſorte, puis que les Soldats qu'il avoit ſuffiſoient à peine à défendre tous les Poſtes de la Ville: Qu'il voyoit bien qu'il falloit faire des levées pour ce ſujet, mais qu'il n'avoit point d'argent ny de moyens d'en recouvrer. A ces paroles il fut interrompu par quelques vns des aſſemblez qui n'ayant point eu de part aux pillages des Palais qui avoient eſté ſaccagez, dirent avec beaucoup de chaleur : Qu'ils eſtoient ſurpris de l'entendre parler ainſi, ſça-

chant fort bien que tant de meubles precieux, & tant d'argent qu'on avoit pris dans les Maiſons des Gabelleurs devoient eſtre encore en nature, qu'il les falloit tous ramaſſer & les retirer de chez ceux qui ſecretement ou par force les avoient ſouſtraits au public, à qui ſeul ils appartenoient, puis qu'ils procédoient de ſon bien ; Que les deniers qui proviendroient de ces choſes ſeroient capables de lever & d'entretenir pour quelque-temps de bonnes trouppes qui pourroient eſtre employées dans la Ville & dans la campagne ſuivant le beſoin que l'on en auroit.

Ce diſcours ne cauſa pas peu de confuſion dans vne aſſemblée de gens dont la pluſpart eſtoient coupables du crime qu'on leur reprochoit ; Au lieu de délibérer & de conclure quelque choſe ſur cette matiére on en vint juſques aux reproches, chacun découvrant ſur le champ ce que cachoit ſon compagnon, & peut eſtre que cette conteſtation eut paſſé plus avant, & eut produit des effets violens & fâcheux, ſi Vincenzo d'Andrea n'eut ramené

ıené tous ces Eſprits en leur répré-
tant qu'il ſeroit dangereux pour
s que le Peuple, qui n'attendoit ſon
os que de leur prudence s'apper-
t de leurs diſſenſions; Qu'il n'eſtoit
temps de penſer à des redditiõs de
nptes, non plus qu'à des ventes de
ubles, dont on auroit peine à
uver des Acheteurs dãs ces rencon-
s, où ceux qui avoient de l'argent
voient garde de le montrer; Qu'il
loit ſonger au ſoulagement de la
pulace qui vouloit la paix ou du
ın; Que pour luy, qui n'avoit pour
t que le repos de ſa Patrie, il croyoit
ın que le plus prompt & le plus aſ-
ıré moyen de l'établir ſeroit la
ıx, ſi ſon principal fondement n'é-
t cette foy ſi ſouvent violée par les
pagnols; Que puis que toutes les
eurances & les cautions que le Prin-
peut donner à ſes peuples ne conſi-
nt qu'en ſa parole (qui doit eſtre
ſſi bien gardée & ſacrée que ſa per-
ıne) il ne voyoit plus de liaiſon à
endre avec des infideles, qui pour
nfirmer leurs promeſſes n'employe-
ent que ces ſermens qu'ils avoient

enfreins tant de fois ; Que quelques ſuittes que la guerre peut avoir, ſes événemens les plus ſiniſtres ne ſçauroient jamais cauſer tant de diſgraces ny de ruines, qu'vne paix qui ne ſerviroit que d'amorce pour ſurprendre & pour conduire vn nombre infiny d'innocens à la boucherie ; Qu'il falloit donc chercher du pain pluſtoſt que rechercher la paix ; Que pour en trouver, il croyoit que l'on devoit faire deux choſes, l'vne, la perquiſition de tous les grains dont les Monaſtéres de Naples, & toutes les maiſons Bourgeoiſes avoient fait leurs proviſions dés le commencement des troubles, dont il faudroit prendre vne partie pour les néceſſitez publiques qu'on doit toûjours préférer aux particuliéres, & l'autre, l'vnion des forces de tous les Peuples ſoûlevez dans l'étenduë du Royaume, ſur tout aux Provinces voiſines, en les conviant toutes d'agir pour l'ouverture des paſſages des grains dont elles abondoient, & qu'elles pourroient fournir à cette importante Cité qui eſtoit leur mere commune ; Qu'afin

obliger tous les peuples de l'Eſtat à
nir enſemble, & marcher d'vn com-
un accord, il falloit donner vne for-
e à leur nouveau Gouvernement; &
'il falloit ſonger auſſi bien de quel-
maniére les peuples vſeroient de
ur liberté, qu'aux moyens de la
couvrer; Qu'eſtans rebutez avec
iſon du gouvernement Monarchi-
ie, il jugeoit avec apparence que
luy de la République leur ſeroit
us avantageux; Qu'en donnant ce
)m au ſoûlévement de l'Eſtat, tout
monde le maintiendroit avec d'au-
nt plus de vigueur, que chacun
)urroit eſpérer d'avoir part au Gou-
:rnement, & qu'à ce ſujet en atten-
.nt que l'on formât cette Républi-
ie, il en falloit prendre le titre.
A ces paroles toute l'aſſemblée s'é-
ia d'vne commune voix, que tous
s advis eſtoient juſtes, & que certai-
:ment le Peuple les approuveroit
'ec joye. Alors le Docteur Fran-
:ſco dé Patty voyant que Vincenzo
Andréa ne diſoit plus rien, commen-
à parler & répréſenta à l'Aſſem-
ée: Qu'on ne pouvoit rien adjoû-

ter à des advis ſi raiſonnables, ſi ce n'eſt qu'il falloit prévoir que les peuples ne pourroient de long-temps réünir leurs forces pour ſe mettre à couvert de celles de leurs ennemis; Que ſi les Citez qui s'éſtoient déclarées pour le Party eſtoient prés les vnes des autres, ou en eſtat de ſe donner la main à toute heure, ſans qu'on pût les en empécher, elles pourroient mettre ſur pied des troupes qui ſeroiẽt capables d'ouvrir les paſſages des vivres, & de ſecourir la Cité dans ces néceſſitez preſſantes; Mais que les Villes Populaires eſtant environnées de toutes parts des Royaliſtes, on ne pouvoit pas eſperer qu'elles ſe pûſſent réünir ny facilement ny ſi-toſt à l'aſpect de leurs ennemis qui les contraignoient de ſonger au dedans pluſtoſt qu'au dehors; Qu'il jugeoit que la République ſeroit advantageuſe au peuple, mais qu'il ne penſoit pas qu'on pût former ce corps de tant de membres ſi éloignez les vns des autres ſans le ſecours & l'appuy d'vn Prince Eſtranger, qui prenant la Protection de la République naiſſante luy four-

ît des forces capables de ſubvenir à
a foibleſſe, & la ſouſtint juſques à ce
ju'elle pût agir toute ſeule ; Qu'il ne
oyoit que deux puiſſances à qui l'on
ût recourir, l'vne prochaine, & l'au-
re éloignée, le Pape & le Roy tres-
hreſtien ; Que le ſecours de ſa Sain-
eté ſembleroit le plus convenable, le
lus vtile, & le plus juſte tant à cauſe
u voiſinage & du rapport qu'il y a
u Gouvernement temporel de l'Eſtat
cclésiaſtique avec celuy de la Répu-
lique, qu'à cauſe du Droit que les
apes ont ſur le Royaume de Naples,
ont ils ſont Seigneurs Primitifs, &
ui pourroit leur donner lieu d'en
hanger le Gouvernement, & de l'ô-
r au Roy d'Eſpagne, qui ne l'ayant
u'en qualité de Feudataire du ſaint
iége, eſt obligé ſuivant ce titre, d'aug-
ienter & d'amelieurer ce Fief, au
eu de le détruire par l'inſatiable ava-
ce de ſes ſanguinaires Miniſtres ;
lais qu'il y avoit des raiſons qui luy
uſoient appréhender que le Pape ne
oulut pas accorder ſa Protection à
n changement incertain qui attire-
oit ſur ſes bras l'averſion & la puiſſãce

de toute la Maiſon d'Auſtriche ; Que le deſſein de Paul IV. & la mort de ſes deux Neveux, en luy montrant le précipice où ces infortunez tombérent, l'obligeroit à fuir les occaſions de rompre avec vne Courone de qui le poids avec le temps pourroit accabler ſa Maiſon ; Que de plus, chacun ſçavoit bien que ſon âge & ſon naturel eſtoient ennemis des tumultes, & ne cherchoient que le repos ; Que preſque tous ſes Parens eſtoient Eſpagnols, & ſur tout le Prince Ludoviſio, qui ſembloit l'eſtre encore plus que s'il eſtoit né dans Madrid, & qu'ainſi il ne jugeoit pas qu'il voulut s'embarquer dans ce deſſein ; Que quant à la Protection du Roy tres-Chreſtien, il croyoit qu'on l'obtiendroit facilement, mais qu'il falloit conſidérer que ſon bras, quoy que tres-puiſſant, eſtoit fort éloigné de Naples ; Que tout le ſecours qu'on pouvoit attendre de cette Courone ne pouvoit venir que par mer, où les Eſpagnols avoient plus de Baſtimens qu'elle ; Que bien qu'elle les égalat ou les ſurpaſſat meſme en forces navalles, ce ſecours

arriveroit ſouvent bien tard, ou periroit le long des coſtes par la violence des vents, & par les ſoudaines bourraſques qui y regnent depuis la plage Romaine juſques en Sicile ; Que quand cela ne ſeroit pas, il falloit craindre que la France ne vît de trop prés vn Royaume ſur lequel elle avoit vn ſi grand droit, & où les peuples avoient tant d'amour pour la Maiſon d'Anjou : Qu'il remettoit à l'Aſſemblée le jugement des accidens que l'incompatibilité des mœurs de cette Nation avec les leurs pourroit produire : Et qu'enfin ſans vouloir conclure ſur ce ſujet, il la prioit d'examiner ſes raiſons pour ſe réſoudre enſuitte ſur les choſes qui concernoient l'eſtat préſent des affaires de ſa Patrie.

L'Aſſemblée apres avoir écouté fort paiſiblement Vincenzo d'Andréa, & le Docteur Franceſco dé Patti, fut long-temps à ſe déterminer ſur les matiéres propoſées. Parmy tant de teſtes qui la cõpoſoient chacun avoit ſõ opinion: Toutefois apres avoir éxaminé toutes choſes il fut arreſté &

conclu, que l'on ne parleroit jamais de paix avec les Eſpagnols: Qu'il valoit beaucoup mieux périr par l'épée de leurs Soldats que par celle de leurs Bourreaux: Que pour empécher que le Peuple ne criât touchant la diſette des vivres, on viſiteroit tous les Greniers particuliers tant des Convents que des Bourgeois, & qu'on prendroit vne partie des grains qu'on y rencontreroit pour le ſoulagement du Peuple: Que la Province de Salerne en ayant eu vne abondance conſidérable cette année, Polito Paſtina ſeroit prié de ſe mettre en campagne pour ouvrir quelques paſſages, & rendre libre le commerce de Naples avec ſon païs: Que tout le Party Populaire prendroit le nõ de République en attendant l'occaſion & les moyens de luy donner la forme que l'on jugeroit la plus avãtageuſe de toutes celles qu'on voit en ce genre d'Eſtat: Qu'on envoyeroit des Députez à tous les Princes de l'Europe pour les informer des motifs de ſon juſte ſoûlévement, & pour implorer leur faveur & leur aide contre l'effort d'vne puiſſante Monarchie qui devoit faire

mbrage à tous : Qu'il faudroit négo-
ier ſecretemẽt avec le Pape pour voir
e penchant de ſon cœur, & ſi l'inté-
eſt du ſaint Siége, ou de ſa Maiſon
e pourroit convier à prendre party:
Qu'enfin ſi l'on ne pouvoit rien obte-
ir de ſa Sainteté, on traiteroit à Ro-
ne avec les Miniſtres de France, pour
nénager l'aſſiſtance de cette Couro-
ie, & pour obtenir vn ſecours qui fut
apable de défendre, & non pas d'en-
ahir l'Eſtat.

CHAPITRE IX.

Effets des réſolutions prieſes par Gennaro Annéſé, & la Conſulte; Soins que prennent les Miniſtres d'Eſpagne pour obliger le Pape Innocent X. à ramener le Peuple en ſon devoir; Négociations faites en ſuitte & leur peu d'effet.

LA Conſulte s'eſtant ſéparée, cette multitude de Peuple qui en attendoit les concluſions avec impatience ans le Marché, fut informée ſom-

mairement de celles qui concernoient les remedes des ſouffrances communes, & qui tendoient à former vne République. Ce qui fut ſi bien receu de tous, que la joye que chacun en eut, luy fit oublier pour quelques jours les miſéres & les travaux que l'on ſouffroit dans vn Eſtat de qui tous les membres pâtiſſoient, & principalement les inferieurs, & qui ne ſubſiſtant qu'à la faveur des Arts & du commerce, ceſſoient de gagner à meſure que toutes ces choſes ceſſoient; En effet cette République dont on flatta adroittement la Populace luy perſuadant qu'elle la maintiendroit dans le libertinage où elle vivoit, fit reconnoiſtre en cette conjoncture; Qu'encore que le ventre n'ait point d'oreilles, l'eſperance luy en fait naître quelquefois, & que c'eſt vne nourriture qui ſupplée au défaut du pain; Que dans vn changement d'Eſtat, ceux qui peuvent tout eſperer ſont capables de tout ſouffrir, & que l'idée d'vn biẽ futur peut ſoulager vn mal preſent.

Le bruit de la nouvelle Républi-
que courant de Quartier en Quartier,

ligea toute la populace à témoigner ſatisfaction qu'elle avoit de la con-ite de ſes Chefs confirmée de plus plus par les ſoins continuels que it Vincenzo d'Andréa ſuivant l'or-e de la Conſulte, pour la recher-e de tous les grains qui ſe trou-ſent dans la Cité, & particuliére-ent dans les Monaſtéres, qui s'en oient largement pourveus. Cet mme eſtoit extremément agiſſant laborieux, & ſi cet employ luy at-a beaucoup d'ennemis, il luy acquît core plus d'amis d'autant que ceux ui avoient beſoin de bleds ſur-ſſoient en nombre ceux qui en oient fait proviſion, & quoy ie le ſoulagement que le peuple re-ut par cette voye ne fut pas conſidé-ble, il luy ferma pourtant la bou-e pour quelque temps, & fit ceſſer s grands murmures qui ſembloient nacer le party de quelque ſiniſtre angement.

endant que les Chefs Populaires ſoient tout ce qu'ils pouvoient à ples pour contenir la populace s leurs intereſts, le Comte d'O-

gnate & les autres Ministres du Roy d'Espagne à Rome n'oublioient rien de leur costé pour tâcher de réduire ce peuple, ou par la force, ou par l'addresse; L'appuy des Princes Ludovisio & Giustiniano Neveux du Pape leur donnant le moyen de faire des levées dans Rome, ils envoyoient de temps en temps au Duc d'Arcos tous les Soldats qu'ils pouvoient trouver, & voyant que ce Viceroy à faute d'argent estoit à la veille d'vne révolte, ou d'vn débandement général de ses troupes, le Comte d'Ognatte vendit toute sa vaisselle d'argent, & obligea les Cardinaux, Prélats & Seigneurs de sa faction à se cottiser pour le secourir dans cette estrãge nécessité.

Mais la chose à quoy cet adroit Ministre travailla le plus fut à gagner le Pape, pour l'obliger de s'entremettre de l'accord du peuple avec le Roy son Maistre; Ce Pontife avoit des talens extremément considérables, il estoit grand Iurisconsulte, grand Politique, & possédoit vn esprit subtil, éclairé & hardy sur tout en ce qui concernoit la manutention des Priviléges

iléges & des intereſts du ſaint Sié-
e ; & quoy qu'on l'ait ſoupçonné
'eſtre plus Eſpagnol que François, il
'eſt paſſé beaucoup de choſes pen-
ant ſon regne, qui ont pû faire juger
ceux qui les ont ſceu examiner, que
ette opinion proceda de l'attache-
ient que ſes Neveux avoient avec
Eſpagne, & de la mauvaiſe intelli-
ence qui eſtoit entre le Cardinal Pan-
irole & le Cardinal Mazarin, la-
uelle eſtant né avec leur fortune ſe
ourrit dans leurs Miniſtéres, & pa-
at en pluſieurs rencontres, où l'inte-
eſt public ſervit de prétexte au par-
culier.

Le Comte d'Ognatte eſtant donc
ivoriſé, & ſecondé des Parens du
ape, & de ſon confident, luy repré-
nta pluſieurs fois, que la rébellion
e Naples eſtoit vn ſi mauvais exem-
le, & choquoit tellement les droits
u gouvernement Monarchique, que
us les Souverains devoient s'inter-
ſſer en cette cauſe, & concourir au
aſtiment d'vn mal qui les offenſoit
us ; Que ſa Sainteté y eſtoit plus
roitement obligée que les autres par

l'intereſt qu'à le S. Siége en ce Royaume, dont il eſt Seigneur Primitif; Qu'il la prioit de vouloir joindre ſon bras à celuy de ſon Roy, & meſme d'employer l'effort de tous les foudres de l'Egliſe pour le réduire en ſon devoir; Qu'il la ſupplioit de ſonger aux ſuittes d'vn embrazement qui mettroit dans peu l'Italie tout en feu, ſi l'on ne tâchoit de l'éteindre avant que la France, fut en eſtat de l'entretenir avec ſon argent & les forces de cette armée Navale qu'elle preparoit à Toulon; Que cette Courone ſeroit bien-aiſe d'éloigner la guerre de ſa frontiere à peu de frais, pour la porter dans vn Royaume & dans vn champ propre, à la ſouſtenir fort long-temps, & au préjudice de cette Paix ſi ſouhaittée de toute la Chreſtienté, & dont on ſeroit éloigné plus que jamais, ſi les François mettoient le pied dans ce païs; Que l'Eſtat Eccleſiaſtique comme le plus proche eſtoit celuy qui ſouffriroit le plus parmy les malheurs que la guerre cauſe aux lieux dont elle s'approche auſſi bien qu'en ceux où elle eſt; Qu'on ſçavoit que le voi-

ıage des François n'eſt pas moins à
aindre que celuy d'vn vaſte torrent,
ɔnt le cours muable & rapide chan-
: de lit à tous momens, & ronge peu
ɔeu le bord qui ſemble luy ſervir de
rme; & qu'enfin cette Nation fiere,
ɔlage & turbulente ne pourroit con-
rver avec ſes voiſins le repos qu'elle
peine à garder chez elle.

Le Pape l'ayant écouté fort paiſible-
ent, luy répondit : Qu'il avoit vn
gret extrême de la rébellion de Na-
es, laquelle il ne vouloit pas excuſer
core qu'il reconnut qu'elle n'eſtoit
ıe l'effet du déſeſpoir où les Mini-
:es d'Eſpagne avoient reduits le peu-
e; Qu'il n'épargneroit aucuns ſoins
ɔur tâcher de le ramener dans ſon
ıcienne obeïſſance; Qu'il ne vou-
it pas employer dans cette occaſion
s foudres de l'Egliſe, puis qu'il ju-
oit que les effets en pourroient eſtre
us nuiſibles que profitables; Qu'il
oit lieu d'apprehender qu'vne po-
lace effrenée, qui ne ſuivoit que ſa
reur, ne s'éfarouchat davantage par
s grands éclats, & qu'au lieu de re-
nir dans le bercail elle ne s'égarât.

tout à fait & ſe jettât entre les bras des Turcs, qui n'avoient qu'vn trajet de cinquante milles; Qu'il ne ſe ſeviroit pas non plus de ſes autres armes pour ne ſe point attirer la France ſur les bras, puis qu'il y avoit grande apparence qu'elle protégeroit les ſoûlevez; Que l'office de bon Paſteur l'obligeoit par pluſieurs raiſons à garder la neutralité, & à eſtre pluſtoſt arbitre que Partiſan des Souverains, dont il devoit tâcher d'accorder les differens & les querelles au lieu de les entretenir; Qu'il ne redoutoit point les ſuittes de cette guerre pour les maux que ſes Eſtats pourroient ſouffrir eſtant perſuadé du zele & du reſpect que les François ont toûjours eu pour le ſaint Siége; & qu'enfin il ordonneroit à ſon Nonce à Naples d'agir & de faire tout ſon poſſible pour y rétablir le repos.

Quoy que cette réponſe ne ſatisfit pas beaucoup le Comte d'Ognatte, il ſollicita en ſuitte ſi puiſſamment l'effet de la promeſſe que le Pape luy avoit faite, que peu de jours apres ſa Sainteté envoya à Monſignore Altieri ſon

Nonce en la Cité de Naples vn Bref, lequel contenoit en ſubſiſtance, qu'elle ne pouvoit exprimer la douleur qu'elle reſſentoit des excés & des violences commiſes par le Peuple non ſeulement contre ſon Prince legitime, mais encore contre l'Egliſe dont il violoit le reſpect par mille horribles ſacriléges : Qu'encore bien qu'elle eut ſujet d'eſtre extremément indignée de tant d'emportemens eſtranges, & & de tant d'inhumanitez horribles, & plus convenables à des Mores qu'à des Chreſtiens, la compaſſion qu'elle avoit d'vn Peuple, dont la pieté luy eut autrefois ſi connuë, l'obligeoit à luy donner ordre de faire entendre aux ſoûlévez, que l'affliction qu'elle avoit de tant de malheurs ceſſeroit, ſi elle en pouvoit voir la fin par vn accord qui rétablit la Royauté dans ſa puiſſance & dans ſa grandeur legitime, & le Peuple dans le repos & dans entiere joüiſſance des immunitez qu'il avoit autrefois poſſedées : Qu'à ce ſujet il prit le ſoin d'ouvrir vn traité avec eux, & de leur offrir de ſa part vn entremiſe paternelle pour obtenir

du Roy d'Eſpagne tout ce qui ſeroit neceſſaire pour les ſeuretez de la Paix.

Le Nonce ayant receu cet ordre le communiqua auſſi-toſt à D. Iean d'Auſtriche & au Duc d'Arcos, on tint Conſeil pour déliberer de qu'elle il devoit faire l'ouverture de cette Négociation, les vns propoſérent que dés le jour meſme le Nonce en fit les prémiers pas: Que luy-meſme apprit au peuple les ſoins paternels que le Pape prenoit pour le mettre en repos, & qu'il paſsât dans ſes quartiers ſans l'advertir & ſans autre paſſe-port que ſon nom : Ils croyoient que cette ſurpriſe cauſeroit deux effets aſſez importans, l'vn que ſa preſence feroit bien plus d'impreſſion ſur ces eſprits, que ny ſes lettres ny les diſcours d'vn Envoyé ; l'autre qu'en donnant à ce peuple des marques d'vne confiance ſinguliere, il l'obligeroit d'écouter plus paiſiblement tout ce qu'il luy avoit à luy dire de la part de ſa Sainteté. Les autres ſoûtinrent qu'il ne falloit pas hazarder légérement la réputation du Pape, ny la perſonne de ſon

Nonce : Qu'on avoit à faire à vn peuple ſoupçouneux, fier & furieux, qui voyant arriver le Nonce dans ſes quartiers expliqueroit vn honneur de cette nature, ſelon ſon orgueil, & croiroit que Rome le craindroit, où ſelon ſes ombrages, & s'imagineroit que ces avances & ces Négociations auroient eſté mandiées par les Miniſtre ; d'Eſpagne pour le ſurprendre; Qu'il ne falloit pas expoſer vn Prélat de cette importance à cette fureur populaire qui ne gardoit point de meſures, & qui n'avoit plus de reſpect ny de conſidération pour les Puiſſances Souveraines : Qu'il valoit bien mieux ne commettre qu'vn Envoyé, qui pût reconnoiſtre les ſouffrances du Peuple, & voir ſi ſon extravagance luy laiſſoit aſſez d'intervalles pour pouvoir lier avec luy le traité que l'on ſouhaittoit.

Cette opinion fut préférée à l'autre par les Miniſtres Eſpagnols, & d'autant plus que cette défiance qui leur eſt ſi naturelle, & qui eſt la flotante baſe de leur plus ferme Politique, leur fit appréhender que le Nonce traitant

en perſonne avec les Chefs de la Populace ne les écoutaſt au préjudice des intéreſts du Roy Catholique. En ſuitte de cette réſolution le Baron Prégnano, Cavalier de la Cité de Salerne, fut expedié avec vne lettre de créance & d'amples inſtructions pour paſſer au Quartier du Peuple, où quoy qu'il n'eut point demandé de Paſſe-port, il fut receu fort civilement dés qu'il dit, qu'il venoit de la part du Nonce pour négocier avec le Peuple. Ayant préſenté ſa lettre de créance dans la Conſulte, il l'informa avec beaucoup de chaleur & d'adreſſe de la Commiſſion que le Pape avoit donnée au Nonce de s'entremettre en ſon nom de la Pacification des troubles qui diviſoient tout le Royaume, de la joye que ſa Sainteté auroit d'y pouvoir rétablir la Paix, des avantages que ſon intervention apporteroit au Peuple, & des ſeuretez d'vn Traité, dont le ſaint Siege à l'advenir ſeroit caution & garands. Apres avoir expoſé & exagéré toutes ces choſes il ſortit afin de laiſſer à chacun ſa liberté de dire ſon advis ſur cette Négocia-

ion. La Conſulte n'eut pas beaucoup
le peine à délibérer ce qu'elle avoit à
épondre à cet envoyé, & eſtant en-
iérement perſuadée que cette Comiſ-
ion avoit eſté demandée à Rome par
'Ambaſſadeur d'Eſpagne, afin de don-
ıer lieu au temps, & d'empécher que
e Peuple abuſé par le prétexte d'vne
'aix, ne ſe ſervit advantageuſement
es moyens qu'il avoit de faire la guer-
e, elle le fit rentrer auſſi-toſt pour luy
émoigner qu'apres tant d'infidélitez
ommiſes par les Eſpagnols le peuple
e pourroit jamais prendre aucune
onfiance, ny s'accommoder avec eux;
u'il eſtoit obligé au Pape de la ten-
reſſe paternelle qu'il témoignoit
voir pour luy, quoy que l'on fut
ıut aſſeuré que l'Eſpagne ne recher-
ıoit ſon entremiſe en ce moment que
ıur égorger les oüailles apres avoir
ıdormy le Paſteur; Que ſi ſa Sainte-
vouloit luy donner vne entiére
euve de ſon amour elle en avoit le
oyen, qui eſtoit de prendre la prote-
ion d'vn peuple, qui ne pouvoit plus
confier à des Tyrans qui voulant
mpre en meſme-temps avec Dieu.

& avec les hommes avoient adjouſté vn parjure auſſi déteſtable qu'impie à vn orgueil inſupportable, à vne cruauté barbare, & à vne avarice étrange, inſatiable ; Qu'eſtant le Seigneur Primitif du Royaume il devoit le retirer de leurs mains, luy donner vne autre forme plus convenable à ſon repos, & ſouffrir que ſous le nom de la République de Naples, il arboraſt les Etendarts de l'Egliſe pour montrer que l'Eſtat avoit la Protéction du ſaint Siege ; Et que s'il faiſoit cette grace au Peuple il le retireroit de la crainte d'eſtre forcé par ſon déſeſpoir d'aller chercher des Protecteurs à Conſtantinoples, ou à Londres.

Encore que le Baron Pregnano ſe fut figuré de grands obſtacles en cette Négociation, il fut extremément ſurpris d'vne réponſe ſi bruſque & ſi forte, il en rendit compte au Nonce & enſuitte à D. Iean d'Auſtriche & au Duc d'Arcos, ils en furent fort ſurpris auſſi bien que les Miniſtres Eſpagnols, qui jugérent par l'obſtination du peuple, qu'il falloit qu'il eut quelque eſpérance d'vn ſecours

conſidérable. On dit que dans le meſme-temps que le Viceroy & le Conſeil eurent réſolu d'envoyer le Baron Prégnano, l'advis en fut donné ſecretement à quelques Chefs du Party, qui le firent ſçavoir à tous les autres: Ainſi l'on avoit préparé la réponſe devant meſme qu'il eut expoſé ſa Commiſſion.

CHAPITRE X.

Suittes des Négociations commencées par le Duc de Guiſe à Rome pour ſon paſſage à Naples; Conférences qu'il a pour ce ſujet avec les Miniſtres de France, particuliérement avec le Marquis de Fontenay; Ombrages que le Duc conçoit de la conduitte de cet Ambaſſadeur.

LE deſſein que fit le Duc de Guiſe de paſſer à Naples dés qu'il eut la premiére nouvelle du ſoûlévement de cette Cité, s'imprima ſi fort dans ſon cœur, que toutes les mutations qui ſurvinrent enſuitte ne furer

point capables de l'en effacer. L'étrange fin de Maſanielle, l'arrivée de D. Iean d'Auſtriche avec l'armée Navale d'Eſpagne, n'y la tragique mort du Prince de Maſſa ne pûrent n'y le rebuter ny luy faire peur ; & quoy que les commencemens de ſes Négociations euſſent eſté aſſez malheureux pour luy en faire appréhender les ſuittes, il regarda toûjours d'vn meſme œil cette glorieuſe entrepriſe. Le Baron de Modéne s'alloit promener tous les jours par ſon ordre à Ripa Grandé au long du Tybre, afin de voir toutes les Barques qui arrivoient du coſté de Naples, & s'informer des nouvelles qu'elles apportoient : Auſſi-toſt qu'il en apprenoit quelqu'vne par cette voye, le Duc la faiſoit ſçavoir au Miniſtres de France, particuliérement celles qui eſtoient à l'advantage du Peuple, & qui pouvoient faire juger que ces troubles ſeroient d'vne longue durée : Mais comme dans leur exagération il faiſoit clairement connoiſtre que l'ardeur qui accompagnoit ſa voix, & ſes raiſonnemens eſtoit vn effet de la part qu'il prenoit dans

dans cette Révolution, ils écoutoient toutes ces nouvelles avec autant de flégme qu'il leur témoignoit de chaleur; soit qu'ils ne pûssent se persuader qu'vn party, qui sembloit n'avoir pour but que le libertinage, & pour guide que sa fureur, pût resister aux forces du Roy d'Espagne, secondées de celles d'vne Noblesse interessée & animée par la vengeance aussi bien que par le devoir; Soit qu'en considérant que le Duc de Guise qui avoit vn esprit élevé, hardy & capable d'embrasser les grandes choses sans en mesurer la hauteur, & sans en sonder les précipices, ils se figuroient que la fortune fait souvent réussir les desseins qui dépendent purement d'elle, plûtost que ceux où la prévoyance & le Conseil ont tant de part, & qu'ils appréhendassent que si la France secondoit ses desirs en cette occasion, son consentement & ses forces ne servissent à donner des aisles à vne ambition trop aveuglée pour avoir vn vol mesuré, & qui mesme avec le temps y pourroit devenir nuisible; Soit qu'ils crûssent que dans les mortelles

diviſions du Peuple & de la Nobleſſe, il falloit ſeulement temporiſer, & fomenter ſecretement leur commune haine, afin que les vns & les autres eſtant laſſez & affoiblis par la longueur & les miſéres de la guerre Civile, la France eſtant appellée au ſecours des vns, les réduiſit tous plus facilement ſous ſa loy & réünit à ſon Empire vne Courone ſur laquelle elle a tant de droits ; Soit enfin que le Miniſtére qui avoit la Paix générale pour ſon principal but, craignit de s'embarquer dans vne affaire qui pourroit rendre la guerre immortelle entre les deux Couronnes, puis qu'aparemment l'Eſpagne ne ſouffriroit jamais que la France poſſédât le Royaume de Naples paiſiblement; Il eſt certain que la lenteur & la froideur du Marquis de Fontenay perſuadérent au Duc de Guiſe, qu'il n'aprouvoit pas ſon deſſein, & qu'au contraire il employoit ſecretement tous ſes efforts pour l'empécher d'aller à Naples. Quand ce Prince luy témoignoit que le ſervice le plus grand que l'on pût rendre à la Courone

:ſtoit de profiter des diviſions & des troubles qui s'augmentoient de jour n jour dans Naples & dans ſon Royaume ; Que le temps ne ſeroit jamais ſi propre pour s'en prévaloir que dans la néceſſité où le peuple ſe encontroit n'ayant ny Chefs ny Officiers, ny argent, ny munitions our ſe défendre de l'effort de ſes enemis ; Que jamais les Napolitains 'auroient tant d'horreur pour l'Eſagne, ny tant de beſoin de la France ue dans l'Eſtat où ils eſtoient ; Qu'il avoit de l'apparence que dans cette ıcommode aſſiete ils recevroient à ras oüverts qui que ce fut qui leur ffrit ſon ſervice & ſon aſſiſtance, & u'en attendant que la Cour leur pût ıvoyer vn ſecours conſidérable, il toit preſt d'aller à Naples, ſi le Roy ſes Miniſtres l'agréoient, ſans conſidérer les périls du paſſage ny du ſéur ; Cet Ambaſſadeur luy répondit, 'il ne pouvoit aſſez loüer l'amour 'il avoit pour la France, & la granur de ſon courage : mais auſſi qu'il pouvoit voir ſans pâlir les dangers trémes où il ſe vouloit expoſer ;

Qu'il eſtoit d'accord avec luy qu'il ne falloit pas que le Roy negligeaſt les grands advantages que le ſoûlévement de Naples luy donneroit en peu de temps ſur toute la Maiſon d'Auſtriche; Que depuis le commencement des troubles, il avoit toûjours donné part à la Cour des ſuittes de cette Révolution, & répréſenté aux Miniſtres combien de bon-heur, & de gloire ils recevroient s'ils profitoient d'vne ſi belle occaſion; Que la Cour répondoit tres-bien à ces ſentimens; Que l'armée qui ſe préparoit à Toulon ſe mettroit bien-toſt à la voile pour prendre la route de Naples; Qu'en attendant qu'elle parut, & fut en eſtat de ſecourir puiſſamment le peuple, il ménageroit adroitement des entrepriſes que l'on luy avoit propoſées ſur des places qui ne ſerviroient pas peu, ſi elles pouvoient reuſſir; Qu'il eſtoit pourtant eſtonné que ce Peuple qui témoignoit avoir tant d'animoſité contre l'Eſpagne, n'imploroit pas encore l'aide de la France; Qu'il voyoit bien qu'il avoit peine à ſe déterminer & qu'il redoutoit les François, quoy

ju'il haïſt les Eſpagnols ; Qu'il le fal-
oit laiſſer réſoudre de luy meſme ſans
e preſſer pour ne luy rendre pas l'aſſi-
tance de noſtre nation ſuſpecte, & ne
a luy pas offrir avant qu'il témoignât
a ſouhaitter ; Que ce Party eſtoit
ormé de pluſieurs autres dont chacun
voit vn but particulier, & ne mar-
hoit gueres de concert que dans les
xécutions de leurs inhumaines ven-
geances ; Que quand meſme il arrive-
oit que d'vn commun conſentement
ls imploreroient le ſecours & la pro-
ection du Roy, il falloit que cette
ſſiſtance répondit au beſoin du peu-
le & à la réputation d'vn ſi formida-
le Monarque ; Que cela ne ſe pou-
oit faire que par l'armée Navale que
'on attendoit, & ſur laquelle il ſe
ourroit embarquer pour paſſer à Na-
les au cas que le Roy l'agréât, & que
e peuple le voulut ; Que d'y aller
uparavant, il prévoyoit que ce ſeroit
azarder l'honneur de la France, &
a perſonne, l'honneur de la France
n allant ſecourir cette Populace ſans
uy porter ny argent, ny vivres, ny
munitions dont les beſoins eſtoient

les ſeuls motifs qui la pouſſoient à rechercher l'aide du Roy ; Et ſa perſonne, puis qu'il falloit traverſer l'armée Navale d'Eſpagne, & paſſer dans vne Ville, où l'inconſtance & la fureur ſembloient régner également, où vn ſimple ombrage paſſoit pour vn crime digne de mort, où il eſtoit plus périlleux de commander que d'obéir, puis que le Peuple à tous momens y coupoit la teſte à ſes Chefs ; Et qu'enfin il le conjuroit de bien peſer toutes les choſes qu'il luy répréſentoit dans l'affection & le zele qu'il avoit pour ſes intereſts.

Ces ſentimens paroiſſoient trop raiſonnables pour donner lieu au Duc de Guiſe de les prendre en mauvaiſe part : mais quoy qu'il témoignât au Marquis de Fontenay qu'il luy eſtoit fort obligé de l'amitié qu'il luy faiſoit paroiſtre, toutefois il ne laiſſoit pas de croire que le but de l'Ambaſſadeur eſtoit d'aller luy-meſme à Naples avec l'armée Navale qui devoit partir de Toulon, que la peur que ce Marquis avoit qu'il n'y fut appellé par le Peuple, & qu'il n'y paſſât avant que l'ar-

mée Navale fut en eſtat de faire voile, le faiſoit parler de la ſorte, & l'obligeoit à luy faire la peinture de tant d'effroyables dangers afin d'attiédir ſon ardeur. Le Duc examinoit toutes ces choſes avec beaucoup de chagrin & d'inquietude, plus il ſongeoit à ſon deſſein, plus il y trouvoit d'obſtacles; Il conſidéroit que n'ayant point d'intelligences avec les Chefs, il auroit peine à s'introduire dans l'eſprit de la populace, & arriver par cette voye à cette place qu'il ſouhaittoit; Que quand il auroit fait connoiſtre ſon nom, ſon merite & ſon zele aux Napolitains, le motif qui pourroit obliger le peuple à l'appeller, ſeroit l'eſperance d'vn ſecours capable de le ſoulager dans les néceſſitez extremes que ſouffroient tous les ſoûlevez; Qu'eſtant à Rome ſans argent, & ſans moyens d'en avoir de ſa maiſon de fort long-temps, il n'auroit pas de quoy ſoûtenir les offres qu'il faudroit faire à ce Peuple pour l'obliger à ſe jetter entre ſes bras: Il jugeoit que ſa naiſſance & ſa perſonne donneroient de la jalouſie à ceux qui tenoient le

t mon des affaires, & qui craindroient qu'il ne le leur ravit des mains; Que dans cet employ il avoit à ſe garder tout à la fois des armes & des artifices de l'Eſpagne & de ſon party, & de la fureur ombrageuſe, inconſtante, aveugle & barbare du Peuple & de ſes Partiſans. D'autre part il ſe figuroit que peut eſtre la Cour de France n'agréeroit pas ſon deſſein; Que tout le but du Miniſtére n'eſtoit que de faire la Paix; Qu'afin d'y pouvoir arriver il n'entreprenoit des conqueſtes que du coſté des Païs-bas, & de quelques Places dont la perte ne ſeroit pas ſi conſidérable à l'Eſpagne qu'elle pût empécher l'accord; Que le peu de ſoin qu'on avoit de ſecourir le Portugal, & de s'étendre en Catalogne donnoit vn grand ſujet de croire qu'on penſoit plus à affermir les limites qu'à les accroiſtre, & à ſouffrir que les choſes ſe remiſſent inſenſiblement dans l'équilibre pluſtoſt qu'à faire pancher les advantages du coſté de la France; Que ſi le principal Miniſtre du Royaume avoit cet objet, il ne falloit pas attendre que le ſoûlév-

ment de Naples pût estre de longue durée, ny que ceux qui s'embarqueroient dans ce party pûssent y faire vn établissement solide ; Que si la Cour tout au contraire embrassoit tout de bon la cause des Napolitains soûlevez, il avoit quelque lieu de croire qu'elle en confieroit le soin à d'autres personnes qu'à luy ; Qu'encore que le Cardinal de sainte Cécile parut fort zélé pour ses interests, sa faveur & son entremise n'avoient pû encore obtenir pour luy l'ordre exprés de passer à Naples, qu'il ne demandoit qu'à condition d'y servir à ses dépens.

Quoy que les motifs de ces inquiétudes fussent assez grands pour agiter extremément vn esprit aussi ferme que connoissant ; celuy de ce Prince n'en parut pas plus ébranlé ; & comme dans tous ses projets il déféroit beaucoup à la fortune, & croyoit que dans toute sorte de labyrinthes elle luy fourniroit vn moyen pour en sortir heureusement, il poursuivit toûjours sa premiere route en pressant sans cesse le Cardinal de sainte Cécile, de tâcher d'obtenir du Car-

t.mon des affaires, & qui craindroient qu'il ne le leur ravit des mains; Que dans cet employ il avoit à ſe garder tout à la fois des armes & des artifices de l'Eſpagne & de ſon party, & de la fureur ombrageuſe, inconſtante, aveugle & barbare du Peuple & de ſes Partiſans. D'autre part il ſe figuroit que peut eſtre la Cour de France n'agréeroit pas ſon deſſein; Que tout le but du Miniſtére n'eſtoit que de faire la Paix; Qu'afin d'y pouvoir arriver il n'entreprenoit des conqueſtes que du coſté des Païs-bas, & de quelques Places dont la perte ne ſeroit pas ſi conſidérable à l'Eſpagne qu'elle pût empécher l'accord; Que le peu de ſoin qu'on avoit de ſecourir le Portugal, & de s'étendre en Catalogne donnoit vn grand ſujet de croire qu'on penſoit plus à affermir les limites qu'à les accroiſtre, & à ſouffrir que les choſes ſe remiſſent inſenſiblement dans l'équilibre pluſtoſt qu'à faire pancher les advantages du coſté de la France; Que ſi le principal Miniſtre du Royaume avoit cet objet, il ne falloit pas attendre que le ſoûlév-

ment de Naples pût estre de longue durée, ny que ceux qui s'embarqueroient dans ce party pûssent y faire vn établissement solide ; Que si la Cour tout au contraire embrassoit tout de bon la cause des Napolitains soûlevez, il avoit quelque lieu de croire qu'elle en confieroit le soin à d'autres personnes qu'à luy ; Qu'encore que le Cardinal de sainte Cécile parut fort zélé pour ses interests, sa faveur & son entremise n'avoient pû encore obtenir pour luy l'ordre exprés de passer à Naples, qu'il ne demandoit qu'à condition d'y servir à ses dépens.

Quoy que les motifs de ces inquiétudes fussent assez grands pour agiter extremément vn esprit aussi ferme que connoissant ; celuy de ce Prince n'en parut pas plus ébranlé ; & comme dans tous ses projets il déféroit beaucoup à la fortune, & croyoit que dans toute sorte de labyrinthes elle luy fourniroit vn moyen pour en sortir heureusement, il poursuivit toûjours sa premiere route en pressant sans cesse le Cardinal de sainte Cécile, de tâcher d'obtenir du Car-

dinal Mazarin ſon frére vn ordre, ou du moins vne permiſſion de paſſer à Naples en luy faiſant connoiſtre cõme il avoit fait par pluſieurs autres dépeches, qu'encore que l'eſperance d'vn ſecours, tel qu'eſtoit celuy qui devoit partir de Toulon, fut capable de maintenir pour quelques jours la Populace, à qui toutes choſes manquoient hormis le courage, & la haine pour les Eſpagnols, ſes ſouffrances la contraindroient infailliblement d'écouter les propoſitions de Paix que l'on luy faiſoit d'heure en heure, ſi la France ne luy donnoit quelque aſſurance & quelque gage de ſon affection en attendant qu'elle luy pût donner des marques de ſa puiſſance par vn grand & ſignalé ſecours; Que puis que l'armée Navale n'eſtoit pas encore en eſtat de ſe mettre en mer, il falloit que quelque perſonne connuë & de conſidération paſsât au nom du Roy à Naples pour aſſurer les ſoûlevez d'vne entiere Protection, & pour y fomenter l'ardeur que produiroit cette eſperance dans le cœur des Napolitains; Que le Duc de Guiſe prendroit cet employ, quoy que périlleux,

ſi ſa Majeſté l'agréoit, voulant meſme employer ſon bien pour y mieux ſervir ſa Courone.

Le Cardinal de ſainte Cécile agiſſoit de tout ſon poſſible, du moins en apparence, pour la ſatisfaction du Duc, & ce qui le peut mieux faire croire, c'eſt qu'ils avoient arreſté enſemble, que ſi le Duc par ſon moyen avoit ordre d'aller à Naples il écriroit avant ſon départ de Rome à la Ducheſſe ſa mere, pour l'obliger de négocier l'alliance de leurs maiſons par le mariage propoſé déja entr'eux ; Que quand ce Prince y ſeroit arrivé, il feroit en ſorte que le peuple demanderoit pour protecteur en Cour de Rome ce Cardinal, afin que ce titre ſervît de prétexte pour empécher le voyage de Catalogne, où il ne vouloit pas aller. Mais quelques ſoins que cette Eminence prît pour avoir vne réponſe poſitive de la Cour, on ne voyoit pas que ſes ſollicitations répondiſſent à ſon attente ; Cependant le Duc travailloit ſans aucun relâche, comme s'il eut eſté bien aſſeuré de l'approbation de la Cour, & l'on voyoit en meſ-

me temps & dans vn meſme Palais vn Prince & vn Ambaſſadeur François agir pour le ſervice de la France, quoy que par des routes diverſes; A tous momens, ſur tout la nuit, vn nombre de donneurs d'avis, & de Partiſans du Peuple de Naples alloient par les portes ſecretes rendre à l'vn & à l'autre réponſe des Traitez qu'ils négocioient, ou qu'ils feignoient de négocier, car il y en avoit pluſieurs qui trompoient l'vn ou l'autre, & rendoient compte au Marquis des intentions du Duc, ou à ce Prince des pratiques de ce Marquis, & quelques-vns les trompoient tous deux en faveur du Comte d'Ognatte. Comme le Duc n'épargnoit ny le bon viſage ny les promeſſes, & que ſa bourſe eſtoit ouverte à tous ceux qui ſe préſentoient, & qui s'offroient de s'employer pour ſon ſervice en ces occaſions, il avoit veritablement plus d'Agens que le Marquis, dont le viſage froid & la bourſe ſerrée ne luy en pouvoient pas tant acquerir; Chacun d'eux toutesfois marchoit auec beaucoup de vigilance, & par les lumiéres qu'on a pû

avoir

avoir de tant de négociations on a pû juger que l'vn & l'autre travailloient pour avoir des intelligences parmy les ſoûlevez ; Que l'objet du Duc eſtoit d'obliger la Populace de Naples à le demander aux Miniſtres de France à Rome pour eſtre Chef de leur Party ſous la protection du Roy, & que celuy de l'Ambaſſadeur eſtoit de faire que le Peuple fit vne Députation à la Cour, afin de traiter de ſes intereſts avec elle, & en obtenir les ſecours convenables à ſon beſoin. Il y a beaucoup d'aparence que l'intention du Marquis eſtoit avantageuſe pour la France, & que l'effet qu'elle eut produit eut fort éclaté dans l'Europe: Mais il n'eſt pas moins apparent que celle du Duc convenoit beaucoup mieux au temps, puis que les néceſſitez du Peuple pouvoient le forcer de changer d'heure en heure de ſentimens, & le contraindre le ſoir de ſe ſoûmettre à ces Eſpagnols qu'il abhorroit tant le matin. En effet il eſt mal-aiſé de figurer en quelle aſſiette le Peuple eſtoit alors, les Eſpagnols dans la Ville & la Nobleſſe dans la

Campagne l'attaquoient de tous côtez. Quelques diligences qu'eut pû faire Vincenzo d'Andréa pour la recherche des grains qui ſe trouvoient dans la Cité, le ſoulagement qu'elles avoient produit avoit eſté de peu de durée; Les paſſages des vivres ne s'ouvroient point à faute de troupes ſuffiſantes qu'on ne pouvoit pas mettre en campagne par le manquement de munitions & d'argent; Le pain diminuoit tous les jours de poids, & augmentoit de prix; La Populace affamée demandoit tumultuairement & avec de grandes menaces qu'on luy donnât du pain ou la paix; Gennaro Annéſé n'oſoit ſortir de ſon Torrion, Vincenzo d'Andréa ſe tenoit caché, & l'on ne ſçavoit que juger du ſuccés de tant de bouraſques qui dans cette conjoncture agitoient l'eſprit des Napolitains.

CHAPITRE XI.

Réſolution du Peuple de recourir à la France ; Nicolò Maria Mannara député à Rome à ce ſujet ; Conférence qu'il a caſuellement avec le Duc de Guiſe ; Demandes & propoſitions qu'il fait enſuitte au Marquis de Fontenay.

SI les carreſſes & les liberalitez du Duc de Guiſe avoient eſté vaines en pluſieurs occaſions où il les avoit employées pour ſon entrepriſe, & particulierement en celles des voyages des pauvres malheureux qui tombérent entre les mains des Eſpagnols ; Elles ne firent pas peu d'effet ſur ces Mariniers de Procita & de Pouzzoles qui luy donnerent la premiére nouvelle du ſoûlévement de Naples. A peine furent-ils de retour chez eux, qu'ils dirent à tous leurs amis tant de ces lieux que de la Cité (où ils avoient vn ſecret commerce, quoy que Procita & Pouzoles fuſſent aux Eſpagnols ;)

Qu'ils avoïent veu vn Prince à Rome de la vieille Maiſon d'Anjou, qui eſtoit le plus affable & le plus liberal du monde ; Qu'ayant appris d'eux la nouuelle de cette Révolution il leur avoit témoigné qu'il eſtoit fort touché des maux & des peines que le Peuple ſouffroit ; Que s'il croyoit le pouvoir ſervir, il expoſeroit volontiers ſon bien & ſa vie, & qu'il paſſeroit meſme à Naples, pour tâcher de luy procurer le repos & la liberté. Cette nouvelle courant ſourdement ſe répandit peu à peu par les Quartiers de cette Ville, & il eſt certain que ce fut le premier motif qui obligea le Peuple à tourner les yeux du coſté de Rome pour y aller chercher le ſecours & l'appuy qui luy eſtoient ſi néceſſaires. Comme les nouvelles qui paſſent d'vne bouche en l'autre s'altérent en s'éloignant de leur ſource, par la couſtume que chacun a d'y adjouſter touſiours quelque choſe du ſien, & qu'il arrive ſouvent auſſi qu'on en oublie vne partie, & que l'on ne retient que celle qui agrée & qui ſert le plus ; Celle-cy fut débitée à Na-

ples en plusieurs façons ; Les vns disoient qu'vn Prince François, dont ils avoient oublié le nom, devoit venir les secourir dans peu de jours : Les autres asſuroient positivement qu'il estoit arrivé à Rome par ordre du Roy tres-Chrestien, & qu'il passeroit bien-tost à Naples avec de l'argent & des vivres suffisans pour les tirer de l'extreme necessité, où ils estoient réduits. Il y en avoit qui affirmoient de l'avoir veu & d'avoir parlé à luy. Et quelques-vns pour paroistre les plus judicieux soustenoient que c'estoit l'Ambassadeur de cette Courone qui viendroit en personne en ce Royaume. Quoy que ce bruit fit peu d'effet en son commencement, & que mesme il couvast long-temps dans le cœur de plusieurs, qui reconnoissant le besoin que le Peuple avoit de la protection de France n'osoient encore en faire la proposition à vne multitude innombrable d'hommes préoccupez d'vne opinion ancienne & fomentée par les Espagnols, que les François n'avoient ny religion, ny parole, ny fermeté, & sur tout qu'ils tâchoient de plaire aux

femmes de ceux qui les recevoient (ce qui chez eux paſſe pour crime.) Il eſt certain qu'il s'augmentoit à meſure que les néceſſitez du Peuple approchoient de ce période, où enfin elles arrivérent & le contraignirent de quitter cette injuſte & ridicule tradition, & de recourir à la France. En effet on n'oſa jamais propoſer publiquement d'appeller les François pendant le gouvernement de Maſanielle, ny durant celuy du Prince de Maſſa: Et quoy que quelques gens ayent publié que la premiére ouverture qu'on en fit au Peuple fut par le moyen des intelligences que les Miniſtres du Roy à Rome avoient avec leurs Chefs, il eſt tres-aſſeuré qu'il n'y eut jamais de veritable correſpondance entr'eux que depuis la prémiere députation que le Peuple fit à Rome vers ces Miniſtres, & que tous ces Négociateurs qui ſous le titre d'Agens & de correſpondans ſecrets des Chefs de la Populace traittoient à Rome, tantoſt avec le Duc de Guiſe, & tantoſt avec le Marquis de Fontenay, n'avoient aucune liaiſon ny avec Gennaro Annéſé,

ny avec les autres principaux Chefs des Quartiers, & que tout leur but eſtoit de ſe rendre néceſſaires & tirer quelque vtilité des nouvelles qu'ils apprenoient par la voye de quelques amis qu'ils avoient dans le Party, & qui pourtant n'eſtoient pas aſſez conſidérables pour entreprendre des négociations de cette importance. Les premiéres penſées qu'eurent donc les Napolitains ſur ce ſujet procédérent de ce bruit ſourd & confus qui couroit parmy la Populace depuis le retour des Mariniers de Procita & de Pouzzoles. Gennaro Annéſé fut à peine étably dans ſa nouvelle dignité, que voyant les miſéres du Peuple s'accroiſtre de jour en jour, & qu'il ſeroit impoſſible de l'empeſcher de demander la Paix, il creut que le meilleur moyen pour le retenir eſtoit de faire valoir ce bruit, & meſme de publier hautement, qu'il ſçavoit de fort bonne part que le Roy tres-Chreſtien eſtoit reſolu de les aſſiſter d'argent, de vivres & de troupes, ſans pretendre autre choſe que le plaiſir & la gloire d'avoir rendu la liberté à ce Royaume.

Afin de donner plus de couleur à cette nouvelle, D. Giovan Luigi del Ferro, que le Peuple avoit tiré des priſons briſées dans le temps de Maſaniello, fit entendre à la Populace qu'il avoit eſté nommé par ſa Majeſté pour ſon Ambaſſadeur à Naples, prit l'Eſcharpe blanche & promit que le ſecours deſtiné pour retirer Naples de la ſervitude d'Eſpagne arriveroit dans peu de jours.

Le Peuple ſans s'arreſter à examiner particulierement toutes ces choſes en conceut vne ſi grande joye, qu'il la fit paroiſtre par une infinité d'applaudiſſemens, & par les honneurs & les careſſes qu'il fit d'abord à cet Ambaſſadeur ſuppoſé, qui feignoit d'heure en heure d'avoir des advis particuliers d'vne grande & prompte aſſiſtance. La Populace s'imprima ſi fort cette penſée dans ſon cœur, que ſur vn bruit qui courut que Marc Antonio Brancaccio, Meſtre de Camp Général, avoit fait empriſonner vn homme venu de la part des Miniſtres de France à Rome, il fut incontinent privé de ſa charge, & ſe vit

meſme en danger de perdre la vie. Gennaro Annéſé prévoyant que ſes artifices ne pourroient produire vn effet de longue durée, & que pour ne pas retomber dans quelque dangereux accident il falloit ſonger tout de bon à recovrir à la France, ſe vît tout à coup attaqué par des inquiétudes, qui le troubloient infiniment : En conſidérant l'advenir il trouva ſa carriere bordée de précipices iugeant malgré ſa brutalité, que s'il appelloit les François c'eſtoit recourir à des amis qui ſe rendroient enfin ſes Maiſtres; Et s'il ne les appelloit pas, qu'il ſeroit bien-toſt expoſé à la barbarie du Peuple, ou à celle des Eſpagnols. Comme le dernier péril eſtoit le plus proche, & le plus certain, il ſe réſolut d'envoyer à Rome vn de ſes confidens pour demander la protection & le ſecours de la France aux Miniſtres du Roy qui ſe trouvoient en cette Cour; Il choiſit pour cet effet Nicolò Maria Mannara, jeune homme d'vn eſprit giſſant & fort ſecret, qu'il dépeſcha en diligence, & le chargea d'vne lettre pour l'Ambaſſadeur de France, & de

Afin de donner plus de couleur à cette nouvelle, D. Giovan Luigi del Ferro, que le Peuple avoit tiré des priſons briſées dans le temps de Maſanielle, fit entendre à la Populace qu'il avoit eſté nommé par ſa Majeſté pour ſon Ambaſſadeur à Naples, prit l'Eſcharpe blanche & promit que le ſecours deſtiné pour retirer Naples de la ſervitude d'Eſpagne arriveroit dans peu de jours.

Le Peuple ſans s'arreſter à examiner particulierement toutes ces choſes en conceut vne ſi grande joye, qu'il la fit paroiſtre par une infinité d'applaudiſſemens, & par les honneurs & les careſſes qu'il fit d'abord à cet Ambaſſadeur ſuppoſé, qui feignoit d'heure en heure d'avoir des advis particuliers d'vne grande & prompte aſſiſtance. La Populace s'imprima ſi fort cette penſée dans ſon cœur, que ſur vn bruit qui courut que Marc Antonio Brancaccio, Meſtre de Camp Général, avoit fait empriſonner vn homme venu de la part des Miniſtres de France à Rome, il fut incontinent privé de ſa charge, & ſe vit

meſme en danger de perdre la vie. Gennaro Annéſé prévoyant que ſes artifices ne pourroient produire vn effet de longue durée, & que pour ne pas retomber dans quelque dangereux accident il falloit ſonger tout de bon à recovrir à la France, ſe vît tout à coup attaqué par des inquiétudes, qui le troubloient infiniment : En conſidérant l'advenir il trouva ſa carriere bordée de précipices iugeant malgré ſa brutalité, que s'il appelloit les François c'eſtoit recourir à des amis qui ſe rendroient enfin ſes Maiſtres; Et s'il ne les appelloit pas, qu'il ſeroit bien-toſt expoſé à la barbarie du Peuple, ou à celle des Eſpagnols. Comme le dernier péril eſtoit le plus proche, & le plus certain, il ſe réſolut d'envoyer à Rome vn de ſes confidens pour demander la protection & le ſecours de la France aux Miniſtres du Roy qui ſe trouvoient en cette Cour; Il choiſit pour cet effet Nicolò Maria Mannara, jeune homme d'vn eſprit agiſſant & fort ſecret, qu'il dépeſcha en diligence, & le chargea d'vne lettre pour l'Ambaſſadeur de France, & de

pluſieurs blancs ſeings pour s'en ſervir en cas de beſoin.

Nicolò Maria Mannara eſtant arrivé aſſez heureuſement à Rome, fut auſſi-toſt au Palais du Cardinal Antoine Barberin, où l'Ambaſſadeur & le Duc de Guiſe eſtoient logez. Le ſieur de Luzarches, Maiſtre de Chambre de l'Ambaſſadeur, qui pour lors n'eſtoit point au Palais, fut prié de luy faire donner vne audience ſecrette dés le meſme jour : Mais ce Gentil-homme au lieu de luy faire donner vn logement pour ſe repoſer, le remit à vne autrefois, & le laiſſa dans la Salle ſans luy faire vn meilleur accueil ; Cet Envoyé eſtoit en aſſez mauvais eſtat ; pour avoir eſté expoſé depuis ſa Barque juſqu'à ce Palais à vne grande pluye qui l'avoit extremément moüillé. Vn des Eſtaffiers du Duc paſſant fortuitement s'enquit d'où il venoit, & ayant appris que c'eſtoit vn Napolitain arrivé recemment de ce Royaume, jugea qu'il en pourroit ſçavoir des nouvelles, dont il voyoit bien que le Duc eſtoit extremément curieux ; Il en donna ſur l'heure advis au Baron

de Modéne, qui auſſi-toſt le fit venir dans ſa Chambre, & qui n'eut pas vne petite joye d'apprendre qu'il n'y avoit que deux jours qu'il eſtoit party de Naples, où tout le Peuple d'vne commune voix reclamoit la France. Pour gagner d'abord l'affection de ce Napolitain par vn traitement tout contraire à celuy du Maiſtre de Chambre de l'Ambaſſadeur, il ordonna à vn Officier de la Maiſon du Duc de le mener dans vne Chambre, & de le faire manger & ſecher, luy diſant que s'il vouloit apres voir le Duc de Guiſe il obligeroit beaucoup ce Prince, qui avoit vne paſſion extreme de ſervir le peuple, par vne inclination naturelle qu'il tenoit de la Maiſon d'Anjou dont il eſtoit ſorty. A ce mot d'Anjou, Nicolò Maria Mannara, s'écria qu'il en ſeroit tres-aiſe, & pendant qu'on éxécutoit l'ordre qu'il venoit de donner, le Baron de Modéne informa le Duc dans ſon appartement de cette avanture, & vn peu apres le Mannara y arriva, & y fut accueilly de ce Prince avec tant de civilitez & de careſſes, qu'il ne pût s'empécher de luy ouvrir le ſecret

de ſon voyage, & de luy dire que Gennaro Annéſé Chef de la République de Naples, l'avoit expédié à Rome pour voir les Miniſtres de France, & leur demander le ſecours & la Protection du Roy ; qu'il ne faiſoit que d'arriver à Rome : mais qu'ayant demandé l'audiance au Maiſtre de Chambre de l'Ambaſſadeur pour luy rendre la lettre de Gennaro Annéſé, on n'avoit gueres fait de cas de l'Envoyé, ny de celuy de la part duquel il venoit.

Le Duc l'aſſeura que le Marquis de Fontenay blâmeroit ſon Maiſtre de Chambre d'vn procedé ſi peu civil, & enſuitte luy demanda en quel eſtat eſtoit veritablement le Peuple de Naples ; Le Mannara luy rendit vn compte aſſez exact de tout ce qui s'y paſſoit, & luy apprit qu'il y avoit dans la Cité prés de cent cinquante mille hommes ſous les armes, réſolus de périr ou de recouvrer le repos & la liberté ; Que cette milice nouvelle & confuſe n'avoit beſoin que d'Officiers pour la régir & pour ménager à propos le courage qui l'animoit ; Que les néceſſitez vrgentes du Peuple eſtoient

le

le manquement de munitions & de vivres à quoy l'on ne pouvoit pourvoir que par vn grand & prompt secours. Le Duc avec cette chaleur, que son visage & ses paroles témoignoient dans les occasions où son cœur prenoit quelque part, luy dit qu'il compâtissoit aux souffrances d'vn Peuple qu'il avoit sujet d'aimer & de servir, ayant l'honneur d'estre sorty du sang de la Maison d'Anjou ; Que dés la premiére nouvelle de cette Révolution, il s'estoit résolu d'aller à Naples, & de hazarder vn million d'or de son bien, mesme tout & jusqu'à sa vie pour sa liberté, au cas que les Napolitains eussent agreé son service ; Qu'il avoit tenté tous les moyens imaginables pour luy faire connoistre ses sentimens : mais qu'il avoit esté toûjours si mal-heureux, que les Espagnols avoient pris & fait mourir ses Envoyez, n'ayant pû rencontrer encore vne occasion favorable pour establir vne solide & secrete correspondance avec les Chefs de ce Party ; Qu'il loüoit Dieu dans ce moment de voir vn Député du Peuple, avec qui

il pût conférer & ouvrir vn cœur, dont l'objet eſtoit de ſe ſacrifier pour le ſalut des ſoûleyez ; Qu'il eſtoit certain que la France embraſſeroit avec chaleur & zéle leur Protection, & que par l'armée Navale qui ſe préparoit à Toulon pour les ſecourir, ils verroient des témoignages efficaces du pouvoir du Roy tres-Chreſtien, & de ſes bonnes intentions ; Qu'en attendant qu'elle vint brûler ou combattre celle d'Eſpagne, & ſoulager tous les maux & toutes les peines du Peuple, il s'offroit de paſſer à Naples pour y ſervir de premier gage de l'amitié du Roy ſon Maiſtre, & pour appuyer de ſes bras, de ſa bourſe & de ſon crédit cette République naiſſante, dont il prétendoit maintenir la grandeur & la liberté au peril meſme de ſa vie ; Que pour cet effet il eſtoit néceſſaire qu'il témoignât à l'Ambaſſadeur qu'en attendant l'Armée Navale de France le Peuple ſouhaitoit que le Roy envoyât quelque Prince à Naples qui pût maintenir par ſa preſence & par ſes ſoins l'eſpérãce d'vn prompt ſecours, encourager

les zélez, & fortifier les foibles ; Qu'ayant ſceu que le Duc de Guiſe ſe rencontroit pour lors à Rome, Gennaro Annéſe & la Conſulte croyoient qu'eſtant ſi prés de Naples ſa Majeſté ſeroit bien mieux de l'y employer qu'vn autre plus éloigné, & moins connu dans le païs, & qu'ils prioient ſes Miniſtres de l'obliger à paſſer promptement à Naples, de crainte qu'vn plus long delay ne cauſât quelque changement dans la Cité au préjudice de l'amour que le Peuple avoit alors pour cette Courone.

Nicolò Maria Mannara rebuté du mauvais accueil que luy avoit fait le ſieur de Luzarches, & gagné par le bon viſage auſſi bien que par les promeſſes du Duc de Guiſe, s'attacha dés lors ſi puiſſamment à ſes intereſts, qu'on peut aſſurer qu'il n'eut iamais dans ce Royaume de ſerviteur plus fidéle, ny plus ardent que luy ; Aprés donc qu'il eut proteſté à ce Prince qu'il vouloit ſuivre ſa fortune, & ne l'abandonner iamais, & que la lettre qu'il portoit à l'Ambaſſadeur n'eſtant que de créance, il pouvoit ſatisfaire

à ſon deſir dés ſa premiére audiance, eſperant que Gennaro Annéſé approuveroit tout ce qu'il auroit négocié & conclu à Rome, dans la confuſion où il eſtoit par les menaces continuelles que le Peuple luy faiſoit de s'accommoder avec les Eſpagnols, s'il ne voyoit quelque prompte marque de la protection de la France; Il fut réſolu entr'eux que le Mannara agiroit de cette ſorte avec l'Ambaſſadeur, & avec les autres Miniſtres du Roy en cette Cour, & que le Duc de Guiſe témoigneroit d'ignorer entiérement cette négociation.

Dés le meſme ſoir le Mannara eût audiance du Marquis de Fontenay, qui le receut avec tout autant de careſſes & de démonſtrations de joye que ſon flégme le luy pouvoit permettre, & ayant ouvert & leu la lettre de Gennaro Annéſé, par laquelle il ſe qualifioit Généraliſſime de la République de Naples, il écouta fort attentivement toutes les demandes & propoſitions de ce Député, qui d'abord ſembloient ne tendre qu'à vn puiſſant & prompt ſecours, ſur quoy le Marquis

l'assura positivement, que l'intention de la France estoit de protéger la cause du Peuple de toutes ses forces, & d'agir pour sa liberté sans autre interest que celuy de la gloire d'avoir servy d'appuy à cette République; Que l'armée estoit toute preste de partir de Toulon pour Naples, & qu'elle porteroit au Peuple toutes les choses dont il avoit besoin dans ses nécessitez pressantes; Mais quand le Mannara apres l'avoir remercié au nom du Peuple; de l'esperance qu'il luy donnoit d'vn secours si considérable, luy dît que pour le mieux persuader & entretenir dans leurs premiers sentimens les esprits chancelans & flottans de cette grande multitude de gens dont le Party estoit formé, Gennaro Annése & la Consulte desiroient que le Roy envoyât promptement quelque Prince à Naples, comme pour gage de son affection, & qu'ayant sceu que le Duc de Guise Prince de tres-haute naissance, & d'vn nom célebre & connu de toute l'Italie, estoit alors à Rome; ses instructions & ses ordres portoient de le demander aux

Miniſtres de ſa Majeſté, de peur qu'vne longue remiſe n'altérât les cœurs de cette Populace, qui ſouhaittoit ſi ardemment d'avoir vn François d'vne condition relevée; Le Marquis fut vn peu ſurpris, & luy témoigna qu'il ne ſçavoit pas ſi le Duc qui n'eſtoit à Rome qu'*incognitò*, & ſans cet équipage qui faiſoit paroître ſa grandeur, quand il eſtoit en France, voudroit paſſer à Naples dans vne occaſion ſi preſſante où tant d'obſtacles s'oppoſeroient à ſon paſſage; le Mannara luy repartit que pour l'équipage le Duc eſtant à Naples en pourroit bien-toſt faire vn tel qu'il voudroit; Que pour ſon paſſage il n'auroit rien à craindre s'il vouloit ſe ſervir de ces Felouques Napolitaines, dont le nom & l'agilité ſont connuës juſqu'au Levant. L'Ambaſſadeur preſſé par ce diſcours le congédia, & luy promit qu'il feroit tout ſon poſſible pour porter le Duc de Guiſe à répondre aux intentions du Peuple, quoy que ſon deſſein fut pluſtoſt de l'en détourner que de luy en faire naiſtre l'envie.

CHAPITRE XII.

Suitte de la Négociation du Député du Peuple à Rome.

AVſſi-toſt que Nicolò Maria Mannara fut ſorty de l'appartement du Marquis de Fontenay, il revint en celuy du Duc de Guiſe par la porte du jardin, & luy rendit vn fidéle compte de tout ce qui s'eſtoit paſſé dans cette audiance, ſans oublier la ſurpriſe qui avoit paru ſur le viſage du Marquis, quand il luy avoit demandé de la part du Peuple que ce Prince paſsât à Naples. Le Duc l'embraſſa pluſieurs fois, & apres luy avoir reïteré les promeſſes qu'il luy avoit déja faites d'eſtablir ſolidement ſa fortune, il luy dît de s'aller repoſer & donna ordre à ſes gens d'en prendre vn ſoin particulier.

Le lendemain au matin le Marquis de Fontenay vint voir ce Prince & luy dît avec vn viſage aſſez ſerain l'arrivée de ce Député, le mal-heureux

eſtat du Peuple, les inſtances d'vn prompt ſecours, & la demande que Gennaro Annéſe faiſoit qu'il paſſaſt au pluſtoſt à Naples : mais il adjoûta en meſme-temps que cette propoſition luy ſembloit tout à fait eſtrange; Qu'il n'y avoit point d'apparence qu'vn Prince de ſa qualité s'allât expoſer de la ſorte, & comme vn ſimple avanturier à la mercy des Galéres & des Vaiſſeaux de l'armée qui bloquoient Naples, non plus qu'à la fureur & à l'inconſtance de ce Peuple; Qu'il falloit qu'il conſidérât que s'il l'appelloit, ce n'eſtoit que dans la penſée de tirer de luy vn ſoulagement pour ſes maux, & vn avantage qui répondit à ſa grandeur & à ſa réputation ; Que ſans doute il s'imaginoit le voir arriver avec vn ſuperbe équipage, & des Barques pleines d'argent, de munitions & de vivres, enfin comme l'avantgarde de l'armée qu'on attendoit, ce qu'il jugeoit impoſſible s'il eſtoit contraint de partir promptement, & qu'il apprehendoit qu'en y paſſant ſans cette ſuitte ſi néceſſaire, ce voyage ne fut non ſeulement péril-

leux pour luy, mais auſſi tres-deſavantageux au ſervice de la Courone, & ne donnât lieu aux Napolitains de la ſoupçonner d'impuiſſance, d'envoyer de cette ſorte vn Prince de ce caractére, qu'il le prioit donc de ſonger à ſes intereſts, & à ceux du Roy en cette occaſion.

Le Duc de Guiſe l'ayant écouté ſans l'interrompre luy répondit, qu'il ſe pouvoit ſouvenir que ſur cette meſme matiére il l'avoit prié pluſieurs fois de ne point conſidérer les dangers qu'il pouvoit courir dans cette Révolution, puis qu'il ne les enviſageoit que pour les braver; Quant aux intéreſts du Roy, qu'il ſeroit bien malheureux ſi l'on croyoit qu'il voulut les choquer dans vne entrepriſe, où il hazarderoit ſa vie pour les ſoûtenir; Que tout au contraire il jugeoit par l'eſtat où eſtoit le Peuple, que le plus ſignalé ſervice que l'on pût rendre à la Courone, ſeroit que quelque homme de marque paſſât à Naples pour maintenir les ſoûlevez dans l'eſpérance du ſecours qu'on leur promettoit; Qu'ils n'en regarderoient pas tant

l'équipage que la perſonne, & s'imagineroient que la France ne l'auroit point riſqué, ſi elle n'avoit deſſein de le faire ſuivre de prés par vn grand ſecours digne d'elle, & dont il ne ſeroit que le gage.

Pour preſſer encore plus cet Ambaſſadeur il luy dît: Qu'il ſeroit périlleux d'attendre que la Cour y envoyât quelqu'vn : Qu'il croyoit que l'vn d'eux y devoit aller inceſſamment, & que s'il refuſoit de le faire ou qu'il l'empéchât d'y paſſer, il ne doutoit point qu'on ne le chargeât du mauvais ſuccés que ce retardement pourroit cauſer. Il y a beaucoup d'apparence que ſi l'Ambaſſadeur eut veu vers l'emboucheure du Tybre l'armée Navale qui n'eſtoit point encore partie de Toulon, il n'eut pas attendu que le Duc de Guiſe luy eut proposé de paſſer à Naples : mais l'incertitude du départ de cette Armée, & les périls évidens du paſſage, & du ſejour luy firent répondre que ſon âge & ſon caractére ne luy permettoient pas de prendre cette route, ſans vn ordre exprés de la Cour ; Qu'il avoit regret de

le voir ſi réſolu à ce voyage, & qu'il n'y pouvoit conſentir qu'avec vn déplaiſir extreme.

Comme le Marquis alloit pourſuivre ce diſcours, on les vint advertir que le Cardinal de ſainte Cécile entroit au Palais, ce qui interrompit leur converſation. Apres les premiers complimens, l'Ambaſſadeur dît au Cardinal, que le Duc & luy conféroient enſemble ſur vne nouvelle, dont ils devoient auſſi-toſt l'aller informer chez luy ; Et à ces mots le Duc feiguant de ſe vouloir retirer pour laiſſer le Cardinal & le Marquis enſemble, ils le retinrent tous deux & l'obligerent de demeurer. L'Ambaſſadeur rapporta ſuccinctement au Cardinal tout ce que le Député de Naples luy avoit dit, & en ſuitte éxagera les perils que le Duc pourroit courir s'il s'embarquoit dans ce deſſein à la haſte, & ſans avoir toutes les choſes néceſſaires pour ſe faire conſidérer d'vn Peuple qui ne le regarderoit que par les advantages que ſon arrivée luy pourroit procurer. Le Duc répéta les choſes qu'il venoit de

luy dire : Mais le Cardinal (qui ſçavoit que ce Prince eſtoit abſolument déterminé de paſſer à Naples, & qui approuvoit ce voyage en ſuitte des attachemens qu'ils avoient pris enſemble) appuya de ſorte l'opinion du Duc de Guiſe, qu'il fut conclu ſur le champ que pour le bien & le ſervice de l'Eſtat il eſtoit neceſſaire qu'vn Prince, ou quelque autre perſonne renommée dans l'Italie paſsât en diligence à Naples, ſans attendre les ordres exprés de la Cour ; Qu'vn trop long delay pourroit cauſer des changemens deſadvantageux aux affaires de ce Peuple ; Et que puis que le Duc de Guiſe avoit aſſez de zéle pour la gloire de ſon Roy, & l'honneur de ſa Nation, pour vouloir répondre à la demande & à la paſſion des Napolitains, malgré tous les obſtacles & les perils que le Marquis de Fontenay luy avoit repreſentez ; il falloit travailler inceſſamment aux choſes néceſſaires pour ſon paſſage, & aux moyens de le faire reuſſir.

Cette réſolution ainſi priſe, il fut arreſté qu'on en feroit part aux Cardinaux

dinaux de la Faction, & aux autres Miniſtres de France qui eſtoient en cette Cour, & qu'on renvoyeroit le Député en diligence pour conclurre avec Gennaro Annéſé, & la Conſulte de quelle ſorte, & avec quel titre le Duc de Guiſe paſſeroit à Naples. Le meſme jour on fit vne aſſemblée des Cardinaux & des Miniſtres, dans laquelle apres que Nicolò Maria Mannara eut eſté oüy de nouveau, il fut conclu que la République de Naples ſeroit à l'advenir traitée de Royale par les François; Que ſous ce titre le Marquis de Fontenay feroit réponſe au pluſtoſt à Gennaro Annéſé, qu'il l'aſſureroit au nom du Roy d'vne haute protection, & d'vne aſſiſtance conforme au pouvoir de ſa Majeſté, & que le Député ſeroit chargé d'aller & revenir au pluſtoſt, afin que le Duc pût en ſuitte paſſer à Naples.

Iamais homme ne fut ſi ſatisfait que le Duc de Guiſe le parut voyant reüſſir ſi promptement & ſi favorablement vne partie de ſon entrepriſe, il en communiqua ſa joye au Baron de Modéne, qui luy té-

[illegible] comment de part il y prenoit [illegible] avec la sincerité & [illegible] ordinaires, qu'apres avoir [illegible] le Député [illegible] Ambassadeur de [illegible] à son passage il devoit son[illegible] aller, tant à convenir des [illegible] qu'il y seroit ap[illegible] à Naples, & d'estre à trouver [illegible] argent dont il avoit besoin, tant [illegible] pour son passage, & pour [illegible] munitions qu'il faudroit [illegible] avec luy, que pour les premié[illegible] semaines qu'il luy conviendroit [illegible] à Naples, où il luy seroit tres-[illegible] que cette Populace [illegible] contre une chose qui peut-[illegible] estre seroit cause qui le rendroit [illegible] dans le Party; [illegible] ajoutoit sur le premier point qu'il [illegible] engager le titre de son em[illegible] ou telle terre que Gennaro An[illegible] n'en fit avoir aucune jalousie, [illegible] qu'il disoit qu'il s'offrit [illegible] cette Royale Republique, [illegible] que le Prince d'Orange servoit [illegible] de tel grade: Qu'ayant en [illegible] les armes qui sont

la plus noble partie de l'authorité ſouveraine, ce Maiſtre Fuzelier n'auroit pour luy que celle qui concerneroit les Finances & la luſtice qui eſt la plus embarraſſante, ainſi que la plus odieuſe; Que pour l'autre point il devoit ſonger qu'il n'avoit point d'argent, & qu'il en faudroit beaucoup répandre en attendant qu'il en pût avoir de chez luy.

Le Duc qui dans ſes paſſions ne ſe figuroit rien de difficile, luy dit: Qu'il eſtoit de ſon advis touchant le titre ſous lequel il prétendoit ſervir le Peuple, & que pour l'argent il croyoit en trouver à Rome par le moyen du Cardinal de ſainte Cécile, qui s'eſtoit trop attaché à luy pour ne luy en pas faire avoir dans vne entrepriſe ſi glorieuſe pour l'Eſtat & pour ſa maiſon; Le Baron luy repartît qu'il falloit donc qu'il s'aſſurât de bonne heure du Cardinal, afin qu'auſſi-toſt que Mannara ſeroit party, on pût préparer quelques munitions, ſur tout de poudres dont le Peuple avoit vn extréme beſoin; Le Duc alla vn peu apres chez ce Cardinal, à qui il rendit mille gra-

eſtat du Peuple, les inſtances d'vn prompt ſecours, & la demande que Gennaro Annéſe faiſoit qu'il paſſaſt au pluſtoſt à Naples : mais il adjoûta en meſme-temps que cette propoſition luy ſembloit tout à fait eſtrange; Qu'il n'y avoit point d'apparence qu'vn Prince de ſa qualité s'allât expoſer de la ſorte, & comme vn ſimple avanturier à la mercy des Galéres & des Vaiſſeaux de l'armée qui bloquoient Naples, non plus qu'à la fureur & à l'inconſtance de ce Peuple; Qu'il falloit qu'il conſidérât que s'il l'appelloit, ce n'eſtoit que dans la penſée de tirer de luy vn ſoulagement pour ſes maux, & vn avantage qui répondit à ſa grandeur & à ſa réputation ; Que ſans doute il s'imaginoit le voir arriver avec vn ſuperbe équipage, & des Barques pleines d'argent, de munitions & de vivres, enfin comme l'avantgarde de l'armée qu'on attendoit, ce qu'il jugeoit impoſſible s'il eſtoit contraint de partir promptement, & qu'il apprehendoit qu'en y paſſant ſans cette ſuitte ſi néceſſaire, ce voyage ne fut non ſeulement péril-

leux pour luy, mais auſſi tres-deſavantageux au ſervice de la Courone, & ne donnât lieu aux Napolitains de la ſoupçonner d'impuiſſance, d'envoyer de cette ſorte vn Prince de ce caractére, qu'il le prioit donc de ſonger à ſes intereſts, & à ceux du Roy en cette occaſion.

Le Duc de Guiſe l'ayant écouté ſans l'interrompre luy répondit, qu'il ſe pouvoit ſouvenir que ſur cette meſme matiére il l'avoit prié pluſieurs fois de ne point conſidérer les dangers qu'il pouvoit courir dans cette Révolution, puis qu'il ne les enviſageoit que pour les braver; Quant aux intéreſts du Roy, qu'il ſeroit bien malheureux ſi l'on croyoit qu'il voulut les choquer dans vne entrepriſe, où il hazarderoit ſa vie pour les ſoûtenir; Que tout au contraire il jugeoit par l'eſtat où eſtoit le Peuple, que le plus ſignalé ſervice que l'on pût rendre à la Courone, ſeroit que quelque homme de marque paſſât à Naples pour maintenir les ſoûlevez dans l'eſpérance du ſecours qu'on leur promettoit; Qu'ils n'en regarderoient pas tant

l'équipage que la perſonne, & s'imagineroient que la France ne l'auroit point riſqué, ſi elle n'avoit deſſein de le faire ſuivre de prés par vn grand ſecours digne d'elle, & dont il ne ſeroit que le gage.

Pour preſſer encore plus cet Ambaſſadeur il luy dît: Qu'il ſeroit périlleux d'attendre que la Cour y envoyât quelqu'vn : Qu'il croyoit que l'vn d'eux y devoit aller inceſſamment, & que s'il refuſoit de le faire ou qu'il l'empéchât d'y paſſer, il ne doutoit point qu'on ne le chargeât du mauvais ſuccés que ce retardement pourroit cauſer. Il y a beaucoup d'apparence que ſi l'Ambaſſadeur eut veu vers l'embouchcure du Tybre l'armée Navale qui n'eſtoit point encore partie de Toulon, il n'eut pas attendu que le Duc de Guiſe luy eut proposé de paſſer à Naples : mais l'incertitude du départ de cette Armée, & les périls évidens du paſſage, & du ſejour luy firent répondre que ſon âge & ſon caractére ne luy permettoient pas de prendre cette route, ſans vn ordre exprés de la Cour ; Qu'il avoit regret de

le voir ſi réſolu à ce voyage, & qu'il n'y pouvoit conſentir qu'avec vn déplaiſir extreme.

Comme le Marquis alloit pourſuivre ce diſcours, on les vint advertir que le Cardinal de ſainte Cécile entroit au Palais, ce qui interrompit leur converſation. Apres les premiers complimens, l'Ambaſſadeur dît au Cardinal, que le Duc & luy conféroient enſemble ſur vne nouvelle, dont ils devoient auſſi-toſt l'aller informer chez luy ; Et à ces mots le Duc feignant de ſe vouloir retirer pour laiſſer le Cardinal & le Marquis enſemble, ils le retinrent tous deux & l'obligerent de demeurer. L'Ambaſſadeur rapporta ſuccinctement au Cardinal tout ce que le Député de Naples luy avoit dit, & en ſuitte éxagera les perils que le Duc pourroit courir s'il s'embarquoit dans ce deſſein à la haſte, & ſans avoir toutes les choſes néceſſaires pour ſe faire conſidérer d'vn Peuple qui ne le regarderoit que par les advantages que ſon arrivée luy pourroit procurer. Le Duc répéta les choſes qu'il venoit de

luy dire : Mais le Cardinal (qui ſçavoit que ce Prince eſtoit abſolument déterminé de paſſer à Naples, & qui approuvoit ce voyage en ſuitte des attachemens qu'ils avoient pris enſemble) appuya de ſorte l'opinion du Duc de Guiſe, qu'il fut conclu ſur le champ que pour le bien & le ſervice de l'Eſtat il eſtoit neceſſaire qu'vn Prince, ou quelque autre perſonne renommée dans l'Italie paſsât en diligence à Naples, ſans attendre les ordres exprés de la Cour ; Qu'vn trop long delay pourroit cauſer des changemens deſadvantageux aux affaires de ce Peuple ; Et que puis que le Duc de Guiſe avoit aſſez de zéle pour la gloire de ſon Roy, & l'honneur de ſa Nation, pour vouloir répondre à la demande & à la paſſion des Napolitains, malgré tous les obſtacles & les perils que le Marquis de Fontenay luy avoit repreſentez ; il falloit travailler inceſſamment aux choſes néceſſaires pour ſon paſſage, & aux moyens de le faire reuſſir.

Cette réſolution ainſi priſe, il fut arreſté qu'on en feroit part aux Cardinaux

dinaux de la Faction, & aux autres Miniſtres de France qui eſtoient en cette Cour, & qu'on renvoyeroit le Député en diligence pour conclurre avec Gennaro Annéſé, & la Conſulte de quelle ſorte, & avec quel titre le Duc de Guiſe paſſeroit à Naples. Le meſme jour on fit vne aſſemblée des Cardinaux & des Miniſtres, dans laquelle apres que Nicolò Maria Mannara eut eſté oüy de nouveau, il fut conclu que la République de Naples ſeroit à l'advenir traitée de Royale par les François; Que ſous ce titre le Marquis de Fontenay feroit réponſe au pluſtoſt à Gennaro Annéſé, qu'il l'aſſureroit au nom du Roy d'vne haute protection, & d'vne aſſiſtance conforme au pouvoir de ſa Majeſté, & que le Député ſeroit chargé d'aller & revenir au pluſtoſt, afin que le Duc pût en ſuitte paſſer à Naples.

Iamais homme ne fut ſi ſatisfait que le Duc de Guiſe le parut voyant reüſſir ſi promptement & ſi favorablement vne partie de ſon entrepriſe, il en communiqua ſa joye au Baron de Modéne, qui luy té-

moigna combien de part il y prenoit & luy répréſenta avec ſa ſincerité & ſa franchiſe ordinaires, qu'apres avoir par ſon addreſſe gagné le Député Mannara, & obligé l'Ambaſſadeur de conſentir à ſon paſſage il devoit ſonger à deux choſes, l'vne à convenir des conditions ſous leſquelles il ſeroit appellé à Naples, & l'autre à trouver de l'argent dont il avoit beſoin, tant pour les frais de ſon paſſage, & pour quelques munitions qu'il faudroit porter avec luy, que pour les premiéres dépenſes qu'il luy conviendroit faire à Naples, où il luy ſeroit tres-deſavantageux que cette Populace le crut dénué d'vne choſe qui peut-eſtre ſeroit la ſeule qui le rendroit conſidérable à ſon abord dans le Party; Qu'il jugeoit ſur le premir point qu'il devoit ménager le titre de ſon employ en telle ſorte que Gennaro Annéſé n'en pût avoir aucune jalouſie, & qu'à ce ſujet il falloit qu'il s'offrit de ſervir cette Royale République, ainſi que le Prince d'Orange ſervoit les Eſtats de *Hollande*; Qu'ayant en main par cette voye les armes qui ſont

la plus noble partie de l'authorité ſouveraine, ce Maiſtre Fuzelier n'auroit pour luy que celle qui concerneroit les Finances & la Iuſtice qui eſt la plus embarraſſante, ainſi que la plus odieuſe; Que pour l'autre point il devoit ſonger qu'il n'avoit point d'argent, & qu'il en faudroit beaucoup répandre en attendant qu'il en pût avoir de chez luy.

Le Duc qui dans ſes paſſions ne ſe figuroit rien de difficile, luy dit: Qu'il eſtoit de ſon advis touchant le titre ſous lequel il prétendoit ſervir le Peuple, & que pour l'argent il croyoit en trouver à Rome par le moyen du Cardinal de ſainte Cécile, qui s'eſtoit trop attaché à luy pour ne luy en pas faire avoir dans vne entrepriſe ſi glorieuſe pour l'Eſtat & pour ſa maiſon; Le Baron luy repartît qu'il falloit donc qu'il s'aſſurât de bonne heure du Cardinal, afin qu'auſſi-toſt que Mannara ſeroit party, on pût préparer quelques munitions, ſur tout de poudres dont le Peuple avoit vn extréme beſoin; Le Duc alla vn peu apres chez ce Cardinal, à qui il rendit mille gra-

ces de l'ardeur avec laquelle il avoit appuyé son dessein, & luy fit de nouvelles protestations d'vn attachement eternel avec sa Maison ; Le Cardinal y répondit par des assurances d'vne perpetuelle amitié, & par des offres de toutes les choses qui pouvoient dépendre de luy ; Ces civilitez convié-rent le Duc à s'ouvrir à luy sur le principal motif de cette visite, il luy dit Qu'il alloit dépescher en France vn de ses gens pour ramasser tout l'argent qu'il pourroit tirer de la vente de quantité de meubles de prix, & du revenu de ses terres, avec ordre de les engager, où les vendre au cas que la Ducheſſe sa Mere ne voulut pas se mettre en peine d'en faire trouver, qu'ainsi il croyoit en avoir suffisamment pour l'avenir, mais qu'il estoit présentement forcé de recourir à luy pour trouver quelqu'vn, qui luy pût preſter quinze ou vingt mille écus, pour subvenir à la dépense qu'il seroit obligé de faire jusqu'à ce que son enuoyé en France luy eut fait tenir l'argent qu'il pourroit recouvrer ; Le Cardinal parut vn peu embarrassé de

cette priere, & luy répondit : Qu'il luy preſenteroit ſa bourſe, ſi elle n'étoit épuiſée par les dépenſes qu'il avoit eſté obligé de faire depuis ſa Promotion: Qu'il parleroit à vn Banquier de ſes amis pour luy en faire préter au pluſtoſt, & enſuitte le Duc de Guiſe apres l'avoir remercié de cette généroſité, ſe retira chez luy pour ſonger à la dépeſche du Mannara qui devoit partir le lendemain.

Ce Député ne manqua pas de ſe rendre au Cabinet du Duc le ſoir meſme, avec lequel il eut vne Conférance de deux heures ; Ce Prince luy donna vne lettre pour Gennaro Annéſé, par laquelle il luy marquoit qu'il avoit tenté pluſieurs fois les moyens de luy témoigner le zéle qu'il avoit conceu tant pour le ſervice du Peuple que pour le ſien particulier ; Qu'il avoit prié le Mannara de l'aſſurer qu'il deſiroit employer ſon bien & ſa vie pour la Royale République, & ſe remit à ce Député pour l'informer des choſes qu'il vouloit faire à cet effet ; Le Mannara chargé de cette lettre, & de pluſieurs inſtructions touchant ce qu'il avoit à

dire à Gennaro Annéſé de la part du Duc, prit congé luy tres-ſatisfait des carreſſes & des promeſſes de ce Prince, & apres avoir pris les dépeſches du Marquis de Fontenay, il partit de Rome en diligence, afin d'aller donner au Peuple & à ſon Chef vne nouvelle qu'il croyoit leur devoir eſtre agréable par vne infinité de raiſons.

Quoy que ſon abſence de Naples eut eſté fort courte, les ſouffrances & les inquiétudes du Peuple eſtoient ſi grandes que d'heure en heure les affaires y changeoient de face : Quand quelques-vns venoient a exagérer au milieu du Marché, ou en quelque autre Place publique les miſéres préſentes, & le peu d'apparence qu'il y avoit d'vn prompt ſoulagement, il s'amaſſoit vne multitude d'affamez qui crioient qu'il falloit maſſacrer Gennaro Annéſé, D. Luigy del Ferro & leurs Partiſans, & s'accommoder avec l'Eſpagne, & quand quelques autres venoient à examiner la cruauté & la perfidie des Miniſtres Eſpagnols, chacun crioit qu'on devoit attendre le ſecours de France, que D. Luigy del Ferro qui

s'en disoit Ambassadeur promettoit de moment en moment : Mais comme ses promesses estoiẽt tousiours les mesmes, & que l'on ne voyoit aucun effet de tant de lettres qu'il disoit avoir receuës des Ministres, la partie du Peuple la plus souffrante, où plustost celle qui avoit moins d'inclination pour la France se soûleva, se saisit de cet Ambassadeur qu'elle arresta prisonnier, & le menaça de le faire mourir, s'il ne justifioit dans vingt-quatre heures toutes les choses qu'il disoit : Mais Nicolò Maria Mannara arriva dans cette conjoncture, & fit voir la subscription de la Lettre que le Marquis de Fontenay écrivoit au Party, par laquelle il luy donnoit le titre de République Royale; Cela causa vn changement si soudain parmy ces esprits qui flottoient entre la crainte & l'esperance, que dans vn moment le Marché fut remply d'hommes, qui se mirent tous à crier, que puis que le Roy tres-Chrestien les honnoroit d'vn si beau titre, il falloit perir mille fois plustost que de le laisser perdre.

Cette joye s'accrût bien encore par

la lecture des Lettres de l'Ambaſſadeur, & du Duc de Guile, & par le compte que rendit le Mannara de ſa Négotiation, ſur tout quand il exagéra adroitement l'origine, les qualitez & les richeſſes de ce Prince, & qu'il aſſura le Peuple que c'eſtoit luy dont on parloit dans Naples depuis le commencement de cette Révolution, & qu'il avoit tenté pluſieurs occaſions pour donner des marques au Peuple de la paſſion qu'il avoit de le ſervir, & d'employer vn million d'or de ſon bien, & tout le reſte avec ſa vie pour la liberté de l'Eſtat. A ces paroles tout le monde s'écria, Qu'il paroiſſoit bien par des offres de cette ſorte que ce Prince eſtoit de la Maiſon d'Anjou : Qu'il falloit luy envoyer des Députez pour le prier de venir à Naples, & le prendre pour Défenſeur de la liberté du Païs : En effet le Mannara ménagea avec tant d'adreſſe, & de chaleur les intereſts du Duc de Guiſe, qu'il n'eut aucune peine d'obtenir tout ce qu'il voulut en ſon Nom ; Il fit entendre particuliérement à Gennaro Annéſé, que lors qu'il eſtoit arrivé à Rome

chez l'Ambaſſadeur, il n'avoit reconnu ſur ſon viſage, non plus que dans ſon entretien aucune diſpoſition à les ſecourir : Qu'il n'avoit trouvé de l'ardeur que dans l'eſprit du Duc de Guiſe : Qu'ayant veu que c'eſtoit le ſeul qui embraſſoit avec chaleur la cauſe des Napolitains, il avoit jugé à propos dans les néceſſitez préſentes de ne point refuſer ſes offres, puis que par ſa venuë à Naples, il ſeroit luy meſme la caution de ſes promeſſes : Qu'il avoit dit à l'Ambaſſadeur que le Peuple le ſouhaittoit pour Général des armes de la République : Qu'en ſuitte il avoit arreſté que l'employ qu'il auroit à Naples ſeroit tel que celuy qu'avoit le Prince d'Orange en Hollande, & qu'il croyoit avoir beaucoup fait tant par les avantages que le Peuple recevroit de la valeur & des richeſſes de Prince, qu'à cauſe que Naples auroit en ſa perſonne vne aſſurance ſignalée, de la protection du Roy tres-Chreſtien.

La confuſion ou eſtoit Gennaro Annéſé au moment que le Mannara arriva, luy fit embraſſer toutes ces

propoſitions avec vne joye extréme: de ſorte que d'vn commun accord il fut arreſté ſur le champ, que le Pere Vincenzo Maria Capéce, Religieux Dominicain, Aniello di Falco Général de l'Artillerie, & Nicolò Maria Mannara iroient au pluſtoſt à Rome, pour remercier l'Ambaſſadeur du Roy tres-Chreſtien, de la part de la Royale République de Naples, de la Protéction & du ſecours qu'il luy avoit promis au nom de ſa Majeſté, & le prier de vouloir par la prompte éxécution de cette derniere faveur en rendre l'effet auſſi vtile qu'important; cõme auſſi pour rẽdre graces au Duc de Guiſe du zéle qu'il témoignoit avoir pour la Cité, & le prier d'y vouloir paſſer en toute diligence, pour y commander les armes de la République aux meſmes conditions, prérogatives & honneurs que le Prince d'Orange commandoit celles des Eſtats Généraux de Hollande.

Ces trois Députez furent à peine partis de Naples, que Gennaro Annéſé commença à ſe repentir d'avoir appellé ſi légérement vn Prince, Grand,

Brave, Riche & Liberal: Quoy que ſon extravagance & ſa brutalité fuſſent grandes, il ne laiſſoit pas de connoiſtre en conſidérant le Portrait que le Mannara luy avoit fait de ce Prince, qu'il eſtoit bien différent du ſien: & il commença à craindre que par cette inégalité les Napolitains ne conceuſſent autant de mépris & d'averſion pour luy, que d'eſtime & d'amour pour le Duc de Guiſe. La défiance & les ombrages qui agitoient ſans ceſſe ſon eſprit luy firent penſer que ce Prince ne voudroit pas ſe ſoûmettre à luy: Que bien qu'il le fit d'abord, cette dépendance contrainte ne dureroit que juſqu'à ce que ſecondé de la faveur du Peuple & des autres Chefs, il fut en eſtat de paſſer du commandement ſubalterne au commandement Souverain. Ces réfléxions l'inquiétérent ſi eſtrangement qu'apres avoir fait confidence de ſes ſoupçons au Docteur Franceſco dé Patty ſon amy & éxaminé avec luy tous les moyens pour empeſcher le paſſage du Duc de Guiſe à Naples, il ſe réſolut de l'envoyer en diligence à Rome pour traiter ſecret-

tement avec le Pape, ou avec l'Ambaſſadeur de France au cas que ſa Sainteté ne le voulut pas écouter.

Il ordonna donc à ce Docteur, qu'auſſi-toſt qu'il ſeroit à Rome, il tâchat d'avoir audiance du Pape, ou de quelque perſonne confidente qui luy fit entendre que la Populace & la Bourgeoiſie de Naples eſtoient tout à fait réſoluës de ſecoüer entiérement l'horrible joug des Eſpagnols : Que tous les Peuples croyoient eſtre fort valablement diſpenſez du ſerment de fidélité, dõt les liens avoient eſté rompus par les horribles traitemens que ces barbares leur avoient faits, & par leurs contraventions aux droits Divin & humain, & aux clauſes de l'Inveſtiture de ce Royaume par laquelle le Roy d'Eſpagne eſt obligé de maintenir les Priviléges & les Franchiſes de l'Eſtat, & ne le doit pas traitter en païs de Conqueſte, comme il fait la Méxique & le Pérou : Que ſa Sainteté avoit lieu de prendre leur Protection eſtant leur Seigneur Primitif : Que pour ce ſujet ils recourroient à ſa paternelle bonté & la ſupplioient

plioient d'agréer que ce Royaume changeât tout d'vn temps & de Maître & de face, ſous la forme de République, ou ſous la domination du ſaint Siége, ou meſme ſous celle d'vn Neveu, ſi elle vouloit en inveſtir vn de cette Courone: Que celuy de ces trois moyens qu'il luy plairoit choiſir ſeroit auſſi légitime qu'aiſé à mettre en éxécution: légitime, puis que le Pape pouvoit juſtement retirer l'Eſtat des mains d'vn Feudataire auſſi perfide que barbare; & aisé à éxécuter, dautant que dés que la Nobleſſe verroit que Rome approuveroit le ſoûlevement, elle joindroit ſes armes à celle du Peuple pour chaſſer du pays tous les Eſpagnols: Qu'ainſi ſans qu'il en coûtat rien au ſaint Siege, ſa Sainteté pourroit retirer ce Royaume de leurs mains auſſi aiſément que les Portugais en avoient depuis peu retiré le leur.

L'inſtruction du Docteur Franceſco dé Patty portoit de propoſer ces trois moyens au Pape l'vn apres l'autre, commençant par celuy de la République, & finiſſant par celuy de l'obli-

ger à oſter ce Royaume aux Eſpagnols pour le donner au Prince Pamphilio ſon Neveu, au cas qu'il n'agreât pas la République, & qu'il ne voulut pas l'acquerir & l'vnir au Domaine de l'Egliſe; Cette meſme inſtruction portoit que ſi le Pape ne le vouloit point écouter, ou qu'il refuſât toutes ces trois propoſitions, il s'addreſſât à l'Ambaſſadeur de France pour traitter directement avec luy, & pour luy faire entendre ſecretement que Gennaro Annéſé ioint à la plus ſaine partie de la Bourgeoiſie & du Peuple, l'avoit envoyé pour luy dire qu'ils vouloient marcher de concert avec S. E. & n'avoir aucune dépendance que du Roy. & de ſes Miniſtres; Qu'ils deſiroient faire vn Traitté avec la France par lequel ſa Majeſté en accordant à leur Royale République vne entiére protéction, leur en témoignât les effets par vne alliãce perpétuelle & vne ligue offenſive & deffenſive; Qu'ils le prioient pour ce deſſein de vouloir faire vn tour à Naples, où ſa perſonne, qui dans Rome repreſentoit celle du Roy,

donneroit plus de poids aux choſes, & feroit vn plus grand effet que ne feroit le Duc de Guiſe, qui n'avoit eſté demandé que par la plus foible populace.

Le Docteur Franceſco dé Patty chargé de ces ordres auſſi confus qué differens, partit ſecretement de Naples deux iours aprés les autres Députez, pour aller tâcher de détourner ce que les autres alloient établir, ou pluſtoſt pour faire connoiſtre à la Cour de Rome, & à celle de France que le but de Gennaro Annéſé eſtoit de faire ſon Party pluſtoſt que celuy de l'Eſtat, & que tous ſes deſſeins tendoient à offrir Naples à chacun pour ne le donner à perſonne.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des trois Députez du Peuple à Rome ; Réſolution priſe pour le départ du Duc de Guiſe ; Grand bruit que ce Deſſein fait en cette Cour ; Sentimens des Miniſtres d'Eſpagne ſur ce ſujet.

LE Pere Maiſtre Vincenzo Maria Capécé, Aniello di Falco, & Nicolò Maria Mannara eſtant partis de Naples avec vn fort bon vent, arrivérent bien-toſt à Rome, où ce dernier faiſant connoiſtre aux deux autres qu'il eſtoit néceſſaire qu'il vît le Duc de Guiſe pour ſçavoir de luy à quelle heure ils pourroient avoir audiance de l'Ambaſſadeur de France & de luy, alla au Palais où demeuroit ce Prince, qu'il y rencontra heureuſement. Le Duc le receut avec vne joye inconcevable, & ayant appris de ſa bouche le ſuccés de ſa Négociation, il luy en fit mille remercimens, & luy confirma les promeſſes qu'il luy a-

voit faites de le combler d'autant de gloire que de biens.

Le ſoir meſme apres que le Duc de Guiſe eut fait dire au Marquis de Fontenay l'arrivée de ces trois Députez, & qu'il eut pris l'heure de leur audiance, ils furent introduits chez cet Ambaſſadeur, à qui ils rendirent la Lettre que Gennaro Annéſé luy écrivoit au nom de la Conſulte, & de toute la Cité de Naples, pour le remercier des graces que de la part du Roy tres-Chreſtien il avoit accordées, & faiſoit encore eſperer à la Royale République; ils luy exagérérent en ſuitte la joye que tout le Peuple avoit receuë des offres du paſſage & de l'employ du Duc de Guiſe, lequel ils venoient prier de vouloir partir en toute diligence pour éviter les accidens qui pourroient ſurvenir, ſi l'on laiſſoit réfroidir cette ardeur que toute la Cité avoit de le voir. Le Marquis de Fontenay les ayant aſſurez qu'il concourroit à ſon départ de tout ſon poſſible, les congédia & leur dit, qu'il falloit qu'ils l'allaſſent viſiter pour luy donner cette nou-

velle; Ils allérent donc ce ſaluër Prince, qui les receut avec vne joye, & des carreſſes toutes extraordinaires: mais il leur dit qu'il ne vouloit point écouter ce qu'ils avoient à luy dire qu'en préſence de l'Ambaſſadeur: De ſorte qu'il paſſa avec eux en l'appartement du Marquis, où apres beaucoup de complimens réciproques ce Duc les obligea de donner la Lettre qui luy eſtoit écrite par Gennaro Annéſé à l'Ambaſſadeur, ne voulant la recevoir que de ſa main; Enfin il l'ouvrit & elle fut leuë tout haut par ce Marquis: elle portoit que la Royale République avoit embraſſé avec joye ſes propoſitions; Qu'elle luy accordoit l'employ qu'il déſiroit avoir à Naples ſous les meſmes conditions que celuy du Prince d'Orange en Hollande; Et qu'elle le prioit inſtamment d'aller en toute diligence en vne ville, où le Peuple le recevroit à bras ouverts.

La Lettre leuë, les Députez publiérent la joye que tout le Peuple avoit euë de ce qu'il avoit répondu à leurs ſouhaits avec tant de zéle, & ils le conviérent enſuitte de partir le

pluſtoſt qu'il luy ſeroit poſſible. Ce Prince le remercia des bontez que Gennaro Annéſé, la Conſulte & le Peuple témoignoient avoir pour luy, qu'il leur promît de reconnoiſtre aux dépens meſme de ſon propre ſang : Mais pour ſon départ, il leur dît, qu'il dépendoit entiérement de l'ordre & de l'adveu de celuy qui dans Rome repréſentoit la perſonne du Roy ſon Maiſtre, eſtant tout preſt de s'embarquer dés que l'Ambaſſadeur le luy auroit ordonné de ſa part. Le Marquis de Fontenay ſe trouva aſſez embaraſſé de ce diſcours, s'imaginant que le Duc luy rendoit toutes ces différences en préſence des Députez pour en avoir vn ordre ou vn réfus, afin d'engager la France à ne les pas abandonner dans les ſuittes de cet employ, ou pour avoir ſujet de le rendre reſponſable des accidens qui ſurviendroient à Naples s'il n'y paſſoit point ; Toutesfois il luy répondit, qu'ayant envoyé vn Courier au Roy pour luy faire ſçavoir le deſir que le Peuple avoit qu'il paſſât à Naples, il n'en pouvoit avoir encore la réponſe pour

luy donner l'ordre exprés qu'il luy demandoit ; Que pour l'adveu, il approuvoit l'Eſlection que la Royale République avoit faite de ſa perſonne, ſçachant le zéle qu'il avoit pour le ſervice de la France, & pour la liberté de Naples ; Qu'il pouvoit partir avec aſſeurance d'eſtre ſuivy dans peu de iours de toute l'Armée Navale qui s'apprétoit à Toulon ;

Cette réponſe donnant lieu au Duc de Guiſe d'accepter ſans plus de remiſe l'employ que les Députez luy venoient offrir, ce Prince leur fit paroître par des paroles fort obligeantes qu'il l'acceptoit tres volontiers, & avec autant de plaiſir que ſi la carriere n'eſtoit pas bordée d'vn grand nombre de precipices, qu'il connoiſſoit parfaitement ſans pourtant les apprehender ; & qu'il eſtoit preſt de partir quand les felouques neceſſaires ſeroient venuës.

Le voyage du Duc de Guiſe ayant eſté ainſi conclu, l'Ambaſſadeur & luy allérent en meſme temps chez le Cardinal de ſaincte Cécile pour luy donner advis de l'arrivée des Dépu-

tez du Peuple & de ce qui s'eſtoit paſſé entre eux ; Le Cardinal en témoigna vne ſatisfaction inexprimable, & dît avec vn viſage riant au Duc de Guiſe, que puis qu'il eſtoit reſolu de partir il falloit qu'il s'en allât avec toute la diligence & tout le ſecret poſſibles de peur que les Miniſtres d'Eſpagne advertis de tous coſtez de cette entrepriſe ne luy fiſſent quelque mauvais party dans Rome, ou à ſon paſſage. Le Duc luy répondit qu'il ne luy falloit que de l'argent, comme il le luy avoit déja fait connoiſtre, ſur quoy le Cardinal luy repliqua qu'il en avoit parlé au ſieur Philipe Valenti Banquier lequel luy avoit fait eſpérer qu'il luy preſteroit douze mille écus; Le Duc luy en ayant rendu grace prît congé du Cardinal & de l'Ambaſſadeur pour aller diſpoſer ſes affaires & pouvoir partir au plûtoſt. Il vît à ſon retour les Députez à qui de nouveau il fit mille careſſes, & pour obliger le P. Maiſtre Vincenzo Maria Capécé à s'attacher plus fortement à ſa perſonne & à ſa fortune, il luy dît qu'il le retenoit pour ſon Confeſſeur juſques

à ce qu'il le pût pourvoir d'vn bon Eveſché, ou de quelque choſe de plus. Enſuitte il arreſta avec eux, qu'il falloit qu'ils envoyaſſent chercher en diligence des Felouques néceſſaires pour ſon paſſage, & qu'en attendant leur venuë il feroit préparer quelques armes & quelques munitions pour porter à Naples. Le lendemain il s'occepa à trouver les ſéuretez pour l'argent que le Cardinal avoit promis de luy faire preſter par le ſieur Valenty qui deux jours apres le luy compta, & l'on travailla enſuitte aſſez ouvertement aux appreſts de ce voyage.

Mais ces appreſts ne furent pas les premiérs indices qu'en eurent les Eſpagnols; jamais entrepriſe ne fut plus connuë ny plus divulguée, & jamais entrepriſe ne reüſſit plus heureuſement. Outre les lumiéres que le Comte d'Ognatte en avoit pû avoir par ces malheureux que le Duc de Guiſe avoit envoyez à Naples dés le commencement de ces Révolutions, il en avoit de jour en jour des nouvelles, par la facilité que ce Prince avoit d'épancher vn ſecret; Il s'en eſtoit ouvert

non ſeulement à l'Archeveſque de Ravenne ſon amy, que les Miniſtres de France tenoient pour Eſpagnol quoy qu'il les viſitât quelquesfois, mais auſſi au Chevalier de Oddi Pérugin, & Maiſtre de Chambre du Cardinal Montalte, qu'il voyoit ſouvent chez vne fameuſe Muſicienne que gouvernoit ce Gentilhomme, & il y a beaucoup d'apparence que ſi les Miniſtres d'Eſpagne informez du deſſein du Duc euſſent penſé que leur ruine en dépendoit, ils euſſent pû la prévenir par la perte de ce Prince qui ſe promenoit tous les ſoirs le plus ſouvent ſeul, & ne revenoit chez luy qu'à minuit.

On aſſure ſur cette matiere que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ayant ſceu du coſté de Rome & de Naples, que ce Prince travailloit de tout ſon poſſible pour y paſſer, & qu'enfin il avoit obligé le peuple à l'appeller, & à le demander aux Miniſtres de France qui réſidoient en Cour de Rome, fit vne aſſemblée de tous les Cardinaux & principaux Prélats de ſa Faction, pour déliberer avec eux ſur cette en-

trepriſe ; Il leur répreſenta qu'enfin les rebelles de Naples s'eſtoient jettez entre les bras des François ayant appellé le Duc de Guiſe à leur ſecours; Que cette affaire avoit deux faces, l'vne dommageable à l'Eſpagne & l'autre aſſez advantageuſe ; Qu'il conſidéroit d'vn coſté que ſi le Peuple avoit donné beaucoup de peine aux Eſpagnols lors qu'ils avoient de braves Soldats & de braves Officiers qui avoient péry depuis le débarquement de l'armée Navale, lors que ce Peuple eſtoit trahy par ſon propre Chef, & n'avoit d'autre appuy que celuy de ſon deſeſpoir, il les pouſſeroit deſormais avec beaucoup plus de vigueur & de fortune ayant la France toute preſte à le ſecourir, & le Duc de Guiſe à ſa teſte: Que ce Prince non ſeulement eſtoit hardy, ambitieux & capable de grandes choſes, mais auſſi adroit, éloquent & non moins populaire & affable que ſon Ayeul, qui par ces voyes avoit eſté ſur le point de ſe rendre maiſtre de la France ; Qu'il avoit outre ces beaux talens l'avantage d'eſtre ſorty de la Maiſon d'Anjou, & ſe trouvoit dans

vn

vn païs ou ce Nom avoit vn Party auſſi ancien que ſecret, & ou les Peuples paroiſſoient ſi diſpoſez au changement, qu'il y avoit ſujet de craindre que ſi ce Prince (qui ſçavoit ſi bien l'art de gagner les cœurs) ſe ſervoit de cet advantage, il n'vſurpat cette Courone; Que ſans doute Rome & Florence qui l'eſtimoient infinimont l'aſſiſteroient dans ce deſſein, pour peu que la fortune le favorisât dans ſes premiéres entrepriſes; Que le reſte de l'Italie en feroit autant par l'ombrage où elle eſtoit de la grandeur de la Monarchie d'Eſpagne, & ſeroit bien aiſe de voir Naples ſous l'obeïſſance d'vn Roy qui ne portât qu'vne Courone, & dont tous les intereſts fuſſent vnis à ceux de l'Italie; Qu'il jugeoit d'vn autre coſté que ſon paſſage qui ſembloit eſtre ſi mortel à l'Eſpagne ſeroit peut-eſtre ſon ſalut; Qu'il ne pouvoit s'imaginer que le Miniſtére de France ſecondât les deſſeins d'vn Prince qui ſe diſoit du ſang d'Anjou, & qui apres s'eſtre emparé de Naples, pourroit regarder la Provence comme l'heritage de René dernier Roy de

de cette Maiſon ; Que depuis le temps que Henry ſon Ayeul donna vne atteinte à la Courone de ſon Roy, la Politique de l'Eſtat ſembloit avoir agy fort prudemment pluſtoſt pour abaiſſer que pour élever ſa Maiſon : Que les intrigues dont le Duc s'eſtoit ſeruy pour obliger la Populace à jetter la veuë ſur luy, montroient bien qu'il n'eſtoit pas aſſuré du Miniſtére, & qu'il avoit brigué cet employ à Naples dans la penſée que la France ne le luy eut pas donné; Que quelque bonne intelligẽce que l'on remarquât entre luy & le Marquis de Fontenay, ils ne pouvoient s'empeſcher l'vn & l'autre de faire voir vne ſecrete *jalouſie* touchant les affaires de ce Royaume : Que ſi le Marquis témoignoit d'agréer ſon élection, c'eſtoit pour n'oſer pas luy meſme paſſer à Naples, où pluſtoſt pour ne pas choquer le deſir du Peuple : Que le Marquis apparemment avoit montré de conſentir à vn voyage néceſſaire, & qu'il ne pouvoit détourner ſans altérer les volontez de cette tourbe qui l'appelloit de ſi bon cœur: Que ſans doute le Miniſtére le

rappelleroit à Paris, ſi l'armée Navale eſtoit vne fois à l'aſpect de la Ville, & en eſtat de débarquer vn Chef confident de la Cour ; Qu'ainſi au lieu d'appréhender le Duc de Guiſe, il luy ſembloit que l'ambition de ce Prince qui ne gardoit point de meſure ſeroit ſans doute plus vtile que dommageable aux Eſpagnols : Que comme il ne pourroit jamais contenir ſon cœur & ſa langue, n'y s'empeſcher de témoigner par mille actions le deſir qu'il avoit d'eſtre Roy de Naples, cette penſée détacheroit de ſon Party tout ce nombre de foûlevez qui ſouhaittoient la République, & empeſcheroit que les François ne ſecondaſſent ſon projet avec la chaleur qu'ils auroient s'il ne s'agiſſoit que de l'intereſt de la France, laquelle le devoit laiſſer conſumer, & ſe détruire de luy meſme, pluſtoſt que de le maintenir : Que ſuivant ces Réfléxions il croyoit que le Duc de Guiſe ſeroit l'inſtrument le plus propre que l'Eſpagne peut ſouhaitter pour diviſer la Populace, & & pour empeſcher que la France ne fomentât cette Révolte par vn prompt

& puiſſant ſecours : Que ſon advis eſtoit qu'il falloit favoriſer ſecretement cette entrepriſe à l'advenir, & pour vn temps pluſtoſt que de s'y oppoſer ; Que ne pouvant pas éviter d'avoir ſur les bras ou le Duc, ou ſon Roy il valoit bien mieux avoir à faire avec vn Prince ſans argent, ſans crédit, ſans forces, & dont tout l'appuy dépandoit d'vn Peuple inconſtant, où pluſtoſt d'vn aſſemblage de roſeaux auſſi foibles que chancelans, qu'avec vn Monarque puiſſant, & aſſis ſur vn thrône ferme qui ne dépendoit que de luy ; Que ce Peuple qui ne l'avoit appellé que dans l'eſperance d'eſtre par ſon moyen aſſiſté de la France, ne le conſidéreroit plus dés qu'il s'appercevroit de la mauvaiſe intelligence qui ſeroit entre les Miniſtres de cette Monarchie & luy ; Qu'on ne devoit pas avoir peur que le Pape, ny le grand Duc vouluſſent prendre ſa querelle ſi la France l'abandonnoit, eſtant trop prudens l'vn & l'autre pour s'embarquer avec vn Prince privé de ſon plus ferme appuy ; Que la Savoye & Modéne eſtoient ſi attachez aux in-

tereſts de la France, qu'ils n'avoient garde de l'aſſiſter en dépit d'elle, & que Veniſe qui peut eſtre y eut plus ſongé que les autres, eſtoit alors trop occupée en Dalmatie & en Candie, pour penſer à le maintenir.

Ces derniers ſentimens du Comte d'Ognatte furent approuvez ſi vniverſellement de toute cette Aſſemblée, qu'il fut arreſté d'vn commun accord. Que ſi ce Prince paſſoit à Naples ſans ordre de ſon Roy, & que le Peuple luy donnât le commandement de ſes armes, le Duc d'Arcos devoit employer toutes choſes pour le broüiller avec Gennaro Annéſé & avec les François : Qu'il falloit que tout le Party des Cappes Noires, & des Chefs Populaires qui conſervoient quelque intelligence avec luy s'attachaſſent apparemment aux intereſts du Duc de Guiſe, & qu'ils tâchaſſent de gagner ſon eſtime & ſa confiance; Que les plus habiles de leur Cabale s'introduiroient facilement dans ſes conſeils & dans ſon cœur, en flattant ſon ambition, & en luy faiſant adroittement entendre, que tous les membres

de l'Eſtat eſtoient réſolus de changer de Maiſtre auſſi bien que le Peuple: Qu'encore qu'il ſemblât que la Nobleſſe eut pris les armes pour les Eſpagnols, ſon deſſein n'eſtoit que de ſe mettre en eſtat de choiſir vn Roy elle meſme, pluſtoſt que d'en prendre vn des mains du Peuple; Que tout le Corps des Cappes Noires eſtoit du meſme ſentiment: Que tous vouloient avoir vn Roy qui vécut & regnât chez eux, ne voulant plus eſtre regis par des Miniſtres qui eſtoient autant de Tyrans: Qu'informez de ſon origine & de ſes grandes qualitez, ils jetteroient les yeux ſur luy, s'il vouloit s'attacher à eux, & ne les pas abandonner entiérement à la mercy de la cruauté Populaire, & de l'inſolence Françoiſe; Que l'vne & l'autre leur eſtoient également redoutables: Qu'ils vouloient qu'vn Prince François venu de la Maiſon d'Anjou les regît, & non pas la France qu'ils eſtimoient, mais qu'ils craignoient à cauſe des mœurs dépravées de ſa Nation volage; Que pour l'élever ſur le trône ils n'avoient pas beſoin de forces ny des deniers des

étrangers, puis que l'vnion du Royaume eſtoit capable de le faire à l'exẽple du Portugal ; Que tout ce qu'ils vouloient de luy en ces conjõctures, eſtoit qu'il s'emparât du gouvernail des affaires, & qu'il ſe mit en eſtat de pouvoir punir leurs principaux perſécuteurs, & d'empeſcher que les François ſous le prétexte d'vn ſecours ne s'emparaſſent du Royaume, & que bientoſt par cette voye il arriveroit ſur le thrône de ſes Anceſtres : Que c'eſtoit de cette façon que devoient agir les perſonnes confidentes du Viceroy auprés d'vn Prince, qui charmé de tant de belles apparences ſe détacheroit de luy meſme de Gennaro Annéſé & des François ; Qu'ainſi le temps & la prudence diviſeroient ce grand Party qui paroiſſoit ſi formidable, & feroient plus pour les Eſpagnols que tous leurs thréſors ny leurs armes ; Le Comte d'Ognatte ayant eſté chargé par l'Aſſemblée de donner promptement advis au Viceroy de ces réſolutions s'en acquita ſi ſoigneuſement, que la perte du Duc de Guiſe ne vint que de l'effet de ces délibérations, &

de l'application des Eſpagnols à les bien éxécuter.

CHAPITRE XIV.

Préparatifs pour le Voyage du Duc de Guiſe à Naples ; Départ de ce Prince de Rome ; Et ſon arrivée dans cette Ville.

AVſſi-toſt que le Duc de Guiſe eut receu l'argent que luy preſta le ſieur Philippo Valenty à la priére du Cardinal de ſainte Cécile, il donna tous ſes ſoins à faire les Préparatifs de ſon voyage, & ſçachant combien il luy eſtoit néceſſaire de porter avec luy quelques proviſions de poudre, il pria le Duc de Bracciano de luy en faire avoir de Palo (qui eſt vne petite Place ſituée prés de la mer qui appartient à la Maiſon des Vrſins) d'où il en tira quelques Barils par la faveur de ce Duc, lequel outre les inclinations pour la France avoit vne amitié, & vne eſtime particuliére pour ce Prince ; Il ſongea à renvoyer Touſſaint de

Bordeaux ſon Maréchal des Logis, qui avoit ſervy durant vingt années le Baron de Modéne, & qui eſtoit arrivé depuis quelques jours à Rome de la part de la Demoiſelle de Pons, pour preſſer de nouveau ce Prince de s'en retourner, & de ſe défaire du Baron, avec ordre de luy dire qu'elle ne le verroit jamais, s'il ne ſatisfaiſoit ſon adverſion implacable ; Quoy que le Baron eut pénétré le ſujet de ce voyage, cela ne l'empeſcha pas de faire vn auſſi bon viſage à cet envoyé, que s'il eut ignoré les motifs de ſa venuë à Rome, & le Duc de Guiſe s'eſtant ouvert à luy ſur cette matiére luy dit en ſoûriant qu'elle avoit toûjours de la haine pour luy, & de l'impatience pour le voyage de Paris ; Que pour ſa haine il le prioit de ne s'en mettre pas en peine, puis qu'avec le temps il feroit ſa paix ; Que pour le deſir qu'elle avoit qu'il s'en retournaſt à la Cour, ſa penſée eſtoit excuſable dans l'ignorance où elle eſtoit de l'eſtat de ſon entrepriſe, qu'elle changeroit bien d'avis quand elle ſçauroit ſon paſſage à Naples, & le bon accueil que le

Peuple luy auroit fait, & qu'il vouloit y mener Touſſaint de Bourdeaux pour le luy pouvoir rapporter; Le Baron de Modéne luy rendit graces des bontez qu'il luy témoignoit & luy fit paroiſtre, qu'encore qu'il ne doutat pas de ſon amitié, il craignoit cent fois plus les effets eſtranges de cette impetueuſe haine dont il ſe voyoit menacé que les bouraſques de la mer, ny l'aveugle fureur des Peuples où le ſort l'alloit expoſer avec le Duc; mais que cette crainte quoy que iuſte ne le feroit point écarter du chemin qu'il avoit choiſi en s'approchant de ſa perſonne, & dont tout le but conſiſtoit à ne regarder que ſa gloire; Que ce qui travailloit le plus ſon eſprit en cette rencontre eſtoit la peur que l'amour que ce Prince avoit pour cette Demoiſelle n'éclattât trop dans ſes affaires, & ne luy nuiſit dans la Cour; Qu'il le prioit de luy permettre de luy pouvoir répréſenter que dans les grandes entrepriſes toutes les paſſions de l'ame devoient ſuſpendre pour vn temps toutes leurs agitatiõs hors l'ambition, qui devoit eſtre la regle de

toutes les autres ; Que ſon amour luy feroit tort s'il ne devenoit politique; Qu'il feroit mieux de le cacher que de le découvrir & laiſſer croire à la France qu'il n'agiſſoit que pour la gloire, & le bon-heur de cette fille: Que peut eſtre ce ſentiment pourroit empeſcher que la Cour, & ſa Maiſon ne concouruſſent à ſon deſſein avec l'ardeur qu'elles feroient s'il témoignoit n'avoir point cette penſée : Que de nouveau il le prioit de s'attacher entiérement à la Cour, & à ſa Maiſon, s'il vouloit faire reüſſir ſon grand & glorieux projet; dont la bonne ou la mauvaiſe iſſuë ne dépendoit que de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe conduite.

Le Duc en luy faiſant paroiſtre qu'il agréoit tous ſes avis, luy dit qu'il alloit auſſi ſonger à dépeſcher à la Cour le ſieur de Tilly ſon Secretaire pour tâcher d'avoir de l'argent avec les procurations néceſſaires pour en tirer ſoit par le moyen de la Ducheſſe ſa Mere, ou par toutes ſortes d'autres voyes, eſpérant que dans cette occaſion cette bonne & grande Princeſſe ne l'abandonneroit pas.

Pendant que le Duc de Guiſe travailloit de cette ſorte pour ſon départ, les Députez de Naples ayant renvoyé la Felouque qui les avoit portez avoiẽt donné advis à Gennaro Annéſé du bon ſuccés de leurs Négociations, & l'avoient prié d'envoyer avec autant de diligence que de ſecret vne quantité de Felouques pour le paſſage de ce Prince : Quelques jours apres leur venuë à Rome Franceſco dé Patty y arriva malgré les grandes bouraſques qui l'avoient retenu ſur mer beaucoup plus long-temps qu'il ne croyoit y demeurer. D'abord pour ſatisfaire à ſes ordres il s'employa de tout ſon poſſible pour avoir vne audiãce ſecrette de Donna Olimpia Mere du Prince Pamphilio, n'oſant pas s'addreſſer au Cardinal Panzirollo à cauſe de l'opinion que tout le monde avoit qu'il eſtoit de la faction d'Eſpagne ; Il eut pourtant aſſez de peine d'eſtre introduit, & peut eſtre qu'il en eut eu davãtage ſans la rencontre qu'il fit d'vn de ſes domeſtiques qu'il connoiſſoit, lequel luy procura cette audiance, dans laquelle il n'oublia rien pour

pour l'obliger d'engager le Pape à s'interreſſer dans la cauſe des Napolitains, & de s'emparer de ce Royaume en faveur du ſaint Siége, où de quelqu'vn de ſa maiſon.

Cette Dame auſſi Politique & éclairée, que le peuvent eſtre les plus habiles de ſon ſexe, aprés l'avoir écouté fort paiſiblement, luy répondit, que les indiſpoſitions, & l'âge de ſa Sainteté ne luy permettant de ſonger qu'à ſa ſanté & à la vie, elle avoit de la peine à croire que le Pape s'embarraſſât dans vne entrepriſe épineuſe, douteuſe, & de longue durée: Qu'elle luy alloit rendre compte de tout ce qu'il luy avoit dit de la part de Gennaro Annéſé, & qu'il retournât dans deux iours pour en apprendre la réponſe.

Le Docteur Franceſco dé Patty s'étant retiré ne manqua pas de retourner chez Donna Olympia ſuivant cet ordre, où il apprit de ſa bouche que le Pape pour couronner la félicité de ſon regne ne ſouhaittoit que d'établir vne Paix ferme & générale dans la Chreſtienté avant la fin de ſon

Pontificat ; Que ny ayant rien qui la pût retarder davantage que les troubles de Naples, qui en établiſſant le champ de la guerre dans ce Royaume, maintiendroient la France & l'Eſpagne dans ces longues diviſions qui ne paroiſſoient profitables qu'aux Heretiques & aux Turcs, il ne pouuoit écouter ſes propoſitions ; Que ſi le Peuple deſiroit qu'il s'entremit de ſon accord il employeroit volontiers ſes ſoins pour luy faire obtenir tout ce qu'il pourroit ſouhaiter avec Iuſtice du Roy Catholique.

Quoy que cette réponſe témoignât que le Pape n'avoit point voulu s'embarquer en aucune ſorte avec les Napolitains, il y a des perſonnes qui ont aſſuré que Donna Olympia luy ayant rapporté tout ce que luy avoit dit le Député de Gennaro Annéſé, ſa Sainteté apres avoir examiné judicieuſement l'eſtat, & les ſuittes de cette Révolution dit en ſoûpirant, que s'il eſtoit vn peu plus ieune, & qu'il y eut dans ſa maiſon vn ſujet digne autant que fort pour le poids de cette Courone, il ſçauroit bien ſe

prévaloir de la plus belle occaſion que la fortune luy pouvoit mettre jamais entre les mains ; Quoy qu'il en ſoit le Docteur Franceſco dé Patty ayant pris congé de Donna Olympia ſe réſolut d'aller traiter avec l'Ambaſſadeur de France, puiſque la réponſe du Pape luy faiſoit bien iuger qu'il n'y avoit rién à eſpérer du coſté de Rome.

Il ſe rendit à ſon Palais le lendemain de grand matin, & aprés avoir pris les précautions néceſſaires pour n'eſtre point découvert par les autres Députez, il fut introduit chez le Marquis de Fontenay auquel il rendit la lettre de créance de Gennaro Annéſé, & luy expoſa les motifs de ſon voyage.

Ses propoſitions plûrent aſſez à l'Ambaſſadeur, mais elles l'embarraſſerent beaucoup. Il jugea bien que la Négociation de ce Député eſtoit plus glorieuſe pour la France que celle des premiers venus, mais il arrivoit trop tard pour la pouvoir éxécuter ; Et il conclud qu'il n'eſtoit plus temps de penſer à empeſcher le Duc de Gui-

ſe de partir, puis qu'il n'attendoit que l'arrivée des Felouques pour prendre la route de Naples; Que pour n'avoir pas ſur les bras ce Prince, & pour ne ſe pas rendre coupable des mauvais effets que le voyage du Docteur pourroit produire, ſi les autres Députez venoient à ſçavoir le deſſein de Gennaro Annéſé, il valoit mieux diſſimuler, eſt remetre le tout au temps. Ces penſées luy firent dire au Docteur dé Patty qu'il répondroit aux bonnes intentions de Gennaro & de la Conſulte, par ſes offices & par ſes ſoins; Que s'il vouloit paſſer en France pour traitter plus commodément avec le Roy, & ſon Conſeil, il le chargeroit de ſes lettres & des mémoires néceſſaires pour faire le Traitté que ſouhaitoit Gennaro Annéſé; Que quand au paſſage du Duc de Guiſe à Naples il iugeoit qu'on ne pouvoit ny juſtement, ny honneſtement l'empeſcher; Que le Peuple ayant fait tant d'avances pour l'appeller à ſon aide, & luy donner le commandement de ſes armes, ce ſeroit faire vn grand affront à ce Prince, &

meſme à la France de s'oppoſer à ce deſſein ; & que Gennaro Annéſé devoit s'aſſurer que le Duc de Guiſe vivroit tres-bien avec luy.

Le Docteur Franceſco dé Patty voyant que la Négociation ne reüſſiſſoit pas mieux avec l'Ambaſſadeur de France qu'avec le Pape, dit au Marquis, que n'ayant pas vn ordre exprés de paſſer en France, il croyoit qu'il ſeroit plus à propos qu'il s'en retournât & qu'il vit les autres Députez du Peuple, de crainte que s'ils avoient découvert ſon voyage, ils ne luy rendiſſent quelques mauvais offices prés du Duc de Guiſe ou du Peuple; qu'il les iroit viſiter & les aſſureroit que Gennaro l'avoit dépeſché de nouveau pour les obliger de preſſer le Duc de Guiſe de partir.

Mais quoy que ce Docteur pût dire aux trois autres Députez, il eſt certain qu'ils pénétrérent le ſujet de ſon voyage, & ſoit que cet homme qui parloit beaucoup leur en eut donné des indices par ſes diſcours, ſoit qu'ils fuſſent advertis d'ailleurs, ils dirent aſſez imprudemment au Duc de

Guiſe qu'il eſtoit venu ſecretement vn envoyé de Gennaro Annéſé, pour négocier avec l'Ambaſſadeur de France quelque choſe à ſon préjudice.

Quoy que cet advis touchât ſenſiblement le Duc, il n'en témoigna rien alors au Marquis, ny depuis à Gennaro Annéſé, & ce rapport ne fit que confirmer ce Prince dans la penſée qu'il avoit que l'Ambaſſadeur travailloit ſourdement contre luy; Tout cela ne l'empécha pas de faire vn aſſez bon viſage au Docteur qui luy fut préſenté par Nicolò Maria Mannara, lequel l'aſſura devant luy qu'il eſtoit venu expreſſément pour ſolliciter ſon départ; Le Duc luy témoigna qu'il y travailloit de tout ſon poſſible, & qu'il n'attendoit plus que les Felouques pour partir; En effet il s'y portoit avec tant d'aſſiduité, & de diligence, qu'on peut dire qu'il fit des choſes en vne ſemaine que d'autres euſſent eu peine à faire en vn mois; Il viſita en particulier les Miniſtres de France, & leur témoigna que le ſeul zéle qu'il avoit pour le ſervice & pour la gloire de la Courone, l'embar-

quoit dans vne entrepriſe la plus périlleuſe du monde, dans laquelle il eſpéroit qu'ils le ſerviroient à la Cour pour luy faire obtenir les choſes néceſſaires pour ſon appuy : Il renouvella au Cardinal de ſainte Cécile les proteſtations d'vne ſincére & perpétuelle amitié, & l'aſſura qu'il écrivoit expreſſément en France pour la Négociation du Mariage du Duc de Ioyeuſe ſon frére, avec vne des Niéces du Cardinal Mazarin : Il dreſſa les inſtructions que le ſieur de Tilly ſon Secretaire devoit porter à Paris, tant pour négocier avec les Miniſtres, que pour avoir de l'argent par toutes ſortes de moyens : Il écrivit au Chevalier de Guiſe ſon frére, lequel il aimoit tendrement pour le convier à le venir trouver, & à le ſeconder dans ſa glorieuſe entrepriſe : Il prit meſme congé du Pape, qui avoit pour luy vne particuliere eſtime, & luy confia les motifs de ſon voyage avec autant d'aſſurance que s'il l'eut crû de ſon Party : Enfin il fit connoiſtre à toute la ville de Rome qu'il alloit à Naples avec auſſi peu d'appréhenſion, que s'il

n'eut point eu à ſe garder de toute l'armée Navale d'Eſpagne qui s'oppoſoit à ſon voyage.

Dans ce temps les Felouques deſtinées pour ſon paſſage arrivérent au nombre de quatorze vers l'embouchеure du Tybre, & les Députez luy en ayant auſſi-toſt donné l'advis, ce Duc partit de Rome le jour ſuivant ſur le ſoir accompagné du Cardinal de ſainte Cécile, de l'Ambaſſadeur & de l'Abbé de ſaint Nicolas, l'vn des plus ſages & des plus zélez Miniſtres que le Roy eut en cette Cour: Il monta en carroſſe avec eux, & ordonna au Baron de Modéne de partir à cheval avec ceux qui le devoient ſuivre en ce voyage, & luy dit ſur tout de ne pas manquer de paſſer dans la Place d'Eſpagne devant le Palais du Comte d'Ognatte, pour faire voir aux Eſpagnols qu'il ne leur vouloit point cacher ſon paſſage à Naples. Le Baron ayant executé cet ordre, & fait marcher à la teſte de ſa petite Trouppe vn Trompette du Duc, l'alla joindre vn peu apres à ſaint Paul au delà de Rome, où le Cardinal de ſainte Céci-

le & le Marquis de Fontenay prirent congé de luy apres l'avoir embraſſé pluſieurs fois. Il monta à cheval & ſe rendit environ ſur la minuit à ſancta Felicita, entre Fiumicino & Nettano, où l'attendoient les Felouques, dont chacune n'eſtoit capable de porter que deux paſſagers; Apres avoir fait embarquer la poudre & quelques autres munitions, le Duc ſe mit dans vne de ces Felouques avec vn valet de Chambre Italien, nommé Vincenzo Canetty, & ſon argent (dont il avoit voulu charger le Baron de Modéne, qui le pria comme il avoit déja fait en d'autres rencontres de ne le pas embarraſſer de la conduite de ſa bource) & le Baron entra dans vne autre avec le ſieur des Iſnars ſon Couſin. Tous les autres qui s'embarquérent dans le reſte des Felouques furent les trois Députez du Peuple, le ſieur de Cérizantes que le Cardinal de ſainte Cécile & le Marquis de Fontenay luy donnérent pour ſervir aupres de luy en qualité d'homme du Roy, Girolamo Fabrani Italien ſon Secretaire, Agoſtino de Liéto Napolitain, qui dés ſa

premiére jeuneſſe s'étant acquis quelques amis, particuliérement parmy les Cappes Noires, s'eſtoit depuis peu de jours ſi bien introduit dans l'eſprit du Duc de Guiſe par ſes artifices, & par des eſperances auſſi grandes que ridicules, que ce Prince s'imaginant que ce jeune homme eſtoit capable d'attirer dans ſes intereſts toute la Nobleſſe & toute la Bourgeoiſie de Naples, le prit pour Capitaine de ſes Gardes, ce qui ſurprit extremément toute la Cité, qui ſçavoit que ce poſte eſtoit trop èlevé pour ſa naiſſance & pour ſon mérite. Ceux-cy furent auſſi ſuivis du Sergent Major Vitalé, & du Capitaine Dença fondeur d'Artillerie, l'vn connu dans Naples pour y avoir fait vn voyage pour cette entrepriſe, & l'autre néceſſaire pour ſon Métier.

De quelque ſorte que l'on cõſidére le paſſage du Duc de Guiſe à Naples, il eſt certain que les Eſprits les plus critiques, où les plus envieux ne peuvent s'empeſcher d'avoüer, que c'eſt l'vne des plus hardies & des plus grandes actions qui ait éclaté dans l'Europe.

Iamais les Grecs ny les Romains ſi ſoigneux de faire valoir celles de leurs Héros, n'en ont publié de ſemblable, & jamais l'intrépidité ne ſe fit voir ſi réſoluë, ſi tranquille & ſi enjoüée qu'elle parut en la perſonne de ce Prince, alors qu'il entra dans vne petite Felouque, ſçachant que vingt-trois Galéres & vingt Brigantins l'attendoient pour luy diſputer le paſſage vers vne Ville, environnée de toute vne Armée Navale. On ne peut pas dire que dans ce moment il ſe jetta dans le péril ſans le connoiſtre, & comme font les brutaux animez d'vne impétueuſe fureur pluſtoſt que d'vn courage égal & froid dans le fort du danger, puis que ceux qui l'ont connu ſçavent bien qu'il ne fut jamais plus à luy qu'alors qu'il ſembloit riſquer tout & s'abandonner au hazard: Enfin l'on peut aſſurer que dans cette occaſion il donna tout à la Fortune, qui pour ne point paroiſtre ingrate dans cette reſignation luy montra ſa reconnoiſſance & favoriſa ſon paſſage, malgré les forces de ſes ennemis.

Ce Prince s'eſtant donc embarqué à ſancta Félicita, en partit le 13. jour de Novembre ſur le minuit, ſuivy de toutes les autres Felouques, & ne rencontra rien qui s'oppoſât à ſa route que le lendemain vers le ſoir en côtoyant Monté Circello, où les Galéres d'Eſpagne adverties par vn ſignal que leur fit la Tour, parurent tout à coup ſur luy. Avant que de s'embarquer il avoit pris l'advis de tous les Mariniérs, & d'vne partie des perſonnes qui l'accompagnoient, & avoit réſolu que toutes les Felouques marcheroiẽt de cõſerve en cas qu'il ne fut attaqué que de quelques Brigantins dont elles ſe pûſſent défendre: mais que ſi les Galéres luy fondoient ſur les bras, les Felouques s'écarteroient & prendroient diverſes routes pour embaraſſer les Eſpagnols qui n'ayant pour but que de prendre celle du Duc ne pourroient diſcerner celle où il ſeroit. Auſſi-toſt que les Galéres ſe furẽt miſes en état de couper le chemin à ce Prince, toutes les Felouques ſe ſéparérent les vnes des autres, & la ſienne ſuivant le ſentiment de ſon Pi-

lote

lote fort expert dans ſon Meſtier prit la route de la coſte, au lieu de la mer, que toutes les autres prirent, feignant d'aller donner en terre vers Gayette. Cette feinte reüiſſit heureuſement, les Eſpagnols s'imaginant qu'elle portoit quelques paſſagers du Païs en abãdonnerẽt la pourſuite pour pouſſer à force de rames les autres qui avoient pris le large de la mer, & dõt la plus part ſeroient tombées entre leurs mains ſans la nuit qui ſurvint vn peu aprés avec vne grande & ſoudaine bouraſque qui fut le ſalut de ces Felouques, car les Galéres n'oſant s'engoulpher dans la mer, & s'expoſer à la mercy de l'orage furent obligées de rélacher vers l'Iſle de Ponza aprés les avoir pourſuivies & canonées en vain quelque-temps.

La Felouque du Duc de Guiſe s'eſtant approchée de la coſte le Pilote abbaiſſa la voile afin d'eſtre moins remarqué, & allant touſiours prés de terre à l'abry des rochers qui la bordent, la tempeſte ſe r'enforça de ſorte que ne pouvant preſques plus ſe ſervir des rames, ny gouverner le ti-

mon, il témoigna au Duc qu'il falloit relâcher, & prendre terre en quelque part à moins que de vouloir perir. Sa crainte n'émeut point ce Prince, qui cõſidérant ce danger ſans aucune appréhenſion luy répondit bruſquement qu'il falloit néceſſairement marcher & le menaça de le tuer s'il ne pourſuivoit ſon chemin. Cette fermeté r'aſſura vn peu le Pilote & les Mariniers qui ſe diſant les vns aux autres que ſans doute le Duc connoiſſoit la mer mieux qu'eux, firent tant d'efforts que malgré la violence de la bouraſque ils ſe trouverent ſur le point du iour dans le voiſinage de Naples, mais au milieu de toute l'Armée Navale d'Eſpagne, & de pluſieurs Chalouppes ennemies. Le Duc commanda à ſon Pilote de feindre d'aller droit vers la Capitane comme ſi c'eut eſté pour donner quelque advis, ce qui réüiſſit aſſez bien iuſques à ce que ſa Felouque en fut arrivée aſſez pres; Car tournant à lors tout à coup la proüe vers la Ville, les Eſpagnols iugérent que c'eſtoit ou le Duc de Guiſe ou quelque autre de ce party, ſi-

rent lâcher vne infinité de canonades ſur luy, & deſtachérent beaucoup de Chalouppes pour tâcher de l'empeſcher d'aborder. Alors le Duc ſe leva ſur pied dans ſa Barque afin de ſe faire connoiſtre à vne multitude de Peuple qui regardoit de la Cité cette violente pourſuite, laquelle enfin ſe termina vers la Tour del Greco, d'où ſortirent quelques Mouſquetaires pour l'eſcorter au long du bord de la mer, & pour en écarter les Chaloupes qui le pourſuivoient: Ce qui luy donna moyen d'arriver vn peu apres à Naples ayant heureuſement évité tous les dangers que la violence d'vne furieuſe bouraſque, & les forces d'vne puiſſante Armée Navale luy pouvoient faire courir: Quoy que depuis les Eſpagnols ayent publié que prévoyant que ſon arrivée à Naples leur ſeroit plus advantageuſe que nuiſible, ils s'eſtoient oppoſez à ſa route pluſtoſt pour luy faire peur que pour luy faire mal.

Les autres Felouques qui s'eſtoient ſéparées de ce Prince vers le Monté Circello n'arrivérent à Naples qu'vn

ou deux iours apres luy. Celle du Baron de Modéne ayant eſté long-temps pourſuivie par cinq Galéres d'Eſpagne qui croyoient qu'elle portoit le Duc de Guiſe s'échapa à la faveur de la nuict & de la tempeſte apres avoir eſſuyé quelques canonades dont l'vne emporta ſon timon: Ses Mariniers, qu'il falloit à tout moment encourager dans la peur qu'ils avoient d'eſtre pris & d'eſtre pendus, ſe voyãt exempts de cette crainte furent ſaiſis de celle que leur cauſa cette tempeſte, laquelle croiſſant tout à coup les forçoit à tous momens de quitter les rames & de recourir aux vœux: Enfin leur bonne fortune pluſtoſt que leur art les fit arriver environ minuit à Vento Tiéne, petite Iſle deſerte & proche celle de Ponza, où vne partie des Galéres ennemies s'eſtoient retirées, & d'où le lendemain elles envoyérent vne barque avec ſix Eſpagnols pour découvrir s'il n'y avoit point de Felouques dans Vento Tiéne, où eſtoit celle du Baron de Modéne avec trois autres qui y eſtoient arrivées vn peu apres luy. Cette Barque

s'eſtãt arreſtée à la pointe d'vn écueil, où le Baron s'eſtoit caché avec quelques-vns des autres paſſagers, & des Mariniers des Felouques, les Eſpagnols eurent à peine mis pied à terre qu'ils furent ſaiſis & liez avec les méches de leurs mouſquets ſans avoir le loiſir de ſe mettre en défenſe. Le Baron ſceut par eux que les Galéres eſtoient à Ponza, & qu'on les avoit envoyez pour voir ſi le Duc de Guiſe ne s'eſtoit point retiré dans cette petite Iſle, où l'orage ayant retenu deux iours le Baron, il en partit la nuit du 17. Novembre avec la Barque ennemie & les Eſpagnols garrotez dedans, & navigea ſi heureuſement qu'il arriva le lendemain à Naples avec ſa priſe, & les autres Felouques qui l'avoient joint à Vento Tiéne.

CHAPITRE XV.

Grande allegreſſe que tout le peuple de Naples témoigne à l'arrivée du Duc de Guiſe ; Bon accueil que luy fait Gennaro Annéſé dans le Torrion des Carmes ; Adreſſe dont ſe ſert le peuple pour rendre le Cardinal Filomarino ſuſpect aux Eſpagnols : Employ de Meſtre de Camp Général conféré au Baron de Modéne.

COmme l'eſprit des Napolitains s'abandonne entiéremẽt aux paſſions qui le dominent il ſeroit mal aiſé d'exprimer la ioye que l'arrivée du Duc de Guiſe cauſa dans la Ville de Naples ; Ie ne penſe pas que de tous les ſiecles on en eut veu vne ſemblable ; Elle parut aux Egliſes dont on ſonna toutes les Cloches, elle parut ſur les viſages & dans les acclamations d'vne foule innombrable de gens de toute ſorte d'âges, & de conditions, qui environnant ce Prince auſſi toſt qu'il eut pris terre luy té-

moignérent par toutes les demonſtrations poſſibles la ſatisfaction qu'ils avoient de le voir, & il y eut meſme des Vieillards qui embraſſant ſes genoux & baiſant ſes pieds en pleurant de ioye criérent hautement qu'ils ne ſe ſoucioient plus de mourir apres avoir veu vn Prince ſorty des Roys de la Maiſon d'Aniou. Cette foule l'accompagna, ou pluſtoſt le porta iuſqu'à la porte de l'Egliſe de noſtre Dame des Carmes, ou Gennaro Annéſé le vint reçevoir, & l'embraſſer avec toutes les marques d'vn contentement extreme. Apres leurs premiers complimens qui ne conſiſterent qu'en la ioye que la Royale République avoit de l'heureuſe arrivée du Duc, & de celle que reſſentoit ce Prince de ſe voir en eſtat de pouvoir luy faire paroiſtre ſon zéle, ils entrérent tous deux dans l'Egliſe, d'où apres avoir rendu graces par vn *Te Deum* ſolemnel, ils paſſérent dans le Convent & dans le Torrion des Carmes, où Gennaro Annéſé voulut que le Duc logeaſt, & couchaſt meſme dans ſa chambre avec luy, juſqu'à ce qu'on

luy eut préparé vn appartement dans ce Convent. Le Duc s'en défendit long-temps, luy dit qu'il ne le vouloit pas incommoder, & qu'apres avoir paſſé deux nuits couché dans vne Felouque, il en paſſeroit bien vne autre ſur vn matelat ou dans vne chaire; Mais Gennaro luy repliqua qu'il ſouhaittoit qu'il dormit cette nuit dans ſa chambre & avec luy, afin que tout le monde connut l'entiére & ſincére vnion qui eſtoit entre l'vn & l'autre, & que cette apparence ſerviroit meſme beaucoup pour la ſeureté de ſa perſonne. Cela contraignit le Duc de paſſer toute la nuit dans vne chãbre qui reſſembloit aſſez à vne retraite de voleurs; On y voyoit vne quantité de vaiſſelle d'argent & de meubles précieux entaſſez les vns ſur les autres ſans aucun ordre; Gennaro Annéſé & ſa femme y appreſtoient leur manger eux-meſmes de crainte d'eſtre empoiſonnez, & ils y dormoient ſur des matelats eſtendus à terre, & parmy vne infinité d'ordures qui cauſoient vne puanteur inſupportable. Apres avoir ſoupé enſemble, le Duc & Gen-

naro ſe couchérent ſur le lit, & ſa femme auprés d'eux ſur vn autre matelats. Ils paſſérent d'abord vne partie de la nuit à des proteſtations réciproques d'vne perpétuelle correſpondance, apres quoy Gennaro Annéſé rendit au Duc vn compte aſſez exact de l'eſtat où les affaires eſtoient pour lors: mais il ne put s'empeſcher de luy faire paroiſtre dans tout ſon ruſtique entretien la ſecrette ambition qu'il couvoit dans ſon ame, & qui luy faiſoit regarder le trône comme vn ſiége que la fortune luy préparoit pour ſe délaſſer de ſes grandes & longues fatigues. Le Duc ne témoigna point qu'il s'en appercevoit, & luy dit ſeulement en termes généraux, qu'il n'eſtoit venu à Naples que pour ſuivre aveuglément tous les intereſts du Peuple & les ſiens. Apres quoy il repoſa ſur ce lit tout vétu durant quelques heures, & au point du jour, ſe mit en eſtat de recevoir les complimens de tous les Officiers du Peuple, qui accourroient de tous coſtez pour le ſaluer, & pour luy faire paroiſtre la ſatisfaction qu'ils avoient de ſon arrivée.

S'il y a des perſonnes dont la préſence diminuë la réputation, il y en a d'autres dont l'aſpect l'augmente. Cõme le Duc eſtoit de ce nombre, & que ſon viſage, ſes carreſſes, & la facilité qu'il avoit de s'exprimer agréablement faiſoient d'abord vne vive impreſſion dans les eſprits les plus indifférens ; toute la Conſulte & tous les Capitaines des quartiers, & les autres Chefs Populaires qui le vinrent viſiter parurent ſi ſatisfaits de ſon bon accueil & de ſes civilitez, que chacun publia dans ſon voiſinage, que Dieu leur avoit envoyé le Prince le plus accomply, & le plus agréable du monde, pour le ſalut de tout l'Eſtat. D. Luigy del Ferro (échapé des mains de ſes ennemis depuis que Nicolò Maria Mannara eſtoit revenu de ſon prémier voyage de Rome) fut le prémier à le ſaluer, il ſe jetta à ſes pieds, luy embraſſa les genoux dés le ſoir de ſon arrivée, & voulut meſme le ſervir, & luy rendre les offices les plus bas ; Le Duc luy fit mille careſſes, & apres avoir embraſſé le matin ce grand nombre d'Officiers qui le vin-

rent voir, il alla entendre la Messe en l'Eglise des Carmes, qui dans vn moment fut remplie d'vne infinité de gens de toutes sortes qui regardoient tous ce Prince avec vne admiration extréme, & ne pouvoient s'empescher de temps en temps de témoigner par des cris d'allegresse le contentement qu'ils avoient de le voir.

Le 17. de Novembre ce Prince d'vne commune voix fut proclamé Généralissime des Armes du Peuple, & Défenseur de sa liberté sous la Protéction du Roy tres-Chrestien, avec les mesmes avantages, facultez & prérogatives qu'avoit le Prince d'Orange dans les Estats de Hollande. Il accepta ces Titres & cet employ, & il en rendit graces au peuple d'vne façon si obligeante, que toute la multitude qui rempliſſoit le marché luy fit paroistre par des acclamations & par des applaudissemens, qu'elle luy estoit obligée d'avoir accepté cette marque de l'estime de tout le Peuple & de la confiance qu'il avoit en luy. Tout le reste de la iournée fut employé par le Duc à visiter les quartiers

& les Poſtes de la Ville tenus par les Populaires, où il fut ſuivy d'vne foule de gens qui ne pouvoient le regarder aſſez, ny ſe laſſer d'obſerver & d'admirer iuſques à ſes moindres actions. Ce fut alors qu'il reconnut que le rapport qu'on luy avoit fait de l'eſtat des forces du Peuple eſtoit bien éloigné de la verité, & que les cinquante mille hommes que les Députez s'eſtoient vantez d'avoir ſous les armes, eſtoient réduits à quatre ou cinq mille, qui ſuffiſoient à peine pour la garde ordinaire des poſtes de la Cité, & qui n'avoiẽt aucunes munitiõs. Le Duc leur fit diſtribuer celles qu'il avoit apportées de Rome, ce qui n'accrût pas peu le contentement que le Peuple avoit eu de ſon arrivée, & l'eſpérance qu'il avoit conceuë d'vn prõpt & aſſuré ſecours: Toutesfois cette partie du peuple qui n'avoit pas conſenty de bon cœur à l'élection de ce Prince ne laiſſoit pas de murmurer ſourdement, & de faire courir le bruit que l'on ne voyoit point encore ces grandes ſommes de deniers qu'il avoit promis d'employer pour le ſervice de l'Eſtat:

l'Eſtat : Qu'il n'y avoit point d'apparence qu'vn Prince de ſa qualité fut venu tout ſeul & ſans ſuitte, & les plus méchans au lieu de dire que le Duc de Ghiſa eſtoit arrivé, diſoient que c'eſtoit le Duc de Chi sà, voulant faire douter par là de ſon nom, & de ſa qualité. Mais tous ces diſcours qui ne ſe diſoient qu'en ſecret ne ſervirent qu'à faire voir vne malice impuiſſante, & tout cela n'empeſchoit pas que ce Prince ne fut ſuivy par tout où il alloit d'vne infinie multitude de Peuple, qui ſembloit dans ſon zéle ardent aller juſqu'à l'idolatrie : Auſſi à parler franchement il ſemble que le Duc de Guiſe ſoit en quelque ſorte excuſable d'avoir ſur les acclamations & les applaudiſſemens de cette multitude populaire donné de ſi grandes aiſles à l'ambition naturelle de ſon eſprit élevé & porté aux grandes choſes ; ce fut ce qui luy fit prendre ce vol, qui l'écarta de la route qu'il devoit ſuivre, & fut la cauſe de cette cheute qui ſuivit de ſi prés ſon élevation.

Le meſme jour vers le ſoir le Baron

de Modéne arriva à Naples, & fut receu de ce Prince avec vne joye inconcevable, & d'autant plus grande que ſon retardement luy avoit fait craindre qu'il ne ſe fut perdu par la tempeſte, où qu'il n'eut eſté pris par les Galéres d'Eſpagne. Dés qu'il l'eut embraſſé, & qu'il eut ſceu les avantures qui l'avoient empeſché d'arriver pluſtoſt, il l'alla préſenter à Gennaro Annéſé, & aux autres principaux Chefs du Peuple & leur dit beaucoup de bien de ce Gentilhomme; Il le mena enſuitte dans l'appartement qui luy avoit eſté donné le plus beau de tout le Convent, qui regardoit la mer, & où logeoient ordinairement les Provinciaux de l'Ordre des Carmes quand ils faiſoient leurs viſites. Lors qu'il ſe vit ſeul avec le Baron, il l'embraſſa encore de nouveau, & luy donna tant de témoignage d'vne cordiale amitié, que le Baron crût eſtre entiérement à couvert des inſultes de la Demoiſelle de Pons, & de toutes celles de la fortune. Dans cette longue & ſecrete converſation, Il luy apprit tout ce qui s'eſtoit paſſé depuis

qu'ils s'eſtoient ſéparez vers Monté Circello juſqu'à lors, particulièrement l'extréme joye que le Peuple avoit témoigné de ſon arrivée à Naples, & que déja il avoit receu mille marques de l'amour, & de la confiance de tout le Party. Le Baron apres luy avoir rendu graces de la continuation d'vne amitié dont il avoit déja receu tant de marque, luy répondit : Qu'il avoit vne extréme joye de voir que dans ſi peu de temps il avoit gagné tant de cœurs ; Que c'eſtoit ſur ces fondemens que ſa fortune pourroit faire vn établiſſement ſolide, ſi ces cœurs n'eſtoient pas les meſmes, qui en moins de trois jours traittérent Maſaniélle comme vn Monarque, comme vn Voleur & comme vn Saint: Qu'il le prioit de bien ſonger parmy tant d'acclamations, aux ſecrets & divers motifs qui les cauſoient : Que s'il eſt vray que l'intereſt ſoit l'ame du corps politique, on pouvoit juger que la ſource de tant de bonnes volontez que le Peuple luy faiſoit paroiſtre ne conſiſtoit qu'en l'eſpérance des avantages qu'il croyoit recevoir

par ſon arrivée : Que ces eſprits ne meſurant leur amour que par leur profit, l'aimeroient véritablement ſi l'aſſiſtance qu'ils prétendoient que ſa venuë & ſes ſoins leurs procureroient répondoit à leur attente : Qu'afin de les bien ménager & conſerver cette chaleur qu'ils témoignoient avoir pour luy, il falloit penſer à deux choſes, l'vne à ſolliciter la Cour d'envoyer l'Armée Navale le plus viſte qu'il ſe pourroit, l'autre à s'empeſcher de donner aucun ombrage à Gennaro Annéſé, & garder la neutralité entre tant de divers Partis qui diviſoient celuy du Peuple. Que pour obtenir le ſecours qu'il eſpéroit, & tous ceux qui luy ſeroient néceſſaires à l'advenir, il croyoit que le moyen le plus aſſuré eſtoit de ne ſe point détacher de la Cour, & demeurer ferme dans ſon prémier Deſſein : Que ſi Naples eſtoit le champ de ſa fortune & de ſa gloire, Paris en devoit eſtre l'origine : Et qu'il le prioit de ſe perſuader que c'étoit de la France qu'il devoit attendre tout ſon bon-heur & le ſuccés de ſes deſſeins dans cette Révolution. Que

quand à ce qui concernoit ſa conduite dans vne Ville diviſée en tant de Partis, la Politique l'obligeoit de faire bonne mine à tous, mais de n'en préférer pas vn, excepté dans les occaſions où il s'agiroit du ſervice du Peuple : Que s'il ſe partialiſoit, il perdroit l'amour de l'vn, en acquerrant l'eſtime de l'autre, & que pour le nom de Partiſan il quitteroit celuy d'Arbitre: Que ſans témoigner de ſçavoir les ſecrets motifs du voyage du Docteur Franceſco de Patty, il devoit vivre avec Gennaro Annéſé, comme avec vn homme dont il n'avoit point pénétré les mauvaiſes intentions, dautant qu'vn ennemy cõuvert, & qui ne croit pas qu'on connoiſſe le mal qu'il a penſé ou fait, eſt plus facile à regagner ou à tromper qu'vn ennemy découvert qui n'eſt plus capable de garder aucunes meſures, ny d'avoir aucune cõfiance en celuy qu'il a offenſé ; Que quelque accueil & quelque bon viſage que luy fiſſent les Cappes Noires, il ne devoit point ſe fier à leurs careſſes, mais qu'il falloit leur rendre la pareille, & les regarder comme des Eſ-

pagnols traveſtis, qui ſans doute tâcheroient de s'approcher de ſa perſonne, & d'entrer dans ſa confiance pour le rendre ſuſpect au Peuple, & peut eſtre l'embarquer dans quelque route auſſi malheureuſe vers ſa fin, qu'aiſée & belle dans ſon commencement; Que ſur tout il le coujuroit de ne ſe détacher jamais des juſtes intereſts du Peuple qui l'avoit choiſy pour ſon Chef, & qui devoit eſtre la principale baſe de ſa fortune.

Le Duc l'écouta aſſez paiſiblement, & comme il n'auoit point encore commencé à gouſter ce doux poiſon dont les Eſpagnols ſe ſervirent pour l'enchanter peu de jours aprés, il luy fit paroiſtre qu'il luy ſçavoit bon gré de ſon zéle & de ſes avis. Le lendemain ce Prince allant voir Gennaro Anneſé pour délibérer avec luy de quelle façon il preſteroit le ſerment de la Charge de Généraliſſime des Armes du Peuple, le Baron l'accompagna juſqu'à l'entrée de ſa chambre, où il fut appellé vn peu apres par le Duc pour eſtre de leur conférence, dans laquelle apres voir examiné pluſieurs opiniõs,

il fut conclu que la cérémonie s'en feroit dans l'Egliſe Cathédrale, & que pour rendre le Cardinal Filomarino plus odieux aux Eſpagnols, & le détacher entiérement d'avec eux, Gennaro Annéſé l'obligeroit de benir vne épée, & de la donner au nom du Peuple au Duc de Guiſe, afin d'intérreſſer le Ciel en l'heureux ſuccés de ſes armes. Cette réſolution ayant eſté approuvée de toute la Populace, Gennaro Annéſé en fit donner avis au Cardinal, lequel jugeant que cette action le pourroit broüiller avec les Eſpagnols, tâcha de s'en excuſer ſous prétexte de ſa goute qui le retenoit dans ſa chambre, & ne luy permettoit pas d'agir ; Mais la Populace mal ſatisfaite de ſa réponſe parut tout à coup ſi émeuë, que ſur ce que Gennaro Annéſé luy fit dire ſécrettement qu'il ne luy répondoit pas des accidens qui luy pourroient ſurvenir s'il ne la contentoit promptement, il l'aſſura que le lendemain il ſe feroit porter dans l'Egliſe pour cette cérémonie, ce qui donna beaucoup de joye à cette multitude de gens aſſemblée dans le Mar-

ché, & qui déja ſe préparoit d'aller mettre le feu à l'Archeveſché, ſi le Cardinal ſe fut obſtiné dans ſon prémier refus. Le Duc de Guiſe crut qu'il devoit le viſiter chez luy avant que de le voir dans l'Egliſe, il y alla donc & fut receu fort civilement de cette Eminence qui luy témoigna eſtre fort ſatisfaite de ſon arrivée, & luy fit comprendre que toute la Nobleſſe & luy avoient eu beaucoup plus de joye de ſa venuë que le Peuple, dans l'eſperance qu'ils avoient, que la préſence & la conduite d'vn Duc de Guiſe arreſteroit le cours de tant de ſacriléges, de cruautez & de ruines cauſées par vn Maſanielle, & qui l'euſſent contraint depuis long-temps de quitter Naples, ſi ſon Office de Paſteur luy eut permis d'abandonner ſon Bercail parmy ces deſordres; Qu'il verſoit tous les jours des larmes, & addreſſoit des vœux au Ciel pour tâcher d'appaiſer ſon ire, dont toutes ces confuſions n'eſtoient que les triſtes effets, & qu'il ſe croyoit exaucé, puis qu'il voyoit vn Prince de ſa ſorte en eſtat de remédier à des maux qui juſ-

qu'à cet heure paroiſſoient incurables. Le Duc répondit à cet adroit compliment avec beaucoup de civilitez, & aſſura ce Cardinal que luy & toute la Nobleſſe de la Cité & du Royaume auroient dans peu de temps ſujet de ſe loüer de ſa conduite.

Le Baron de Modéne qui avoit accompagné le Duc en cette viſite, obſerva ſes actions & ſes paroles avec aſſez d'attention, & reconnut que le diſcours du Cardinal luy avoit plû: Comme il eſtoit dans vne perpétuelle appréhenſion que ce Prince ne prit le change, & ne s'écartât de ſa prémiére route, il voulut prévenir les mauvaiſes impreſſions que les paroles du Cardinal pourroient faire dans ſon eſprit. Il n'eût guéres de peine à le mettre ſur cette matiére, car dés que le Duc ſe vit avec luy, il luy demanda avec vn viſage fort ſatisfait, qu'elle opinion il avoit de ce Cardinal, & s'il ne croyoit pas qu'vn homme de ſon rang, & de ſon humeur qui avoit eu tant de démélez avec les Eſpagnols, ne ſeroit pas bien-aiſe de s'attacher à luy dans vne Révolution, où peut-eſtre leur

vnion pourroit procurer le Pontificat à l'vn, & vne Courone à l'autre. Ce peu de mots ne fit que trop connoître au Baron que le Duc s'eſtoit laiſſé prendre à l'amorce du Cardinal, ce qui l'obligea de luy répondre: Qu'il croyoit bien que cet eſprit eſtoit aſſez ambitieux pour aſpirer à la Thiare, mais qu'il le croyoit trop prudent pour la prétendre par des voyes incertaines & périlleuſes. Qu'il penſoit bien que ſi le Duc avoit vn eſtabliſſement aſſuré, & que ſa fortune fut à couvert de la puiſſance des Eſpagnols le Cardinal s'attacheroit ſans doute à luy: mais qu'il croyoit auſſi qu'il ne le feroit point dans l'eſprit de Pietre chancellante où elle eſtoit; Qu'il avoit eu bien ſouvent des démélez avec les Miniſtres d'Eſpagne, particuliérement touchant les Immunitez de l'Egliſe, dont il paroiſſoit tres-ardent & tres-rigide Défenſeur: mais que cela n'empeſchoit pas qu'il ne fut fort bien avec eux ſur tout depuis ces grands tumultes, où il les avoit bien ſervis; Qu'il y avoit de l'apparence que ſon ſéjour dans le Palais Archiépiſcopal

marquoit leur intelligence ; Qu'il n'eſtoit demeuré dans ce lieu que pour mieux ménager les Partis & les Cabales qu'ils avoient dans le corps de la Populace, que le Prince de la Rocca ſon parent fomentoit à ce qu'on diſoit publiquement dans la Cité ; Que quand cela ne ſeroit pas, ce Cardinal ne luy pouvoit répondre que de ſa perſonne, n'ayant pas beaucoup de crédit parmy le Corps de la Nobleſſe, comme tout le monde le ſçavoit aſſez; Qu'enfin à l'éxemple d'vn Romain qui terminoit toûjours ſes Harangues par l'advis de détruire Carthage, il luy diroit inceſſamment qu'il falloit ſe tenir au Peuple, & ne ſe perſuader pas que dans ces Révolutions vn Cardinal, ny aucun Prince, ou autre Grand de ce Royaume vouluſſent riſquer tous leurs biens afin de s'attacher à luy.

Le Duc rougit à ce diſcours, & le Baron reconnut fort bien, qu'il ne luy avoit pas fait plaiſir de luy parler ſi franchement, quoy que ce Prince ne luy en témoignat rien par ſa réponſe, qui fut: Qu'il ne falloit rien négliger,

mais prendre à toutes mains les occaſions favorables que la fortune luy offriroit. Le lendemain le Cardinal s'eſtant rendu à l'Egliſe, où vne multitude infinie de gens l'attendoit pour voir cette cérémonie, y fit la bénédiction d'vne Epée qui fut préſentée au Duc, & ſur le champ il préta le ſerment touchant l'employ que luy avoit conféré le Peuple, lequel de nouveau témoigna hautement ſon allegreſſe ſecondée de pluſieurs motets chantez par la Muſique de cette Egliſe.

Le meſme jour ſur le ſoir le ſieur de Cérizantes aborda le Baron de Modéne qui ſe promenoit ſeul dans le Dortoir du Convent des Carmes proche ſon appartement, & luy dit avec vn viſage riant : Qu'il luy venoit apprendre la grace que Gennaro Annéſé & le Duc de Guiſe luy avoient faite de luy promettre la Charge de Meſtre de Camp Général du Peuple, vacante par la démiſſion de Marc Antonio Brancaccio, & qu'il le prioit de le ſervir en cette occaſion ; Le Baron ſurpris de ce diſcours luy répondit

dit bruſquement qu'il s'eſtonnoit fort qu'vn homme qui n'eſtoit venu avec ce Prince que pour tenir les Chiffres des Miniſtres de France en Cour de Rome, & leur donner part de tout ce qui ſe paſſeroit à Naples, eut aſpiré à vn employ réſervé pour le Chevalier de Guiſe qu'on attendoit à tous momens. Cette réponſe l'eſtonna, & le Baron le quittant fut rencontré par le Pere Maiſtre Fra. VincenzoMaria Capécé Dominicain, & Confeſſeur du Duc de Guiſe, accompagné du ſieur des Iſnars, qui luy dit qu'il le cherchoit pour l'advertir qu'il avoit appris que le ſieur de Cérizantes eſpéroit la Charge de Meſtre de Camp Général que prétendoient le Mellone vieux ſoldat, mais fort ſoupçonné d'eſtre eſpion des Eſpagnols, & Vittorio Zapullo autre vieux ſoldat dépendant du Marquis de Torrécuſo qui eſtoit avec la Nobleſſe aſſemblée contre le Peuple; Qu'il luy ſembloit que cet employ eſtoit d'aſſez grande importance, pour obliger le Duc de Guiſe à ne le laiſſer conférer qu'à vn homme de qualité

qui ne dépendit que de luy ; Que Cérizantes ny les autres n'avoient rien qui pût l'obliger à prendre l'vn d'eux pour ſon Lieutenant Général, & que le *B*aron de Modéne eſtoit le ſeul que l'on devoit pourvoir de cette dignité ſuivant le ſentiment commun de tous les amis de ce Prince. Le Baron qui en embarquant le Duc de Guiſe dans cette entrepriſe ne s'eſtoit proposé autre employ que celuy d'être prés de ſa perſonne, pour le ſervir de ſes Conſeils dans les occaſions néceſſaires, n'ayant autre but que la gloire & la fortune de ce Prince, fut fort eſtonné de cette propoſition, & répondit au Pere Capécé, qu'il jugeoit comme luy, que le Duc ſe feroit tort s'il permettoit que cette Charge fut donnée à vne perſonne qui ne dépendit pas de luy ; Qu'encore que Cérizantes l'eut aſſeuré que le Duc luy avoit promis de la luy procurer, il avoit peine à le croire ; Que pour luy il ne pouvoit ſonger à cette dignité peu convenable à ſon humeur, & trop élevée au deſſus de ſon mérite & de ſes forces ; Qu'il n'avoit point

d'autre ambition que celle d'eſtre auprés du Duc, & de ne le point quitter de veuë pour pluſieurs ſecretes raiſons ; Qu'il conjuroit ſes amis de ny plus penſer, & qu'il alloit faire connoiſtre à ce Prince, que cette Charge ne devoit eſtre conférée à aucun des trois prétendans.

Le Pere Capécé luy répliqua, qu'il falloit que pour le ſervice de l'Eſtat, & du Duc de Guiſe il prit cet employ & quil s'aſſuroit de le faire approver au Duc ; Le Baron ſans luy rien repartir alla de ce pas trouver le Duc qu'il rencontra ſeul dans ſa Chambre, & luy rendit compte de tout ce que le ſieur de Cérizantes, & le Pere Capécé venoient de luy dire. Ce Prince parut ſurpris de ce que Cérizantes l'avoit aſſuré quil avoit ſa parole touchant ſa prétenſion, & luy dit qu'il luy en avoit parlé, mais quil luy avoit répondu qu'il y penſeroit, & qu'il en confére roit avec Gennaro Annéſé. Le Baron luy dit enſuitte, que quoyque Cérizantes eut de l'Eſprit & du cœur, il n'avoit point les qualités néceſſaires pour eſtre ſon Lieutenant

Général & que toute la France trouveroit ce choix fort eſtrange; Que quand ſon expérience & ſa naiſſance luy pourroient faire meriter cet employ, il ſe feroit tort de permetre qu'vn homme qu'il ne connoiſſoit que depuis fort peu de temps poſſedât la charge la plus importante de l'Eſtat aprés la ſienne; Qu'ayant prié le Chevalier de Guiſe de venir à Naples, il ſembloit qu'il ne la devoit point confier à vn autre; Que s'il falloit qu'elle fut éxercée par quelqu'vn en attendant ſon arrivée, il offroit d'y donner ſes ſoins pour empeſcher qu'elle ne fut occupée par quelqu'vn qui ne dépendit pas de luy; A ces mots le Duc l'embraſſa & luy témoigna par ſon viſage auſſi bien que par ſa réponſe qu'il en ſeroit extremément aiſe, & qu'il empeſcheroit que Gennaro Annéſé n'en pourveut Cérizantes. Cette Conférance fut interrompue par la venuë de quelques Officiers du Peuple qui vinrent viſiter le Duc, & qui donnérent lieu au Baron de Modéne de ſe rétirer en ſon appartement pour ſonger avec plus de loiſir & d'at-

tention à la propoſition que luy avoit faite le Pere Capécé ſur le ſujet de cet employ. Il eſt tres vray que cet infortuné Gentilhomme eut de ſecrets préſſentimens dans cet inſtant de la diſgrace qui ſembla provenir d'vne charge qui fut auſſi funeſte à ſa fortune qu'advantageuſe à ſa gloire. Ce ie ne ſçay quoy qui ſemble, en nous faiſant frémir ſans cauſe apparente, nous advertir ſouvent d'vn malheur prochain, ne luy permit de regarder ce poſte qu'avec frayeur ; en conſidérant le ſervice du Duc de Guiſe il reconnoiſſoit que puis qu'il eſtoit néceſſaire que le Peuple eut en ce moment vn Meſtre de Camp Général pour agir, & pour ſoulager le Duc aux lieux, & dans les choſes où il ne pourroit pas tout faire, il falloit néceſſairement que cet employ fut conféré à vn confident de ce Prince ; Que tout autre qui n'auroit pas vn attachement aveugle, & vne entiére dépendance pour luy dans ces occaſions pourroit partager, & meſme acquerir tout à fait les cœurs de cette Populace qui paroiſſoit ſi inconſtante ; Qu'vn Meſtre

de Camp Général qui s'entendroit avec l'Eſpagne, pourroit détruire le Party par cent moyens ; Que quand cela ne ſeroit pas, vne mauvaiſe intelligence cauſeroit des deſordres pernicieux au Duc de Guiſe : Que ne voyant alors perſonne à qui le Duc pût confier vn employ de cette importance, l'amour qu'il avoit pour ce Prince le convioit de l'accepter, tant afin d'empeſcher qu'vn autre ne le prit à ſon préjudice, que pour avoir plus de moyens de concourir à ſa fortune. Mais en conſidérant l'eſprit du Duc, il trembloit alors qu'il ſongeoit que s'il acceptoit cette Charge, il ſeroit ſouvent obligé de s'éloigner de la Cité, & de la veuë de ce Prince, qui montroit en pluſieurs rencontres qu'il bornoit ſon affection à la portée de ſes yeux, & que la place que l'on avoit dans ſon cœur eſtoit fort aiſée à ſurprendre, ſi l'on n'avoit le ſoin de la garder ſoy-meſme, & d'empeſcher non ſeulement que l'abſence ne la fit perdre, mais auſſi que les envieux & les jaloux ne la ſurpriſſent par les rapports, & les ombrages dont ſon

eſprit quoy que beaucoüp éclairé eſtoit ſuſceptible plus que tous les hommes du monde ; Qu'en s'éloignant de ſa préſence il laiſſeroit à ſes ennemis vn champ fort ample pour luy nuire, ne ſçachant à qui confier ſes intereſts en cette abſence, car le ſieur des Iſnars ſon parent, & le ſieur d'Orillac ſon amy n'eſtoient pas aſſez accréditez auprés du Duc pour les ſoûtenir contre tant de gens, qui ſans doute tâcheroient de le ruiner ; Qu'il avoit à ſe garder non ſeulement de la pluſpart des Domeſtiques de ce Prince qui craignoient ſon integrité, ſur tout d'Auguſtin de Liéto (qui commençoit déja à faire le favory, & le Miniſtre au grand eſtonnement de Naples) mais encore des Eſpagnols, & des envieux de la gloire du Duc qui feroient leur poſſible pour le détourner de ſa route, & le deſunir d'avec la France en flattant ſon ambition par les viſions chimériques d'vne future Royauté ; Qu'ainſi pendant qu'il pouſſeroit les Eſpagnols à la Campagne, leur Cabale & leurs artifices le perdroient dans le Cabinet.

Le Baron paſſa preſques toute la nuit dans les agitations que tant de differens objets cauſoient en vne perſonne qui eut ſouhaité de ſe pouvoir partager en deux, afin d'eſtre tout à la fois dans la Ville & dans la Campagne, proche du Duc & loin de luy, pour remplir en vn meſme inſtant tous les devoirs que ſon zéle éxigeroit.

Le lendemain le Pere Capécé le vint voir, & luy préſenta vne grande Patente en parchemin, & ſeellée du grand ſceau du Peuple par laquelle Gennaro Annéſé le déclaroit Meſtre de Camp Général de la Cité, & de tout le Royaume de Naples, & l'aſſura de ſa part qu'il n'avoit point voulu écouter ny Cérizantes, ny le Mellone, ny le Zapullo, & qu'il le prioit d'accepter cet employ comme vn gage de l'eſtime que tout l'Eſtat avoit pour luy. Le Baron la prenant de ſes mains luy dit, qu'il n'avoit rien à répondre ſur ce ſujet, qu'il n'eut veu le Duc de Guiſe, lequel il alla trouver incontinent avec cette Patente qu'il luy préſenta, & luy dit tout ce que ſon Con-

feſſeur venoit de luy dire, adiouſtant à cela qu'il ne prendroit cette Charge que par ſon ordre abſolu, & ſous deux conditions, l'vne de ne l'exercer que juſqu'à la venuë du Chevalier de Guiſe ſon frére, la ſeconde que cet employ ne le priveroit point de celuy qu'il avoit prés de ſa perſonne & dans ſa Maiſon, qu'il eſtimoit cent fois plus que l'autre. Le Duc avec mille careſſes luy répondit; Qu'il importoit à ſon ſervice qu'il acceptât cette Charge, mais qu'il vouloit qu'il en prit la Patente de luy, & non pas de Gennaro Annéſé, & qu'il agréoit les conditions ſous leſquelles il déſiroit l'accepter.

Si je m'étens vn peu trop ſur ces circonſtances j'ay crû devoir ce témoignage à l'innocente conduite du Baron de Modéne, qui n'ayant pris cet employ que pour mieux ſervir le Duc de Guiſe fut depuis ſoupçonné injuſtement de l'avoir brigué pour ſe détacher de ce Prince, & pour ſon intereſt particulier: mais le temps a fait connoiſtre la verité de ce que je dis ſur ce ſujet.

Le Baron de Modéne témoigna au

Duc de Guiſe qu'il acceptoit cette Charge puis qu'il luy commandoit abſolument de la prendre, & qu'il s'agiſſoit de ſon ſervice, & luy remit entre les mains la Patente que Gennaro Annéſé luy avoit envoyé, ce Prince luy en fit expédier vne autre à l'heure meſme par Girolamo Fabrani ſon Secretaire, apres quoy le Baron alla prier le Pere Capécé de faire connoître à Gennaro Annéſé qu'il luy eſtoit fort obligé de l'eſtime qu'il avoit témoignée pour luy, mais que les attachements qu'il avoit avec le Duc de Guiſe ne luy permettoient pas de prendre aucun employ que de ſa main.

CHAPITRE XVI.

Progrés des armes de la Nobleſſe commandées par D. Vincenzo de Tuttavilla : Combats dans la Cité entre les Eſpagnols & les Populaires : Nouvelles tentatives que fait D. Iean d'Auſtriche pour avoir la paix par l'entremiſe du Nonce du Pape : Conſeil tenu par les Eſpagnols ſur les demandes du Peuple : Suitte des progrés du Géneral Tuttavilla.

QVelques iours avant la venuë du Duc de Guiſe à Naples D. Vincenzo de Tuttavilla Général des Armes de la Nobleſſe du Royaume, eſperant que lors qu'il agiroit de luy meſme il reüſſiroit beaucoup mieux qu'il n'avoit fait en éxécutant les ordres du Viceroy pour le recouvrement du paſſage de la grotte de Poſilippo : Se réſolut d'employer toutes ſes forces tant pour empeſcher que les vivres n'entraſſent dans la Cité de Naples, que pour réduire ſous l'obeiſ-

ſance des Eſpagnols les Villes & les Cazals de la Terre de Labour qui ſuivoient le party du Peuple, & voyant que les Populaires couroient ſouvent la Campagne avec quelque Cavallerie levée dans Naples, & compoſée de cinq ou ſix cens Chevaux de Carroſſe, dont ils s'eſtoient ſaiſis dés le commencement des troubles, il forma vn petit Camp volant de ſept à huit cens Chevaux pour obſerver leur Marche, & les attaquer dans les lieux où ils le pourroit faire avec advantage : Mais quelques ſoins que peuſſent prendre ceux qui le commandoient, ils battirent ſouvent la Campagne en vain au grand déplaiſir de toute la Nobleſſe tres-fâchée de voir cinq ou ſix cens Chevaux Populaires braver inſolemment leurs forces, & faire vne infinité de ravages à la veüe d'vne Armée de plus de cinq mille Chevaux aſſemblée alors dans Averſe. Le 4. iour de Novembre le Général Tuttavilla advertv que huit cens hommes du party du Peuple avoient inveſty la Tour de Scaffati, gardée par vn Capitaine Maillorquin, avec cinquante

cinquante Eſpagnols naturels partit d'Averſe avec deux cens Chevaux, le Régiment de D. Proſpero di Tuttavilla ſon Neveu, & quelque peu d'Infanterie de la Nobleſſe, & de la Milice du Royaume. Il fit faire halte à deux mille de Scaffati, & ordonna au Colonel de Goélans, & à D. Diégo de Cordoüa d'aller reconnoiſtre le lieu où les Populaires s'eſtoient retranchez. Ces deux Officiers accompagnez des Marquis de Torrécuſo & de San Giuliano, de quelques autres Cavaliers Napolitains volontaires, & ſuivis de ſoixante & dix Chevaux, s'étant advancez juſqu'à la veuë de Scaffati, les Populaires ne croyant pas que ce petit nombre de Royaliſtes fut ſouſtenu du gros qui avoit fait halte avec le Général Tuttavilla, détachérent deux cens vingt Chevaux pour charger les ennemis, qui les voyant partir de leur poſte en donnérent incontinent advis à ce Général, & dans le meſme-temps les Populaires firent advancer quelques Mouſquetaires pour ſouſtenir leur Cavallerie, laquelle ſe croyant aſſez forte pour ba-

tre les Eſpagnols, marcha avec cette Infanterie droit à eux. Le Baron de Goélans n'ayant point encore de nouvelles de ſon Général, & jugeant que la retraite luy ſeroit plus périlleuſe que le combat, non ſeulement fit teſte aux Populaires avec beaucoup de réſolution & de vigueur, mais meſme les attaquant tout à la fois par le front & par le flanc, mit leur Cavallerie ſi fort en deſordre, qu'elle abandonna l'Infanterie qui la ſouſtenoit, & que les Bourguignons en taillérent en piéces la plus grande partie. Cette défaite étonna ſi fort le reſte des Populaires qui gardoient Scaffati, qu'apres avoir veu arriver le gros commandé par le Général Tuttavilla, & ſoûtenu quelques legeres eſcarmouches ils abandonnérent ce lieu à la faveur de la nuit, & laiſſérent ainſi le moyen aux Royaliſtes de s'en emparer & de le piller, ſous prétexte que les Habitans avoient dõné les mains au Peuple pour s'en ſaiſir, & attaquer la Tour où commandoit le Capitaine Maillorquin, qui dans ce ſiége s'eſtoit veu réduit à vne telle extrémité, que les bou-

lets luy ayant manqué il avoit chargé ſes canons de quelques ſacs d'argent qu'il avoit dans cette Tour tres-forte & tres-conſidérable pour le paſſage de la Riviére de Sarno.

Ce ſuccés ayant rétably le crédit du Général Tuttavilla, fit tant d'impreſſion dans tout le voiſinage, que cela luy donna moyen de recouvrer en peu de temps non ſeulement la Tour del Gréco, mais encore pluſieurs places dans la Terre de Labour, & dans la Principauté de Salerne ; ce qui fit voir que dans la guerre la réputation bien ſouvent fait autant, ou plus que les forces.

Mais ces pertes ne firent aucun effet dans la Cité de Naples, où l'obſtination des ſoûlevez s'augmentant de plus en plus maintenoit ſi fort leur vigueur qu'ils en donnoient des marques aux Eſpagnols par de continuelles attaques, ſur tout au Quartier de la grande Doüane aſſez proche du Château neuf, mais à couvert du canon à cauſe de la hauteur des maiſons qui eſtoient entre deux, & qui donnoient moyen au Peuple de s'aſſembler dans ce Poſte.

& d'y faire vne Place d'armes, d'où à tous momens il ſortoit pour attaquer les retranchemens ennemis. Le Baron de Batteville reconnoiſſant de iour en iour les dommages que les Eſpagnols recevoient de ce Poſte (lequel eſtant compoſé de quatre murailles fort époiſſes & fort hautes commandoit tout le quartier du Port) fit dreſſer vne Batterie à l'emboucheure d'vne rüe qui regardoit en face ce grand Bâtiment, & y ayant logé deux canons il commença à battre cet édifice ſans aucune diſcontinuation, ce qui obligea le Peuple de placer deux petits fauconneaux aux feneſtres de la Doüane qui tirant auſſi continuellement incommodoient extremement les Eſpagnols, & particulierement leurs Cannoniers qui eſtoient eſtropiez, ou tuez auſſi-toſt qu'ils ſe découvroient tant ſoit peu; Et ce qui fâchoit encore plus le Baron de Batteville eſtoit vne greſle continuelle d'arquebuzades que les Populaires leur tiroient des maiſons voiſines, & dont il y en eut vne qui emporta la moitié du nez à Fra. Paolo Venato Cavalier

de ce siége, & de beaucoup de consideration. Mais le Peuple qui ne se lassoit point dans le travail qu'il luy convenoit faire pour se défendre ou pour attaquer, voulant montrer à ses ennemis qu'il sçavoit profiter du Terrain & du temps quand l'occasion s'en presentoit, avança vn soir à la faveur de l'obscurité vn Retranchément à travers de la ruë du Port & l'esleva avec tant de soin & de silence, que les Espagnols ne s'en estant apperceus que le lendemain au matin, furent bien estonnés de voir le Peuple logé à douze pas de leurs Postes ; Ce qui les obligea de faire décharger sur ce nouveau travail toute l'Artillerie du Château-neuf, qui fit plus de bruit que d'effet à cause de l'époisseur du retranchement, lequel ayant resisté toute la iournée aux Canonades du Château ne put se deffendre d'vne attaque que firent les Espagnols sur le soir avec tant de vigueur ; qu'apres vn Combat opiniastré plus de trois heures ils en chasserent les Populaires, & y mirent le feu, se retirant ensuitte avec perte de beaucoup de bons hommes entre

leſquels eſtoit D. Antonio Sanchez Chevalier de Malte tué en abordant ce retranchement.

Le Peuple ne ſe rebuttant point de tant de divers ſuccés fit preſqu'en meſme temps vn e autre tentative du coſté du Château ſan Ermo, vers lequel mille hommes s'eſtant advancez à la faveur d'vn chariot couvert, ſe ſaiſirent d'vn poſte aſſez advantageux, & qui pouvoit favoriſer beaucoup le débarquement de l'Armée Navale de France : Mais les Eſpagnols ayant reconnu le préjudice qu'il leur pourroit cauſer s'il y laiſſoient loger les Populaires, le Baron de Batteville avec tous les ſoldats Eſpagnols & Wallons des Quartiers de San Martino & de ſanta Lucia del Monté, les chargea à l'impourveuë ſi vigoureuſement qu'il les força de quitter ce Poſte & de ſe retirer dans leurs Quartiers.

Pendant ces diverſes attaques D. Iean d'Auſtriche prévoyant les deſordres & les pertes que la ſuitte de cette guerre cauſeroit à l Eſpagne, ſongeoit ſérieuſement à la paix, & à tous les moyens poſſibles pour l'obtenir,

& jugeant que la voye du Nonce eſtoit la plus commode, & la plus prompte, il pria de nouveau ce Prélat de recommancer ſes bons offices, & de renoüer le Traité qui avoit eſté tenté quelques jours auparavant. Monſignore Altiéri n'épargna rien pour ce deſſein, & ayant fait preſſentir le Peuple, ſa réponſe fut : Que tandis que le Duc d'Arcos, ſeroit à Naples, il n'entendroit iamais aucunes propoſitions d'accord ; Mais que ſi D. Iean le faiſoit éloigner ſans retour il écoutercit volontiers tout ce qu'il auroit à luy dire. Le Peuple répondit de cette ſorte, tant pour voir ſi les Eſpagnols, ſeroient capables d'abandonner ainſi vn de leurs principaux Miniſtres que pour avoir loiſir de reſpirer en attendant le ſecours de France: Mais D. Iean pour ne négliger aucune occaſion apparente d'avoir la paix fit aſſembler le Conſeil d'Eſtat pour délibérer s'il eſtoit iuſte & bienſéant que le Viceroy ſe retirât volontairement de Naples pour favoriſer le Traité.

Toutes les opinions du Conſeil le ré-

duiſirent à deux, l'vne fut qu'il ne falloit point que le Duc d'Arcos quittât ſa Charge & le Royaume, fondée ſur pluſieurs raiſons dont les principales furent, que s'il eſtoit permis aux Peuples de choiſir ou de rejetter à leur plaiſir les Officiers & les Miniſtres d'vn Eſtat, ils auroient la meilleure part de l'authorité Souveraine; Que la plus ſolide colomne de la puiſſance Monarchique eſtoit la ferme opinion que les Peuples devoient avoir qu'vn Prince ne ſçauroit faillir dans le choix qu'il fait des perſõnes qu'il apelle dans ſes affaires, & qu'il ne leur eſt pas permis de controller les actions d'vne vive image de Dieu, & de celuy dont on ne peut blaſmer le choix ſans l'accuſer ou d'ignorance ou de foibleſſe; Que ſi par ſurpriſe il commet le Gouvernement de l'Eſtat à quelque eſprit dont la conduite merite d'eſtre châtiée, ſes ſujets doivent recourir aux remontrances & aux priéres, & non pas à la voye de fait, ny aux outrages ny aux armes; Que l'averſion que le Peuple avoit pour le Duc ne venoit

que de la haine naturelle qu'il avoit pour la Royauté, & que d'accorder ſa demande ce ſeroit le convier à prétendre vne infinité d'autres choſes au préjudice de l'Eſtat ; Que ſi le Duc ſe retiroit, cela ne feroit qu'augmenter l'inſolence des Populaires, qui ne jugeans de la grandeur de leurs forces que par l'effet qu'elles cauſoient dans les eſprits, attribueroient la ſortie de ce grand Miniſtre pluſtoſt à la foibleſſe de l'Eſtat, & à vne fuite contrainte, qu'à la clemence de leur Roy, & à vn départ volontaire ; Que ſans doute les ſoûlevez ne deſiroient cette retraite que pour connoiſtre ſi le Prince ſeroit aſſez foible pour laiſſer faire breſche à ſa puiſſance, & jugeroient qu'vn Souverain qui ſouffre qu'vne Populace effrenée entame ſon authorité, ſe réſout fort facilement à la perdre ; Qu'enfin le Viceroy ne pouvoit ſortir ſans paſſer pour coupable des choſes qu'on luy imputoit, & qu'il y alloit de l'honneur de ſa Majeſté Catholique de ne laiſſer pas périr vn Miniſtre de ce rang qui avoit couru tant de périls pour ſon

ſervice, & dont la cauſe eſtoit la ſienne.

L'autre opinion fut contraire à celle-cy, & ceux qui la ſouſtinrent dirent que ces raiſons eſtoient fort bonnes pour vn Royaume pacifique, & où le Roy eſtoit préſent : mais qu'elles n'avoient point de lieu dans vn Eſtat ſoûlevé, & dont le Prince eſtoit ſi éloigné ; Qu'il ne s'agiſſoit pas ſeulement de l'honneur du Prince, mais encore de la ruine évidente de tout l'Eſtat; Qu'il valoit bien mieux que l'Eſpagne riſquaſt ſa réputation, que le plus beau de ſes Royaumes ; Qu'elle pourroit facilement recouvrer vn jour celle-là, mais mal-aiſément celuy cy; Que tout ce qui eſt profitable à l'Eſtat n'eſt jamais honteux ; Qu'vn ſage Prince doit vſer de l'authorité ſouveraine comme d'vne regle de plomb que l'on plie, & que l'on redreſſe ſuivant le beſoin & le temps ; Que l'on peut tenir la main haute, & racourcir meſme les reſnes à vn Cheval de qui la fougue l'emporte en ſauts & en ruades ; mais qu'il les luy faut rendre toutes lors que cabré, il court fortu-

ne de ſe renverſer tout à fait; Que l'on n'avoit pas affaire à vn petit nombre de mutins dont la fureur s'évaporaſt par les cris, ou par les menaces : mais à vn Peuple qui avoit ſecoüé le joug de ſon Roy, & qui ayant tiré l'épée contre luy ſembloit en avoir jetté le fourreau dans la mer; Que l'exemple des Hollandois avoit fait juger depuis peu que le ſort des armes égale les ſujets à leurs Souverains; Que le départ du Viceroy pourroit peut-eſtre ramener les ſoûlevez de qui la rage n'avoit que luy pour ſon objet ; Que ce Duc auroit plus de gloire d'immoler ſon propre intereſt à cette fureur populaire, que de l'irriter davantage par ſon ſéjour dans la Cité, & qu'il falloit ſonger pluſtoſt à maintenir le Souverain, que le Miniſtre.

Quoy que cette derniere opinion parut la plus raiſonnable, le Viceroy fit connoiſtre qu'il ne pouvoit quitter Naples ſans vn ordre exprés de Madrid. Cette eſpérance qui ſuit l'homme par tout, meſme au milieu du naufrage, & à l'aſpect du ſupplice flattoit

encore tellement cet eſprit flégmatique, qu'il s'imaginoit que le temps réduiroit peu à peu le Peuple dans ſon devoir & qu'ainſi il auroit la gloire de laiſſer le Royaume de Naples dans le meſme eſtat qu'il l'avoit trouvé.

Pendant toutes ces Négociations qui ne produiſirent aucun effet D. Vincenzo de Tutavilla Général des armes de la Nobleſſe continuoit avec autant de chaleur que de vigilance ſes courſes ſur les terres qui tenoient le Party du peuple, & principalement vers celles dont la communication pourroit apporter quelque advantage aux Napolitains ſoûlevez, leſquels eſtans ſouvent forcez par la faim de ſortir en campagne, eſcarmouchoient avec ſa Cavalerie tantoſt avec quelque avantage, & tantoſt avec quelque perte, la fortune prenant plaiſir d'entretenir les deux Partis entre l'eſpérance & la crainte.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Effets que l'arrivée du Duc de Guiſe à Naples produit parmy les Eſpagnols; Ordres ſecrets du Viceroy aux Confidents qu'il avoit dans les Quartiers Populaires de travailler à diviſer le Duc & Gennaro Annéſe; Soins que prend le Baron de Modéne de s'informer de l'eſtat des forces, & des affaires du Peuple; Rapport qu'il en fait au Duc de Guiſe; Agoſtino Mollo introduit dans les Conſeils de ce Prince par Agoſtino di Liéto; Préſſentimens qu'à le Baron de Modéne ſur ce ſuiet.

SI l'arrivée du Duc de Guiſe à Naples cauſa beaucoup de joye dans les Quartiers Populaires, elle produiſit vne grande conſternation dans les Royaliſtes, & particuliérement parmy ceux qui n'avoient point de part au ſecret du Miniſtére, & qui ne ſçavoien pas ce que le Comte d'Ognatte avoit écrit au Duc d'Arcos

touchant le paſſage de ce Prince dans le Royaume. Comme le Gouvernement de l'Eſtat eſt vne eſpece de Machine, dont les mouvemens apparans ſont bien contraires aux cachez, & que ce qui fait que le vulgaire ſe trompe ſi ſouvent en ſes jugemens, eſt qu'il les fonde ſur des choſes dont les motifs ſont auſſi ſecrets, que les effets en ſont connus, Les Royaliſtes eurent vn grand ſujet de crainte voyant arriver dans Naples vn Duc de Guiſe, dont le nom & les mérites eſtoient ſi répandus dans l'Italie, & dont la venuë devoit eſtre apparemment ſecondée de fort prés de celle de l'Armée Navale de France, & de tous les autres ſecours néceſſaires, ne jugeans pas poſſible que cette Courone eut laiſſé engager vn Prince d'vne telle importance dans cette entrepriſe pour ne le pas aſſiſter de toutes ſes forces; Mais le Viceroy informé par le Comte d'Ognatte des ſentimens que le Conſeil d'Eſpagne à Rome avoit touchant le paſſage du Duc de Guiſe ne conſidera pas ſon arrivée de cette façon, & pour la rendre in-

fructueuſe aux Napolitains, & infortunée à ce Duc, il communiqua les advis qu'il avoit receus de Rome au Régent Zuffia qui avoit beaucoup d'amis parmy les Cappes Noires du Party Populaire, & le pria de leur ordonner ſecrettement d'employer toute leur addreſſe pour aborder le Duc de Güiſe, & s'inſinuer peu à peu dans ſon cœur & dans ſes Conſeils ; Il luy dit que le moyen de s'accréditer auprés de luy, ſeroit de luy faire concevoir quelques eſpérances de ce thrône que poſſédérent ſes Ayeux, & que la plus ſaine partie de tout le Royaume luy offriroit volontiers, pourveu qu'il la mit à couvert de la cruauté Populaire, & de l'inſolence Françoiſe; Qu'il falloit luy donner de la défiance de Gennaro Annéſé, & des Commandans de l'Armée Navale que l'on attendoit de Toulon, en luy faiſant voir que Gennaro jaloux de l'amour que tout Naples avoit déja pour ſa perſonne s'vniroit ſans doute aux François pour en empeſcher les progrés ; Enfin il le ſollicita de faire agir auſſi en meſme-temps prés de Genna-

ro, & des autres qui demandoient la République, pour leur rendre le Duc ſuſpect, & leur faire connoiſtre que ſon but ne tendoit qu'à la Royauté.

Apres que le Regent Zuffia eut vn peu reſvé ſur le choix des perſonnes les plus capables de cette Négotiation, dont le ſalut des Eſpagnols dépendoit entiérement, il dit au Viceroy que parmy tous les Partiſans ſecrets que l'Eſpagne avoit dans les Quartiers Populaires, il n'en croyoit point de plus propre pour ménager adroittement cette intrigue qu'Agoſtino Mollo Advocat fameux, qui paſſant dans Naples pour amy ardent & fidele de la Nobleſſe n'auroit pas beaucoup de peine à perſuader au Duc de Guiſe tout ce qui ſeroit néceſſaire pour ce ſujet. Le Duc d'Arcos approuva extremément cette penſée, & ſur le champ il fut conclu que tous ceux dont on ſe pourroit aſſeurer ſeroient advertis de s'attacher apparamment aux intereſts du Duc de Guiſe, & ſurtout, qu'Agoſtino Mollo auroit ordre ſecretement de s'approcher de ſa perſonne, & de tâcher de s'acquerir

ſon eſtime & ſa confiance. Tout cela fut éxécuté avec autant de ſecret que de diligence, & Agoſtino Mollo flaté par les eſpérances que le Regent Zuſſia luy donna d'vne récompenſe digne du plus grand ſervice que l'on pût rendre à l'Eſpagne, embraſſa cette commiſſion avec vn contentement extreme.

Pendant ces ſecretes intrigues le Baron de Modéne ayant pris poſſeſſion de la Charge de Meſtre de Camp Général, crût que le prémier ſoin qu'il devoit prendre eſtoit de s'informer, & de reconnoiſtre le veritable eſtat des forces du Peuple, & la diverſité des cabales qui régnoient dans cette Cité. Il viſita tous les poſtes que tenoit le Peuple, & fit vne reveüe de toutes les troupes ordinaires qui les gardoient, & qui ne paſſoient pas cinq mille hommes peu diſciplinez, mal armez, ſans aucunes munitions hors celles que le Duc avoit fait aporter de Rome; Mais tous determinez à périr pour leur liberté. En remarquant l'horreur que toute cette Populace avoit pour les Eſpagnols, il luy viſt

commettre des choſes qu'il vaut mieux taire que dire, qui luy firent iuger que la fureur qui l'animoit ne s'amortiroit pas facilement, & que les eſprits eſtoient tellement aigris, qu'ils ne ſeroient point capables de retourner ſous la domination des Eſpagnols tandis qu'ils s'en pourroient garantir; Mais en iettant les yeux ſur les differentes conditions des perſonnes qui compoſoient ce grand Party, il reconnut que cette adverſion implacable de la plus baſſe Populace s'amoindriſſoit, & n'eſtoit pas ſi forte dans les rangs plus élevez, & qu'à meſure qu'il hauſſoit la veuë & paſſoit d'vne condition à l'autre, cette haine diminuoit, & n'avoit preſque plus de vigueur en arrivant dãs la Bourgeoiſie & parmy la Nobleſſe. Ce fut par cette gradation qu'il diſcerna en peu de jours les ſecrets & divers Partis qui diviſoient les ſoûlevez, & qui eſtoient alors les meſmes que nous avons remarquez en parlant de la violente & injuſte election de Gennaro Annéſe. Il en connut dans peu tous les Chefs, & voyant que tous dés l'abord s'atta-

choient eſtroittement au Duc de Guiſe, il eut peine à s'imaginer que des gens qui ſuivoient des routes ſi différentes puſſent tendre à vn meſme but. Il penſa durant quelques jours que ce grand concours d'Officiers Populaires, & des Cappes Noires qui dés ce commencement s'vnirent ſi apparemment aux intereſts du Duc de Guiſe, ne procédoit que du mépris ou de la haine que chacun avoit pour Gennaro Annéſé : Mais il changea d'opinion quand il vît Agoſtino Mollo dans les Conſeils les plus ſecrets du Duc de Guiſe qui en moins de rien l'avoit fait paſſer de l'Antichambre au Cabinet. Agoſtino di Liéto fut ſon prémier introducteur, il l'avoit connu dés ſa plus grande jeuneſſe, & il l'avoit préſenté au Duc comme ſon amy particulier, & comme vn homme qui par les habitudes qu'il avoit avec la Nobleſſe eſtoit capable de l'attirer toute dans ſon Party. Il n'en falloit pas davantage pour obliger ce Prince à recevoir à bras ouverts cet eſprit le plus complaiſant & le plus adroit du Royaume, lequel ſuivant les ordres ſecrets du Vice-

roy, ſe rendit maiſtre en peu de temps de celuy du Duc avec tant d'adreſſe, qu'en détruiſant la confiance qu'il avoit depuis ſi long-temps pour le Baron de Modéne, Cet adroit & déteſtable enchanteur luy faſcina tellement la veuë, que depuis il n'entendît rien que par ſes oreilles, & ne vît rien que par ſes yeux. Comme ce ſubtil Charlatan eſtoit extremément ſuſpect au Peuple, & qu'il n'oſoit preſque ſe montrer pendant le jour, ſes prémiéres viſites furent fort ſecretes, & il n'alla chez le Duc que de nuit juſqu'au temps que ce Prince ayant en main toute l'authorité ſouveraine commença à agir ſans crainte, & ne ſe ſoucia pas beaucoup de déplaire à la Populace: Mais quelques précautions qu'il pût prendre dans les commencemens de ſa faveur, le Baron de Modéne fut bien-toſt adverty du danger que pourroit courir le Duc de Guiſe s'il preſtoit l'oreille à ſa voix. Philippo Prégnano, Commiſſaire Général de la Cavalerie du Peuple, & tres-zélé pour ſon païs fut le prémier qui s'en apperceut, & qui fit entendre

au Baron de Modéne qu'Agoſtino di Liéto ne pouvant par ſon mérite gouverner l'eſprit du Duc de Guiſe, & ſe maintenir dans le poſte de Capitaine de ſes Gardes, & de ſon ſupreſme Miniſtre, eſtabliſſoit dans ſes Conſeils Agoſtino Mollo, afin de s'emparer par ſon adreſſe du cœur du Duc, à l'excluſion de ceux qui y poſſedoient quelque part; Qu'il le prioit de prendre garde à ces deux hommes qui employant l'vn l'amitié que le Duc luy faiſoit paroiſtre, & l'autre le talent qu'il avoit de s'inſinuer dans les eſprits & de s'en rendre maiſtre, l'obligeroient par leurs intrigues & par leurs faſcinations à préférer ces infidéles à ſes anciens ſerviteurs. Le ſieur d'Orillac (qui trouvoit fort eſtrange que ce nouveau Capitaine de Gardes abuſât de la bonté du Duc, & ſe ſervit de ſa bourſe avec autant de privauté que de la ſienne propre) dit fort ſouvent au Baron de Modéne, que cet inſolent favory eſtoit mal intentionné pour luy & n'avoit autre but que de le perdre, & d'eſtablir ſa fortune ſur ſes ruines. Il y eut encore deux Offi-

ciers du Peuple (à qui le Liéto faiſoit mille careſſes avant cette ſurprenante faveur, mais qu'il mépriſoit alors) qui advertirent le Baron que par le moyen d'vne femme qu'il voyoit ſouvent, ils avoient appris que cet homme s'eſtoit vanté pluſieurs fois qu'il le ruineroit dans l'eſprit de ce Prince, afin de le pouvoir poſſéder ſeul, ils adiouſtérent que s'il vouloit le prévenir ils l'en déferoient fort aiſément au ſortir de chez cette femme, qu'il viſitoit réguliérement tous les ſoirs environ les trois heures de nuit; Mais le Baron les remercia de leur offre & leur répondit que les François n'en vſoient pas de cette ſorte, & qu'il aimeroit mieux encourir la diſgrace du Duc que d'eſtre cauſe de la mort de ſon favory. Ces advis pourtant l'obligérent de parler à ce Prince, & de luy en ouvrir ſes ſentimens à la prémiére occaſion qu'il eut de l'entretenir. Il luy dit que la paſſion qu'il avoit pour ſa perſonne & pour ſa gloire l'obligeoit à le prier de luy permetre de luy montrer le fond d'vne ame qui ne dépendoit que de luy. Il le conjura

de r'appeller dans ſa memoire les images de tous ſes ſervices paſſez non pour les récompenſer, puis qu'il ſçavoit qu'il luy avoit donné, & non pas vendu ſon cœur : Mais pour luy faire connoiſtre qu'vn zéle deſintérreſſé & à l'épreuve des diſgraces, devoit eſtre à couvert des traits de l'envie, & de l'impoſture. Qu'il luy parloit de cette ſorte parce qu'il s'eſtoit apperceu, & qu'il eſtoit meſme adverty que ſon Capitaine des Gardes travailloit pour luy faire perdre ſon eſtime, & ſa confiance. Que ce ieune Napolitain reconnoiſſant que ſon merite ne pourroit remplir la place qu'il prétendoit de luy ravir, avoit appellé à ſon aide l'Advocat Agoſtino Mollo, l'eſprit le plus ſubtil de Naples, & que tout le Peuple tenoit pour Partiſan des Eſpagnols auſſi bien que de la Nobleſſe ; Qu'encore que l'vn & l'autre le regardaſſent de travers, & qu'on iugeaſt que leur cabale tendoit à le décréditer aupres de luy pour ſe rendre ſeuls néceſſaires ; Tout cela ne l'affligeoit point, puis que ſi le bonheur du Prince n'eut dépendu que de

ſa perte il l'eut ſoufferte volontiers; Mais qu'il craignoit qu'Agoſtino Mollo gagné par le Viceroy ne tâchât de s'inſinuer dans ſes Conſeils pour rendre compte aux Eſpagnols de tout ce qui ſe paſſeroit, & pour le détacher de Gennaro Annéſé, & peut-eſtre de la France ſous des prétextes auſſi doux que viſionaires.

Le Duc l'interrompant alors luy répondit avec quelque émotion, qu'il n'avoit pas ſujet de craindre que perſonne pût altérer l'amitié qu'il avoit pour luy; Que ſon Capitaine des Gardes eſtoit vn homme fort zélé pour ſon ſervice, & qui avoit vn grand crédit dans la Cité; Que quand à Agoſtino Mollo, c'eſtoit l'eſprit le plus capable qu'il pût choiſir pour l'employer à rapprocher la Nobleſſe, & la reunir adroitement avec le Peuple; Qu'il ne falloit pas croire que le Peuple ſeul & ſans elle pût obliger les Eſpagnols à quitter le Royaume; Que dans cette penſée ſon deſſein eſtoit de faire ſon poſſible pour vnir les membres de l'Eſtat, afin que ce Corps qui avoit aſſez de forces pour ſouſtenir

cette

cette entrepriſe ſe pût maintenir de luy meſme ſans avoir beſoin de perſonne. Le Baron reconnoiſſant par ce peu de paroles le piége que les Eſpagnols avoient tendu à ce Prince trop crédule pour les choſes qui flattoient ſes deſirs, luy repartit avec vne extreme franchiſe ; Que ce projet eſtoit fort juſte, mais qu'il luy ſembloit que le temps pluſtoſt qu'vne intrigue ſuſpecte luy devoit donner cette lumiére; Que le Peuple ne pourroit trouver ce repos ſi ſouhaité ſans l'vnion de la Nobleſſe, mais que la Nobleſſe n'étoit pas encore en eſtat d'entendre aucunes propoſitions ſur ce ſujet ; Que les bleſſures qu'elle avoit receuës eſtoient trop récentes pour vnir ſitoſt l'offenſeur avec l'offensé, que comme il n'y a rien de plus difficile que de reſtablir la confiance apres d'extremes outrages, la populace auroit peut-eſtre autant de peine que la Nobleſſe à ſe réſoudre à cet accord; Que quand cela ne ſeroit pas, il n'y auroit nulle apparence, comme il le luy avoit déja dit pluſieurs fois, que cette Nobleſſe voulut hazarder ſi lé-

gérement ſon bien, ſon honneur & ſa vie, avant que de voir l'Eſpagne en eſtat de ſouffrir ſa revolte ſans la pouvoir jamais punir ; Que c'eſtoit par l'entremiſe de la France ſeule qu'il pouvoit procurer cette reüinion, puis que c'eſtoit elle ſeule qui par ſa protéction pouvoit donner ce grand ſuccés aux armes du Peuple & de la Nobleſſe ; Qu'ainſi il croyoit fortement que les Negociations du Docteur Agoſtino Mollo ne ſerviroient à autre choſe qu'à le rendre ſuſpect au Peuple, auſſi bien qu'à Gennaro Annéſé, & à leur donner des ombrages de ſa conduite, qui pourroient aliéner où réfroidir les volontez d'vn Peuple qui luy témoignoit tant d'amour.

Quoy que ces raiſons fuſſent fortes, elles ne furent pas capables de détourner le Duc de Guiſe du chemin ou Agoſtino Mollo, ou pluſtoſt ſa mauvaiſe fortune l'embarquoit, & le Baron reconnoiſſant par l'alteration de ſon viſage, & par l'obſtination qu'il luy témoigna de ne ſe vouloir point détacher de ſon ſentiment qu'il pourroit s'emporter contre luy, changea

de diſcours, & ſortit bien-toſt apres; Mais auſſi affligé que perſuadé de la mauvaiſe conduite du Duc, de laquelle il prévît le triſte ſuccés dés ce meſme inſtant, & dont toutes les refléxions qu'il fit ſur les choſes qui eſtoient arrivées à ce Prince ne le rendoient que trop convaincu.

En effet en repaſſant dans ſon ſouvenir les malheurs qui luy eſtoient ſurvenus de tẽps en temps, par la ſouveraine puiſſance qu'il donnoit à ſes paſſions, & par cette facilité qu'il avoit à croire tout ce qu'il deſiroit ſans conſidérer les obſtacles qui s'y pouvoient oppoſer, il jugea deſlors que ſans doute Agoſtino Mollo qui s'eſtoit emparé de l'eſprit & de l'eſtime de ce Prince, afin de le gouverner ſeul & ſans obſtacle, tâcheroit de le détruire auprés de luy, & ſe ſerviroit de l'averſion qu'il avoit pour ce Charlatan, pour perſuader à ce Prince que le Baron ne ſuivoit pas ſa route, & qu'il eſtoit vny avec Gennaro Annéſé & le Marquis de Fontenay pour les ſervir dans les rencontres où leurs intereſts ſeroient joints; Qu'il feroit tous ſes

efforts & employeroit toutes ſortes d'artifices pour le rendre ſuſpect au Duc, où pour faire au moins que tous ſes travaux fuſſent infructueux & tous ſes advis inutiles ; Qu'apres cela il pourroit à la faveur de ſes vaines illuſions gouverner le Duc comme il voudroit ſans que perſonne osât l'advertir des cheuttes auſquelles il l'alloit expoſer, car ayant éloigné le Baron il ne devoit pas craindre que rien l'empeſchât de tomber dans ce brillant précipice qui luy ébloüiſſoit les yeux.

CHAPITRE XVIII.

Attaque de ſan-Carlo dellé Mortellé: Manifeſte publié de la part du Duc de Guiſe : Pouvoir de Plénipotentiaire envoyé de Madrid au Viceroy pour traiter avec le Peuple, & ſon peu d'effet : Conſeil tenu par le Peuple ſur le beſoin de ſortir en campagne: Levées faites au nom & en partie des deniers du Duc de Guiſe : Sortie de ce Prince de Naples.

LE prémier ſoin que prit le Duc de Guiſe apres avoir pris poſſeſſion de la Charge que le Peuple luy avoit conférée avec tant de joye & de confiance, fut comme j'ay dit la viſite de tous les poſtes de ce party, & ayant appris que la Populace du quartier de ſan-Carlo dellé Mortellé que les Eſpagnols poſſedoient, avoit intelligence avec celle des Quartiers de ſon voiſinage qui tenoient pour le Peuple, & qu'elle ne ſervoit les Eſpagnols que par force ; ce Prince fit aſſembler

les principaux Officiers Populaires dans le Torrion des Carmes, pour tenir conſeil de Guerre, & leur propoſa avec autant d'éloquence que de ferveur l'attaque de ce Quartier & de celuy de ſanta Maria Pareté, dans l'eſpérance que les Napolitains qui les habitoient favoriſeroient ſon effort par leur peu de reſiſtance, & luy donneroient moyen de ſe rendre maiſtre d'vne bonne partie de ceux qui tenoient pour les Eſpagnols ; Chacun approuva ſon ſentiment, & les ordres eſtant donnez pour le 21. de Novembre, cette attaque fut commencée avec tant de chaleur, que ſi elle eut eſté ſouſtenuë de meſme, il y a grande apparence que les Eſpagnols couroient fortune de perdre Naples ce jour-là. En effet les trouppes Populaires au nombre de trois mille hommes ayant attaqué ces deux Quartiers, le peu de ſoin que prirent les Habitans pour les défendre, leur donnérent tant de moyens de s'emparer de tous les poſtes Royaliſtes, qu'aprés avoir gagné quatre retranchemens, les Convens de ſan-Carlo & de ſanta Cata-

rina, & toute cette eſtenduë remplie de bons & grands Palais, ils coururent juſqu'aux quartiers delli Angéli, & di ſanta Anna di Palazzo ſans rencontrer aucun obſtacle, mais le peu de conduite du Peuple luy fit bientoſt perdre tout ce que ſon courage luy avoit acquis : Car le Baron de Batteville s'eſtant apperceu qu'il y avoit vn grand intervalle entre les trouppes qui faiſoient la prémiére attaque & celles qui les ſouſtenoient, marcha à la teſte des Officiers Réforformez, & de ce peu d'Eſpagnols naturels qu'il prit à la place d'Armes, & coupant les Populaires avec beaucoup de prudence empeſcha l'effort des derniers & la retraite des plus avancez, ce qui les eſtonna tellement ſe trouvant chargez par ce Baron, & par Horatio Mainiéri Lieutenant de Meſtre de Camp Général, qui les prit en flanc & en teſte, & leur oſta toute eſpérance de ſecours, qu'ils tombérent dans vn deſordre, où les Eſpagnols les défirent entiérement. Il en demeura plus de cent cinquante ſur la place, & environ ſoixante & dix priſonniers,

que le Duc d'Arcos envoya en Galére à la réſerve de neuf qu'il fit pendre auſſi-toſt.

Les Eſpagnols perdirent en cette occaſion Simone Britti Portugais Officiers fort eſtimé, & Biagio di Fuſco Napolitain, Chef de la Compagnie des Réformez ; mais leur plus grande affliction fut la conſidération de l'eſtat où ils s'eſtoient veus en cette journée, & qui leur fit appréhender que dans vne autre tentative de cette nature, le Peuple marchant avec plus de prudence qu'il n'avoit fait en celle-cy ne ſe rendit maiſtre de Naples. Cette crainte eſtoit aſſez bien fondée, leurs forces qui ne paſſoient pas deux mille hommes diminuoient de jour en jour, tantoſt dans les attaques, & tantoſt par les miſéres & les travaux que la diſette des vivres, les gardes & les courvées continuelles leur faiſoient ſouffrir dans vne guerre, où il falloit qu'vn ſi petit nombre d'hommes fit teſte à toute cette multitude innombrable de ſoûlevez qu'ils avoient inceſſamment ſur les bras.

Ce qui augmenta encore le déplaiſir

des Eſpagnols, fut la publication d'vn Manifeſte que le Duc de Guiſe fit, & qu'il envoya par tout le Royaume, par lequel en conſequence des Titres de Généraliſſime des Armes du Peuple & de Défenſeur de ſa liberté, il convioit tous les membres de l'Eſtat à ſe reüinir enſemble pour ſecoüer conjointement & avec plus de vigueur le joug de la ſervitude d'Eſpagne, dont il exagéroit l'avarice, la cruauté & la perfidie. Le Duc d'Arcos quoy que piqué des choſes qui noirciſſoient non ſeulement ſa Nation, mais meſme ſa propre perſonne jugea à propos de ny faire aucune réponſe croyant qu'en matiére de Manifeſtes, de Libelles diffamatoires, & autres écrits que la paſſion fait ſouvent courir dans le monde, le ſilence & le mépris les détruiſent mieux, que quelque réponſe que l'on y puiſſe faire, qui bien ſouvent ne ſert qu'à les accréditer davantage.

Dans le meſme-temps le Duc d'Arcos receut vne Patente de Plénipotentiaire, que le Roy d'Eſpagne luy envoya pour l'accommodement des

affaires de ce Royaume, fondée ſur les Rélations que ce Viceroy avoit envoyées à ſa Majeſté Catholique de tout ce qui s'eſtoit paſſé à Naples depuis le ſoûlevement de Maſanielle, juſqu'à l'accord fait par l'entremiſe du Cardinal Filomarino. Ce pouvoir eſtoit extremément ample, & quoy que lors qu'il fut expédié à Madrid, qui fut le cinquiéme jour du mois d'Octobre, le Conſeil ne fut point encore informé des ſuittes de cette Révolution, & du peu d'effet de l'arrivée de D. Iean d'Auſtriche & de ſon Armée Navale ; Toutesfois les Miniſtres qui ſçavoient bien le mauvais eſtat des affaires de leur Maiſtre dans ce Royaume, avoient jugé qu'il eſtoit abſolument néceſſaire d'eſteindre ce feu naiſſant, & d'employer la douceur pluſtoſt que la ſévérité, pour ramener le Peuple à ſon devoir. Dans cette penſée le Conſeil l'avoit envoyé au Duc d'Arcos, lequel flatté de l'imagination qu'il avoit toûjours eüe que les Napolitains ſe laſſeroient de le hayr par les meſmes principes qui font que les Peu-

ples ſe laſſent quelques fois d'aimer, fit incontinent imprimer vne infinité de copies de cette Patente, & en envoya vne à Gennaro Annéſé. Mais auſſi-toſt que la Populace en eut eu l'advis chacun d'vne commune voix s'écria que toutes ces graces n'eſtoient que des piéges que les Miniſtres tendoient au Peuple pour le ſurprendre plus facilement; Qu'il n'eſtoit plus temps de parler d'abolitions ny de Paix, & que le repos de l'Eſtat ne dépendoit que de la guerre. Depuis les affrons que le Duc d'Arcos avoit receu en la premiére iournée du ſoûlevement de Naples rien ne l'avoit tant eſtonné comme l'obſtination que ce Peuple fit paroiſtre à refuſer d'entendre des propoſitions qui peut-eſtre euſſent eſté écoutées, ſi elles euſſent eſté faites par quelque Miniſtre nouveau, où plus agreable à la Populace, laquelle ne regardant celuy-cy que comme l'Autheur de toutes ſes diſgraces ne pouvoit ſe perſuader que ſon repos luy pût venir de celuy qui avoit cauſé tous ſes troubles. Auſſi à iuger des choſes par les appa-

rences on peut dire que les Eſpagnols n'employérent pas toute leur prudẽce quand ils commirent à vn Miniſtre ſuſpect, & odieux au Peuple, la diſpenſation des graces qu'ils prétendoient luy faire.

La Politique nous enſeigne qu'en matiére de Négociations, vn Traitant agréable à celuy avec qui l'on traite, obtient ſouvent plus dans les affaires que les plus ſolides raiſons, puis que la bonne opinion qu'on a de ſa ſincérité eſt bien plus puiſſante que toute l'éloquence d'vn autre. Cela parut par ſon contraire, & l'averſion que le Peuple avoit pour le Duc d'Arcos, ſembla fermer tout à coup ſes oreilles aux propoſitiõs qui le pouvoient mettre en repos, & ſes yeux aux miſéres qu'il ſouffroit continuellement, & qui augmentoient de jour en jour, par le manquement des vivres & des munitions néceſſaires, eſtant ſur le point de ſe voir en eſtat de ne pouvoir ny vivre ny combatre.

Le Duc de Guiſe reconnoiſſant le mauvaiſe eſtat des affaires des ſoûlevez, & prévoyant que ſi l'Armée Navale

Navale de France n'arrivoit bien-tost il avoit lieu de craindre quelque ſoûlevement dans ſon Party, dit à Gennaro Annéſé, qu'il iugeoit à propos de ſe mettre en Campagne pour ouvrir les paſſages des vivres en attendant l'arrivée de l'armée qui devoit venir de Toulon. Gennaro Annéſé luy témoigna qu'il falloit communiquer ſon deſſein à la Conſulte, & ayant fait aſſembler tous les Officiers qui la compoſoient avec les principaux de la Police & de la milice, Le Duc de Guiſe ſuivy du Baron de Modéne s'eſtant rendu dans le Conſeil Général leur dit avec ſon eloquence naturelle; Qu'il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer & de loüer le courage & la conſtance d'vn Peuple qui en meſme-temps faiſoit teſte à tant d'ennemis qui l'attaquoient de tous coſtez; Qu'il voyoit bien que ſa vertu n'avoit pas ſeulement à ſe défendre des attaques & des cabales de l'Eſpagne & de ſes Partiſans, mais encore des travaux que le defaut de munitions & de vivre luy faiſoit ſouffrir tous les iours; Que ſuivant la connoiſſance qu'il avoit des forces de l'vn &

de l'autre Party, ſon advis eſtoit qu'il falloit ſe mettre au pluſtoſt en Campagne, afin de vaincre la famine par l'ouverture des paſſages des grains, dont les Provinces voiſines eſtoient remplies; Qu'en triomphant de cette horrible & inexorable ennemie on viendroit aiſément à bout de tout ce qui pourroit s'oppoſer aux deſſeins du Peuple; Que ſi le Conſeil approuvoit cette penſée il leveroit quelques troupes à ſes dépens pour ioindre à celles que le Peuple luy donneroit, & qu'il croyoit par ce moyen rétablir dans la Cité l'abondance de toutes choſes.

Toute l'Aſſemblée agréa tellement l'advis & les offres de ce Prince, qu'elle ne pût s'empeſcher d'interrompre ſon diſcours avec des loüanges & des remerciemens qui ſe terminerent par la propoſition que fit Gennaro Anneſé touchant ce projet, & le chemin qu'il falloit prendre en ſortant de Naples pour l'ouverture des paſſages. Les opinions ſe reduiſirent à deux, dont l'vne fut qu'on prendroit la route de la Terre de Labour, & l'autre

qu'il eſtoit plus à propos de prendre celle de la Principauté de Salerne; Le premier qui ouvrit celle-là fut le Meſtre de Camp Landi, qui allegua ſur ce ſujet, que bien que la Nobleſſe eut fait ſa Place d'Armes dans Averſe, & qu'elle y eut fait tranſporter beaucoup de grains du voiſinage, il en reſtoit encore aſſez dans les Cazals circonvoiſins pour nourrir Naples quelques iours; Que ces lieux eſtant tout ouverts, & ſans deffenſe on les pourroit occuper fort facilement, que la Nobleſſe dont les forces conſiſtoient en Cavalerie ne le pourroit pas empeſcher, qu'ainſi ſans perdre Naples de veüe on pourroit s'étendre dans la Campagne, & recouvrer quantité de grains pour le beſoin de la Cité.

Cet advis fut approuvé de la plus grande partie de l'aſſemblée ſur tout du Duc de Guiſe, lequel ayant déja l'eſprit preocupé des eſpérances que luy donnoient Agoſtino Mollo & ſes Partiſans, dont le Landi eſtoit du nombre, crût trouver par cette voye des occaſions favorables pour traitter

avec la Nobleſſe, & l'attirer à ſon Party : Mais le Baron de Modéne qui n'avoit pour objet que le bien de l'Eſtat, & la gloire de ce Prince, s'oppoſa vigoureuſement à cette opinion & ſouſtint que ſes principaux fondemens luy ſembloient auſſi incertains que les moyens en eſtoient périlleux; Que ſi le ſeul motif du Peuple eſtoit de ſe metre en Campagne pour ravitailler la Cité, & y r'établir l'abondance, il ne penſoit pas que les grains de tous les Cazals ſituez entre Naples & & le Vulturne puſſent produire cet effect; que la Nobleſſe n'eſtoit pas ſi aveuglée que d'avoir laiſſé des bleds à la Campagne à la mercy des Populaires, quand elle avoit enlevé ceux dont elle avoit remply Averſe; Que ſi elle en avoit laiſſé quelque peu pour la nourriture des Habitans de ces Cazals il arrivoit que les armes du Peuple en occupant ces lieux y mettroient la famine ſans l'avoir chaſſée de Naples; Que ces progrés ne ſerviroient qu'à faire mourir de faim leurs habitãs où à les rendre ennemis des Napolitains; Qu'il ne falloit donc pas cher-

cher des grains de ce coſté là, ſi l'on ne vouloit les aller prendre dans Averſe meſme où tout le Corps de la Nobleſſe ſe trouvoit alors avec quatre ou cinq mille chevaux ; Que ce ſeroit tout hazarder que d'attaquer vne Ville d'vn grand circuit & fort peuplée, avec des troupes nouvelles, ſans diſcipline, ſans reſpect, ſans munitions & ſans vivres ; Que ſon opinion eſtoit qu'il valoit mieux prendre la route de Salerne, que cette Ville & ſa Province eſtoient tellement abondantes en grains, & en toutes les choſes dont on avoit alors beſoin, qu'elles pouvoient en fournir Naples pour longtemps ſans ſe faire tort ; Que Polito Paſtina qui en eſtoit Maiſtre abſolu eſtoit en eſtat de ioindre ſes forces à celles du Peuple pour concourir à ſes deſſeins ; Que cette ionction ſeroit tres-vtile à tout le Party, dautant que la Cité de Naples ſe verroit non pas ſeulement délivrée de la famine, mais pourroit vnir toutes les forces avec celles des Provinces circonvoiſines, & fomenter les revoltes des Cités qui ſe declaroient de jour en jour

dans la Calabre & dans la Baſilicate; Qu'ainſi on pourroit peu à peu acquerir le païs le plus fertile & le plus riche du Royaume; Qu'il ne ſeroit pas difficile de faire cette jonction avec Polito Paſtina, qui s'advançã t iuſqu'au bord du Sarno favoriſeroit le paſſage du Duc de Guiſe dans la Province de Salerne, & ſe joindroit enſuitte à luy pour ſeconder les grands progrés qu'on avoit ſujet d'eſpérer de la conduite de ce Prince, & de ſes forces qu'on verroit groſſir de moment en moment par vne infinité de Peuples ſoûlevez qui ſi joindroient à meſure qu'on marcheroit & qu'on s'étendroit dans leurs Provinces.

Il y a quelque apparence que ſi cette opinion eut eſté ſuivie, elle eut eſté plus advantageuſe au Party du Peuple que la premiere, dautant que la jonction des troupes de Naples avec celles de Polito Paſtina, & des autres Chefs des Peuples ſoûlevez dans la Principauté de Salerne, dans la Calabre, & dans la Baſilicate eut eſté l'entiére ruïne des Eſpagnols, qui n'avoient pas de forces capables de l'empeſcher n'y de

s'oppoſer à leurs efforts; Mais la plus grand partie de l'Aſſemblée n'avoit garde de ſuivre cet advis, l'intereſt public n'y ſervoit que de prétexte, & il n'y eut que Vincenzo d'Andréa qui approuva ce ſentiment. La Concluſion fut que le Duc de Guiſe feroit au pluſtoſt ſes levées, & qu'il ſortiroit incontinent apres en Campagne du coſté d'Averſe, pour occuper tous les Canals du voiſinage, & contraindre la Nobleſſe d'abandonner cette Cité.

Au ſortir de l'Aſſemblée le Duc de Guiſe appella le Baron de Modéne, & luy dit qu'il falloit ſonger à faire promptement ces levées, qui conſiſteroient en la Compagnie de ſes Gardes, en vne Compagnie de Dragons, & en trois Regimens d'Infanterie dont ce Prince luy en donna vn & les deux autres à Vittorio Zapullo vieux ſoldat, mais fort incommodé de gouttes, & à Antonio Calco qui avoit commandé vne Compagnie de Cuiraſſes en Flandres pour les Eſpagnols. Le Baron l'ayant remercié de cette nouvelle grace l'aſſura qu'il feroit tout ſon

poſſible pour mettre au plus-toſt ſon Regiment ſur pied, & qu'il le prioit ſeulement de luy faire délivrer les armes neceſſaires pour ſes ſoldats; Le Duc luy dit qu'il avoit donné ordre à Agoſtino di Liéto Capitaine de ſes Gardes, de faire acheter toutes les armes qu'il falloit pour l'armement de toutes ces levées, mais qu'il luy commanderoit de remetre entre ſes mains l'argent de celles de ſon Regiment; Le Baron luy repartit qu'il ne vouloit point manier d'argent à Naples non plus qu'ailleurs, & qu'il prendroit les armes pour ſon Regiment des mains de celuy qui avoit le ſoin d'en fournir les autres.

Le lendemain on commença de travailler aux levées, mais ſi l'on y enrolla de fort bons ſoldats, on leur donna de ſi méchantes armes qu'on peut dire qu'Agoſtino de Liéto vuida dans cette occaſion les boutiques d'Armuriers de toutes les marchandiſes de rebut qu'ils y gardoient depuis long-temps. Cet homme auſſi avare qu'inſolent abuſoit ſi fort de l'amitié, & de la confiance de ſon Maiſtre, qu'il ne faiſoit

point de différence de la bource de ce Prince & de la ſienne. Dés Rome il avoit pris mille écus de l'argent que le Duc avoit emprunté ſous prétexte de les employer à l'achapt de quelques Galanteries pour régaler les intelligences qu'il diſoit avoir dans Naples, & en arrivant dans cette Cité, il en avoit pris encore pour faire faire des habits en broderie d'or, & pour ſon equipage compoſé d'vn nombre d'Eſtaffiers auſſi bien veſtus que ceux du Duc dont ils ne differoient que par les couleurs; Il ſe chargea de la fourniture des armes des Levées, qui ne luy couſtérent pas la moitié de ce qu'il prit pour les payer, & quoy que le Duc s'en aperceut, il ne luy en témoigna rien, de ſorte que cette impunité fit qu'il n'eut depuis autre penſée que de piller de tous coſtés ſe ſervant de l'authorité & meſme de l'ordre du Prince pour faire enlever de pluſieurs maiſons les meubles que l'on y trouvoit ſous prétexte que les propriétaires eſtoient criminels, ce qui le rendit entiérement odieux au Peuple, qui pourtant n'oſoit le témoigner à ce Prince, à cauſe de

la part qu'il avoit dans ſes bonnes graces.

Mais l'argent que le Duc de Guiſe, avoit apporté à Naples ne ſuffiſant pas pour metre entiérement ſur pied les levées qu'il vouloit faire, il fallut recourir à Gennaro Annéſé, a qui le Baron de Modéne alla parler par ſon ordre, afin de le prier de luy faire trouver de l'argent pour les achever. Cette propoſition eſtoit aſſez délicate, & le Baron de Modéne qui s'appercevoit déja de la jalouſie, & des ombrages que Gennaro avoit de ce Prince, eut peur que cet eſprit auſſi artificieux que brutal, ne ſe ſervît de cette occaſion pour décréditer le Duc parmy la Populace. Il commença la converſation de cette viſite par l'eſpérance qu'il avoit que la ſortie du Duc en Campagne produiroit de grands effets, Gennaro Annéſé luy répondit froidement qu'il le ſouhaitoit de tout ſon cœur; Le Baron luy repartit qu'il avoit raiſon de le ſouhaiter, tant pour l'intereſt du Peuple que pour le ſien particulier, puis que la meſme affection qui lioit le cœur du Duc au ſien, vniſoit auſſi leurs

fortunes ; Gennaro alors en ſoûpirant répliqua qu'il faiſoit tout ce qu'il luy eſtoit poſſible pour le croire ainſi quoy qu'il viſt beaucoup de choſes qui luy perſuadoient le contraire. Le Baron iugeant par ce peu de mots des ſentimens de cet eſprit, tâcha de luy faire connoiſtre que les ombrages qu'il avoit du Duc n'eſtoient que les effets des cabales des Eſpagnols, qui ne pouvant venir à bout du Peuple par la voye des armes employoient tous leurs artifices afin de diviſer ſes Chefs, & détruire ainſi ce Party ; Qu'il le prioit de s'aſſurer en l'amitié du Duc de Guiſe dont l'ame eſtoit trop généreuſe pour oublier iamais les grãdes obligations dont il luy eſtoit redevable, & qui eſtoient autant de chaiſnes qui le retiendroient toûjours attaché à ſes interreſts ; Que connoiſſant le cœur du Duc comme il faiſoit, il ſçavoit bien que lors qu'il exigeoit des ſoins & des graces de ſes amis, ce n'eſtoit que pour s'attacher à eux par autant de liens ; Qu'à propos de cette matiére il pouvoit luy dire en ſecret, que le matin voyant le Duc dans la crainte

de n'avoir pas préſentemẽt aſſez d'argẽt pour achever les levées qu'il vouloit faire, & qu'il eſtoit preſt d'envoyer expreſſément quelqu'vn en France pour en faire venir au pluſtoſt, il luy avoit repréſenté qu'il ne penſoit pas que celuy qui l'avoit appellé à Naples l'abandonnât dans ce beſoin ; Gennaro alors l'interrompant, luy dit, qu'il luy eſtoit tres-obligé d'avoir parlé de cette ſorte, & qu'il luy avoit fait juſtice : ce qui obligea le Baron de pourſuivre ſon diſcours, & de luy dire que les connoiſſant l'vn & l'autre il avoit crû que le ſervice que le Duc ſouhaittoit de luy, ſeroit vne nouvelle eſtrainte qui les vniroit à jamais, & qu'il le prioit de faire preſter quelque argent au Duc, lequel s'obligeroit ou de le faire rendre à Rome, ou de le rembourcer à Naples dans peu de temps à celuy qui le fourniroit.

Gennaro Annéſé paroiſſant alors avec vn viſage plus ſerain qu'il n'avoit au commencement de cet entretien, aſſura le Baron de Modéne qu'il auroit vne extreme joye de donner de nouvelles marques de ſon amitié à ce Prince,

Prince, & qu'il feroit tout ſon poſſible pour luy faire avoir de l'argent ; Le Baron apres luy en avoir rendu mille graces au nom de ce Prince ſe retira fort ſatisfait de l'heureux ſuccés de ſa Négotiation, dont auſſi-toſt il alla rendre compte au Duc de Guiſe qui le receut à bras ouverts, & le pria de travailler à la concluſion de cette affaire, & meſme de prendre l'argent, mais le Baron s'en excuſa comme il avoit déja fait en d'autres rencontres & convint enſuitte de toutes les choſes néceſſaires pour recevoir cet argent.

Le Duc de Guiſe l'ayant donc touché par la faveur de Gennaro Annéſé, ſur les lettres de change qu'il fit en ſon nom, les levées furent achevées peu aprés ; de ſorte que toutes choſes eſtant au meilleur eſtat où l'on les pût metre dans ces néceſſitez vrgentes, ce Prince ſe réſolut de ſortir de la Cité de Naples le 12. de Decembre ; Mais le iour avant ſon départ les Eſpagnols firent vne ſortie du Caſtel Novo avec mille hommes, & s'emparérent d'vn poſte du Peuple deffendu de deux canons dans le temps que le Duc fai-

ſoit la reueiie de ſes troupes à la Porte Capoana, d'où le bruit de cette attaque le fit partir pour les aller repouſſer, ce qu'il fit avec tant de vigueur, que bien qu'il ne fut ſuivi que de 500 hommes il força les ennemis apres trois heures de combat de ſe retirer dans leurs poſtes avec perte de vingt-cinq bons Officiers, & de quarante ſoldats.

Le lendemain le Duc partit de Naples avec quatre mille hommes que faiſoient les Regimens de Modéne, de Zapullo, de Calco, & de Iacomo Roſſo fameux & hardy Bandy, les Compagnies deſtachées de Pépé Palombo, d'Onoffrio Piſacano, & de Mattéo d'Amoré, la Compagnie de ſes Gardes, & les autres Compagnies de Cavalerie qui eſtoient auparavant dans Naples, dont Ciccio Ferlinghieri eſtoit Général, & Philippo Prignano Commiſſaire Général; Pour l'Artillerie commandée par Anniello de Falco elle conſiſtoit en cinq pieces de Campagne accompagnées de quelques charretes de boulets & de fort peu de poudres.

A parler ingenuëment on ne vit jamais entrepriſe plus hardie que celle là, car quoy que l'Infanterie nouvelle fut aſſez bonne, elle eſtoit ſi mal armée que hormis cinq ou ſix cents hommes qui l'eſtoient aſſez bien tout le reſte n'avoit que des épées; La Cavalerie ne parroiſſoit pas moins defectueuſe, pluſieurs Cavaliers eſtoient ſans Chevaux & ſans piſtolets, & pour le train de l'Artillerie il n'en fut jamais de ſemblable, car outre que la plus part des boulets que l'on portoit n'eſtoient pas du calibre des pieces, il n'y avoit en tout que deux cent livres de poudre entre pluſieurs barils qu'on avoit fait remplir de ſable pour cacher vn deffaut de cette importance. Mais tout cela n'empeſcha pas que cette ſortie ne cauſât vne horrible conſternation dans l'eſprit des Eſpagnols & de la Nobleſſe, & le Duc de Guiſe ſortant de Naples avec cette étrange & petite armée prit la route de Iuliano Cazal des plus grands de toute la Terre de Labour, & placé entre cette Cité & celle d'Averſe d'ou jamais la Nobleſſe n'oſa ſortir pour

l'empeſcher de ſe poſter en ce lieu tres-advantageux pour oſter la communication de la Nobleſſe avec les Eſpagnols.

A coſté de Iuliano eſt aſſis San. Antimo Cazal non moins conſidérable que celuy-là, & duquel D. Pietro Iavarone eſtoit Curé & Chef du Peuple. Ce Preſtre fort zélé pour ce Party ayant aſſuré le Duc de Guiſe que tous ſes habitans eſtoient pour la Populace & qu'encore qu'il y eut quelques troupes de la Nobleſſe logées en ce Quartier, elles n'oſeroient attendre ſa venuë, s'il feignoit de marcher de ce coſté-là; Le Duc conſiderant l'vtilité qu'il pourroit tirer de ce Cazal ordonna au Meſtre de Camp Antonio Calco de l'aller occuper avec ſon Regiment, & quelque peu de Cavalerie, ce qui fut executé avec tant de bon-heur que le Calco accompagné du Curé, & de quelques habitans qui le vinrent ioindre à demy chemin, s'en rendit Maiſtre d'emblée, les troupes qui y eſtoient s'eſtant retirées dans Averſe vne heure avant qu'il arrivât

CHAPITRE XIX.

Le Duc de Guiſe arrivé à Iuliano, fait fortifier ce Poſte; Conférence entre ce Prince & le Duc d'Andria; Sortie de la Nobleſſe d'Averſe, repouſſée au Pont de Frignano; Nouvelles de l'arrivée de l'Armée Navalle de France au Golphe de Naples.

LA ſortie du Duc de Guiſe, ſon arrivée à Iuliano, & celle des trouppes qu'il envoya à San-Antimo, mirent vne ſi grãde conſternation parmy les Royaliſtes, qu'ils ne s'oppoſérent point à ſes deſſeins, & les peuples en conclurent tant d'eſpérance que pluſieurs petites villes & grands Cazals luy envoyérent des Députés pour luy témoigner la joye qu'ils avoient de ſa venuë, & pour luy offrir toutes les choſes quî eſtoient en leur pouvoir.

Le iour d'apres ſon arrivée à Iuliano, il alla viſiter tous les environs de ce grand cazal ſuiuy du Baron de Modéne, & conſiderant que de tant

d'hommes qu'il avoit, la plus part eſtoient ou mal ou point armés, & que Iuliano pouvoit eſtre facilement attaqué par pluſieurs advenuës toutes ouvertes & qui n'eſtoient pas ſeulement deffenduës d'vne ſimple Barricade, il ordonna au Baron de Modéne de les faire fortiffier & de les mettre au moins en deffence contre la Cavallerie qui faiſoit les plus grandes forces des ennemis. Ce Meſtre de Camp Général ayant receu cet Ordre s'en acquita le mieux qu'il luy fut poſſible, & fit travailler aux retranchemens néceſſaires ceux qui n'eſtoient point armés, & demeurer les autres ſous les armes pour les deffendre au cas qu'ils fuſſent attaquez. Le ſoin que prit le Baron de Modéne, & l'argent qu'il leur donna pour les encourager, advancérent tellement ces travaux qu'en trois iours toutes les plus dangereuſes advenuës de Iuliano furent retranchées, & en eſtat de ne point craindre les Royaliſtes.

Pendant que le Baron de Modéne eſtoit occuppé a ces travaux, le Duc de Guiſe ſongeoit à trouvér quelque

occaſion pour faire connoiſtre à la Nobleſſe aſſemblée dans Averſe l'eſtime qu'il avoit pour elle. Comme il ſçavoit que le Baron n'approuvoit pas les ſecrettes pratiques qu'il ménageoit pour ce deſſein, il luy cachoit les principaux reſſors de cette grande Machine, & ne luy découvroit que les choſes qu'il croyoit luy eſtre fort advantageuſes; ce fut ce qui l'obligea de dire à ce fidelle, mais malheureux amy quelques iours apres ſon arrivée à Iuliano, qu'ayant permis au Major Landi, d'aller faire vn tour dans Averſe pour y viſiter ſes amis, le Duc d'Andria & quelques autres Seigneurs luy avoient fait paroiſtre beaucoup de vénération pour ſon nom & pour ſa perſonne, & témoigné qu ils ſouhaitoient de le voir & de s'abboucher avec luy. Le Duc communiqua cette nouvelle au Baron avec vn viſage riant & dans la penſée que dans peu de jours on verroit toute la Nobleſſe du Royaume dans ſon party. Cet infortuné confident iugeant bien que le ménagement de cette Conférence n'eſtoit pas l'effet d'vne

ſimple viſite du Major Landi, (lequel depuis qu'on eſtoit à Iuliano avoit fait plus de ſix voyages dans Averſe) n'oſa découvrir ſon ſentiment au Duc ſur ce ſujet, & feignant d'avoir de la joye d'vne ſi bonne nouvelle, il luy répondit ſeulement que pour prevenir les ſoupçons que cette entreveuë pourroit donner aux Chefs du Peuple il falloit qu'il leur témoignaſt que le but de cette Conférence eſtoit d'vnir la Nobleſſe avec le Peuple, & au cas qu'il ny put reuſſir, de tâcher de la rendre ſuſpecte aux Eſpagnols. Qu'il le coniuroit de nouveau de bien conſidérer les piéges que ſes ennemis pourroient luy tendre ſous ce prétexte & qu'il y avoit apparence que le Duc d'Andria n'euſt oſé parler d'vne entreveuë ſans eſtre aſſeuré que le Vice-Roy n'en pourroit prendre d'ombrage. Le Duc luy repartit aſſés bruſquement qu'il ſçauroit prendre ſes meſures de tous coſtés, & qu'il alloit l'envoyer le Major Landi afin de convenir du iour & du lieu de la Conférence.

Le Baron ſe retira, & pour divertir le chagrin que luy cauſoit cet-

te nouvelle, alla visiter les retranchement du Quartier & sur tout celuy qui regardoit le chemin d'Averse. Il y fut à peine arrivé que le Major Landy y passa, & s'arresta pour luy dire avec vn soûris qui tenoit plus du traître que de l'amy qu'il alloit visiter des Princes & des grands seigneurs qui avoient vne grande estime pour luy. Le Baron luy répondit qu'il n'avoit encore rien fait dans ce Royaume qui pût la mériter; qu'il estoit pourtant obligé à la civilité de ceux, qui l'estimoient sans le connoistre, & qu'il tâcheroit de se rendre digne de cette estime s'il ne pouvoit mériter leur affection.

Le Major Landy revenu d'Averse la Conférence fut aussi-tost publiée. On avoit choisi le Couvent des Capucins situé entre Averse & Iuliano, & il avoit esté résolu qu'ils s'y rendroient le jour suivant accompagnez chacun de neuf personnes seulement.

Le Duc de Guise partit de son Quartier à l'heure arrestée suivy du Baron de Modéne, des sieurs de Taillades, des Isnars, & d'Orillac François &

de quelques Officiers Napolitains faiſant en tout le nombre de dix. Lors qu'il arriva pres des capucins le Duc d'Andria y parut accompagné du Duc de Lorenzana, D. Girolano Pignatelli, & autres Seigneurs formant en tout auſſi le nombre de dix. Dés que le Duc d'Andria apperçeut le Duc de Guiſe il ſe détacha de ſa trouppe & pouſſa ſon cheval vers luy ce qui obligea ce Prince d'en faire autant, ils mirent tous deux pied à terre, & ils eurent le tẽps de ſe ſaluer & de s'embraſſer avant que les autres les euſſent joints ; Apres les premieres civilitez le Duc de Guiſe & le Duc d'Andria entrérent ſeuls dans les capucins d'où ils ne ſortirent qu'apres vne converſation qui dura vn aſſez long eſpace de temps. On pût iuger par leurs viſages qu'ils eſtoient tous deux fort ſatisfaits, & l'on remarqua dans cette rencontre que le Duc d'Andria quoy que chef de la maiſon des Carraffes & l'vn des prémiers & des plus altiers Seigneurs du Royaume rendit des reſpects extraordinaires à ce Prince, lequel s'eſtant enſuitte arreſté vn peu

avec les autres finit cette intreveuë par de nouveaux complimens & par d'agréables galanteries qui le firent admirer à toute cette Nobleſſe. Les vns & les autres eſtant tous remontez en meſme temps à cheval chaque trouppe prit la route de ſon Quartier, le Duc de Guiſe arriva vn peu apres à Iuliano, & témoigna vne grande joye pendant tout le reſte du jour. Les particularitez de cette conférence furent publiées diverſement ; Les Eſpagnols firent ſçavoir à tous leurs Partiſans que le Duc de Guiſe avoit envoyé vn Trompette à D. Vincenzo de Tutteville Général des armes de la Nobleſſe pour avoir vn paſſeport de luy en faveur de Luigi Landy ſergent Major d'vn Regiment Populaire qu'il deſiroit envoyer dans Averſe pour faire quelque compliment de ſa part à cette Nobleſſe, que le Tutteville n'ayant pu luy refuſer civilement cette priére, Le Landy peu de jours apres eſtoit allé dans cette Ville où il avoit témoigné à tous ces Seigneurs aſſemblez ; Que le Duc de Guiſe ſouhaittoit de voir & de parler à quelques vns de

leur corps; Que le Tutteville en ayant donné advis au Duc d'Arcos, ce Viceroy leur avoit permis cette entreveuë eſtant tres-aſſeuré de la fidelité de la Nobleſſe. Qu'enſuitte ils avoient choiſi pour cette Conférence le Duc d'Andria l'vn des plus grands & des plus prudens Seigneurs du Royaume. Que le jour & le lieu du rendez vous ayant eſté arreſté ce Duc accompagné de neuf autres Seigneurs eſtoit party d'Averſe pour aller veoir le Duc de Guiſe. Que dans la ſecrette cõverſation qu'ils avoient euë enſemble le Duc de Guiſe l'avoit commencée par les remercimens des civilitez que le Duc d'Andria avoit faites au Chevalier de Guiſe à ſon voyage à Malte; Qu'enſuitte il luy avoit repréſenté avec beaucoup d'adreſſe & de ferveur les déſolations & les ruynes que la domination d'Eſpagne avoit cauſées dans le Royaume de Naples. Que le Peuple ne pouvant plus ſouffrir vn joug inſupportable eſtoit réſolu de le ſecoüer entiérement & de ſe ſoûmettre à tout autre quel qu'il pût eſtre pluſtoſt que de retourner ſous la tyrannie des Miniſtres

ſtres Eſpagnols. Que les premiers progrés de ſes armes faiſant juger à toute l'Europe que Dieu les favoriſoit, ſa réſolution ſeroit abſolument fomentée & ſecondée de tous les ennemis decouverts & ſecrets de leur Monarchie, qu'ainſi il y avoit lieu de croire que la cauſe du Peuple eſtant approuvée du Ciel & ſouſtenuë par les plus grands Potentats de la terre, reüſſiroit heureuſement. Que ces veritez devoient obliger la Nobleſſe à ſonger à elle & à ne ſe pas attacher davantage avec vn Party ſans réputation ſans force & qui ne tenoit plus que quelques places dans le Royaume dont le Peuple pourroit fort ayſément ſe rendre maiſtre dans peu de temps. Que la Nobleſſe ayãt agi juſqu'alors pour ſon honneur devoit deſormais agir pour ſa conſervation, pour ſon bien, & pour ſa vie; Qu'à cet effet elle devoit joindre ſes forces à celles du Peuple afin que d'vn commun accord tous les membres de l'Eſtat pourriſſent au remede qui ſeul leur pourroit donner la gueriſon de tant de maux qu'ils ſouffroient vniverſellement. Que les

eſtranges traittemens que le Peuple luy avoit fait depuis le commencement de cette révolution n'eſtoient pas ſi conſiderables que le bien Public, qui devoit eſtre le principal objet que les vns & les autres devoient regarder à l'advenir; Que la gloire & les avantages que la Nobleſſe recevroit par cette réunion ſeroient capables de fermer toutes les bleſſeures receuës dans ces horribles confuſions; Que ſi elle eſtoit en eſtat découter des propoſitions ſur ce ſujet il eſpéroit de réduire le Peuple dans le reſpect qu'il luy avoit rendu de tout-temps, & de luy procurer toutes les ſatisfactions quelle pourroit juſtement ſouhaitter. Que le Duc d'Andria ayant écouté fort paiſiblement le Duc de Guiſe luy avoit répondu en ſuitte, Que toute la Nobleſſe du Royaume luy eſtoit extrémement obligée des ſentimens qu'il témoignoit avoir pour elle, mais qu'elle ne pouvoit écouſter ſans horreur des propoſitions ſi deſavantageuſes à cet honneur qu'elle avoit toujours regardé comme l'vnique & plus digne but de toutes ſes penſées

& de toutes ſes actions, Qu'il avoit de la peine a croire qu'vn Prince de ſa naiſſance & de ſon caractere fut capable de propoſer ce qu'il ne feroit pas capable de faire. Qu'il eſtoit eſtonné non ſeulement de l'entendre parler de cette ſorte, mais encore de le voir a la teſte d'vne Populace qui foulant aux pieds toutes les Loix Divines & Humaines, n'avoit autre objet que la licence de tout faire, & de vivre dans le déſordre; Que l'exemple du Prince de Maſſa luy devoit faire ouvrir les yeux & luy découvrir les abyſmes ou en ſuivant la fureur Populaire il couroit hazard de tomber, Qu'il ne iugeoit pas que le Poſte qu'il occupoit luy puſt acquerir beaucoup de gloire n'y beaucoup de fortune, puis qu'il ny avoit point d'apparence que Dieu vouluſt benir vn party où le brulement, le pillage, l'aſſaſſinat & le Sacrilege ſe commettoient impunément, où tous les Souverains du Monde eſtoient chocquez par le pernicieux exemple de la plus étrange révolte qui eut paru depuis long temps; où il n'y avoit pas lieu d'attendre des

teſmoignages de reſpect, & des marques d'obeiſſance d'vne Populace effrénée, qui n'en auoit point eu pour ſon Roy Naturel & légitime. & ou l'inconſtance & la cruauté regnoient également; Qu'il luy ſeroit plus glorieux & plus utile de quitter ce Party de bonne heure & prévenir ainſi les périls dont il eſtoit menacé par un plus long ſejour, & que s'il eſtoit dans ce deſſein la Nobleſſe Napolitaine offroit de luy procurer toutes les choſes néceſſaires pour ſe retirer ſeurement à Rome. Que le Duc de Guiſe ayant répliqué pluſieurs choſes en ſuitte, cette Conférence s'eſtoit terminée par de nouvelles civilitez & particuliérement par la promeſſe que le Duc de Guiſe avoit faite au Duc d'Andria de vanger la mort de D. Pépé Carraffa ſon parent, par celle de ſon aſſaſſin.

Voila ce que les Eſpagnols publiérent peu apres de leur coſté, & le Duc de Guiſe ſans déclarer publiquement les circonſtances de cette Conférence fit entendre à Génnaro Annéſé, & aux autres Chef Populaires

qu'il avoit conféré avec le Duc d'Andria Député de la Nobleſſe pour l'attirer au Party du Peuple, ou du moins afin de la rendre ſuſpecte aux Eſpagnols, Qu'il eſperoit que le premier point pourroit produire avec le temps quelque bon effect ; mais qu'il penſoit que le ſecond avoit fait le ſien dés l'inſtant, diſant ſçavoir de bonne part que les Eſpagnols avoient conçeu une extréme ialouſie de cette entreveuë. Que cependant il avoit parlé fort ſérieuſement de l'adiuſtement du quartier des priſonniers de l'vn& de l'autre Party, & qu'Il avoit proteſté au Duc d'Andria que ſi les Eſpagnols traittoient par les voyes de la Iuſtice les Soldats & les Officiers de Guetre Populaires qui tomberoient entre leurs mains, on traitteroit de la meſme ſorte ceux que le ſort des Armés feroit tomber en celles du Peuple.

Quoy que cette entreveuë euſt donné l'allarme à Gennaro Annéſé & à la plus grande partie de la Populace, le Duc de Guiſe diſſipa ces ombrages par ce qu'il leur en manda, & particuliérement par la propoſition du

quartier, laquelle pluſt extrémement à tout le Peuple qui voyoit avec douleur que tous ceux que les Eſpagnols prenoient priſonniers alloient à la Potence ou en Galeres. Le contentement qui parut ſur le viſage de ce Prince au retour de la Conférence, fit bien connoiſtre à ceux qui le connoiſſoient qu'il en eſtoit tres-ſatisfait, & qu'elle luy avoit fourny dequoy nourrir les eſperances qu'Agoſtino Mollo & les autres de ſa Cabale luy donnoient. En effect depuis cette iournée il rechercha plus ſoigneuſement qu'il n'avoit fait encore les occaſions d'obliger la Nobleſſe, & il fit paroiſtre une ſi étroite confiance au Major Landi & à tous les autres qui avoient des intelligences avec elle, qu'il ne fut pas malaiſé d'en pénétrer les veritables motifs. Luy meſme quelque temps depuis cette Conférence publia qu'en répréſentant au Duc d'Andria, les injuſtes & barbares traitemens que la Nobleſſe avoit receuë des Eſpagnols depuis que ce Royaume eſtoit ſous leur domination, il luy avoit prédit poſitivement que les ſoins

que ſon corps prenoit pour leur ſervice luy ſeroient plus pernicieux qu'vtiles : Que ſi ſes armes ne réuſſiſſoient pas ils en attribueroient la faute à ſa mauvaiſe volonté ; & que ſi elles reſtabliſſoient le Roy d'Eſpagne en ce Royaume, la connoiſſance qu'ils auroient que la Nobleſſe eſtoit capable de relever un Throſne preſque r'enverſé, les feroit à l'advenir travailler à ſa ruyne, de peur qu'vn Party qui pouvoit rendre la Couronne à ſon Maiſtre ne la luy oſtaſt quelque jour, ou du moins qu'il ne fuſt touſiours l'Arbitre unique de l'Eſtat. Qu'il avoit adiouſté a cela que l'Armée Navale de France devoit arriver dans peu à Naples, Qu'elle bruſleroit ou battroit indubitablement celle d'Eſpagne qui n'eſtoit compoſée que de Matelots & de Forçats. Que ſes forces jointes à celles du Peuple contraindroient bien toſt les Eſpagnols de ſortir du Royaume & de laiſſer à ce Party la liberté de choiſir la forme de gouvernement qui luy ſembleroit la meilleure. Que ſi la Nobleſſe attendoit à ſe déclarer iuſquà cette extré-

mité, elle courroit fortune d'avoir peu de part au gouvernement de l'Eſtat, & peut eſtre de s'en veoir exclure entiérement. Qu'eſtant né Prince & de plus ſorty de la maiſon d'Anjou qui avoit encore tant d'amis dans les plus Illuſtres Familles du Royaume, cela l'obligeoit à déplorer les malheurs où il voyoit que la Nobleſſe s'alloit ietter volontairement. Qu'il la convioit de penſer à elle & d'abandonner au plûtoſt vn Party dé-ja chancelãt & dont la cheute infaillible l'accableroit ſous ſes ruines. Que dans l'aſſiette où elle eſtoit préſentement elle eſtoit bien plus en eſtat de traiter & de faire ſon Party avec le Peuple, qu'elle ne ſeroit apres que la fortune auroit décidé cette querelle, & qu'alors cette Nobleſſe ſeroit contrainte de prendre la loy du vainqueur; Qu'en s'accommodant avec le Peuple il eſtoit certain qu'elle auroit la part qu'elle pouvoit pretendre dans le gouvernemẽt. Qu'il s'offroit d'y travailler & d'obliger le Peuple à rentrer dans ſon ancien devoir & à luy rendre les reſpects qu'il luy devoit ſi

juſtement. Que ſur cela le Duc d'Andria luy avoit répliqué, que les divers événemens de cette Révolution pourroient rendre la Nobleſſe mal-heureuſe, mais non pas criminelle; Que les mauvais traittemens qu'elle avoit receus des Miniſtres d'Eſpagne ne la diſpenſoient point du ſerment de fidélité qu'elle devoit à ſon Roy; Que la perte de ſon honneur luy eſtoit plus conſidérable que celle de ſes biens & de ſa vie. Qu'il s'eſtonnoit qu'vn Prince de ſon nom ſe vint ſoumettre ainſi à la diſcrétion d'vne Populace, dont la fureur en s'attachant à renverſer le Trône de ſon Roy légitime, avoit trempé ſes mains dans le ſang de ſes propres chefs; qu'il luy cõſeilloit de ne pas attendre qu'elle donnât en ſa perſonne comme elle avoit faite en celle du mal-heureux Prince de Maſſa vne marque de ſon inſolence & de ſa rage, & que s'il vouloit ſe retirer à Rome, la Nobleſſe l'eſcorteroit juſqu'à l'Eſtat Eccleſiaſtique avec tout le reſpect deu à ſa qualité & à ſon rang; Que cependant elle luy eſtoit extrémement obligée des bons ſentimens qu'il avoit

pour elle, mais qu'elle n'en pouvoit profiter pour ne pas ſoüiller la pureté du beau ſang qu'elle avoit receu de ſes Anceſtres, & qu'enfin ſi le ſort de l'Eſtat le forçoit de changer de maiſtre il auroit quelque ſorte de conſolation de voir dans la plus-haute place vn Prince venu de la Maiſon d'Anjou. Qu'en ſuitte de ce diſcours le Duc d'Andria s'enquiſt fort particuliérement de l'eſtat de l'Armée Navale de France & du temps qu'elle pourroit arriver, & qu'apres les complimens & les aſſeurances reciproques d'vne amitié telle que l'honneur le pouvoit permettre ils convinrent enſemble que le Duc de Guiſe feroit punir ce Boucher qui avoit maſſacré D. Pépé Carraffa & que dans peu de jours la Nobleſſe abandonneroit Averſe, & ſe retireroit chacun dans ſes terres & laiſſeroit faire aux Eſpagnols ce qu'ils jugeroient neceſſaire pour la defence du Royaume & pour leur conſervation.

Vn peu apres cette Conférence le Duc de Guiſe ayant appris qu'il y avoit quantité de grains au Ca-

zal de ſan Cypriano commanda à Iacomo Roſſo de marcher avec ſon Régiment pour s'emparer d'vn poſte ſi advantageux. Eſtant party de Iuliano il rencontra quelques coureurs d'Averſe, & s'engagea inconſidérément à les pouſſer juſques à la veuë de cette Ville, mais ſoit que la Nobleſſe ſe fut préparée à faire vne ſortie pour venir vers Iuliano, ſoit que l'action de Iacomo Roſſo l'obligeât de monter à cheval pour le repouſſer ; Il parut à peine aux environs de cette Ville qu'il en ſortit quinze cens chevaux accompagnez de pluſieurs Seigneurs de la plus haute qualité. Le Duc de Guiſe commençoit à diſner quand on le vint advertir de cette ſortie & la prémiére nouvelle qu'il en eut, fut que toute la Nobleſſe du Royaume luy venoit fondre ſur les bras avec quatre mille chevaux. l'Intrépidité de ce Prince parut en cette occaſion auſſi bien qu'en toutes les autres où elle luy fut neceſſaire Il quitta auſſi-toſt la table, ordonna au Baron de Moléne de faire mettre ſous les armes toute ſon Infanterie pour la défence du

Quartier & ayant commandé au ſieur des Iſnars d'aller à San: Antimo faire avancer vers le grand chemin de Naples à Averſe vne partie de l'Infanterie & de la Cavalerie qui eſtoit à ce bourg pour le ſouſtenir, il alla droit aux ennemis avec trois cents chevaux ſeulement compris ſes gardes, faiſant marcher devant luy la compagnie de Cavalerie de la garde advancée du Quartier. Le Baron de Modéne garnit toutes les advenuës de Iuliano des trouppes neceſſaires pour leur défence (quoy qu'il jugeât bien que la Nobleſſe n'eſtoit pas en eſtat de forcer vn Quartier fortifié & défendu de tant de gens) fit mettre tout le reſte en bataille dans ſa place d'Armes & monta à cheval avec quelques Officiers pour aller reconnoiſtre le chemin par lequel la Cavalerie ennemie le pouvoit venir attaquer. Conſidérant alors la ſcituation du Païs & ayant appris par vn de ſes Officiers que dans la route que le Duc de Guiſe venoit de prendre il y avoit vn pont appellé de Frignano traverſant vn grand foſſé qui coupoit le grand chemin d'Averſe

aux

aux coſtez, duquel il y avoit quelques petites maiſons abandonnées il creut qu'il ne ſeroit pas mal apropos de les occuper afin d'aſſeurer mieux la retraitte du Duc de Guiſe en cas qu'il fut pouſſé par le grand nombre d'ennemis qu'il alloit avoir ſur les bras. Il commanda deux cens Mouſquetaires pour garnir ces foſſez, il y envoya auſſi les Lazares dont les baſtons & les croqz eſtoient ſi formidables à la Nobleſſe & dépeſcha en meſme temps vn Officier à ce Prince pour luy donner advis de tout. Pendant cela le Duc de Guiſe arrivant à la veüe de la Cavalerie ennemie qui pouſſoit vigoureuſement Iacomo Roſſo vit que tout à coup la compagnie de ſa Garde advancée qui marchoit devant luy fut chargée ſi bruſquement par cette Nobleſſe qu'elle plia dés le premier chocq & ſe renverſa ſur ſes Gardes avec tant de deſordre & de precipitation qu'elle perça tous les eſcadrons qui la ſoûtenoient & fit plus de mal que les ennemis. Il ſembla en cette journée que le ſort des armes pour faire éclater le courage de ce Prince à l'aſpect de la

Nobleſſe Napolitaine fit tourner le dos à tous ceux qui l'accompagnoient à la reſerve du ſieur d'Orillac qui s'étant engagé trop avant parmi les ennemis fut pris & tué de ſang froid par ceux qui en le prenant luy avoient promis bon quartier. En effet le Duc de Guiſe ſe trouva en cette rencontre pluſieurs fois ſeul s'oppoſant à l'ennemy où faiſant tout ſon poſſible pour rallier ſes gens & les encourageant par ſon exemple : mais tous les ſoins furent inutiles, & le Duc ne ſe retirant qu'à meſure que toutte la Cavalerie le pouſſoit, vît qu'elle fit halte comme pour ſe rallier. Quelques perſonnes ont dit depuis que la Nobleſſe pouvoit alors prendre le Duc de Guiſe priſonnier mais qu'elle ne l'avoit pas voulu faire par l'eſtime qu'elle avoit pour luy, ou pour ne pas procurer vn ſi grand advantage aux Eſpagnols dont la bonne fortune luy devoit eſtre ſuſpecte. Le Duc dans ce moment voyant le Prince de Mondorvino détaché de ſon corps & advancé dans le chemin alla à luy pour le convier à faire vn coup de piſtolet, mais le Prin-

ce ne l'attendit pas & ſe retira au petit galop vers le gros qui recommançeant à marcher obligea le Duc à faire de meſme & à ſonger à la retraite par le chemin du Pont de Frignano, où la Cavalerie ennemie arrivant preſqu'en meſme tèmps que luy fut arreſtée tout à coup par vne décharge que les gens qui eſtoient dans les petites maiſons & dans les foſſez à coſté du Pont firent ſur elle avec tant de ſuccés que D. Diego di Montaluo Marquis de San-Guiliano ; D. Manuel Vaas & le ſieur de Munans Bourguignon demeurérent ſur la place avec plus de quatre cents hommes tuétant de cette décharge que de quelques autres que firent les meſmes trouppes ſecondées des Lazares qui avec leurs crocqs arreſtérent & renverſérent pluſieurs Cavaliers par terre où avec vne fureur & vne inhumanité incroyable les plus petits les achevérent. Mais ce qui rendit le combat plus ſanglant fut que Iacomo Roſſo ayant rallié ſes gens eſcarmoucha encore long-temps contre cette Cavalerie à la faveur des foſſez & des arbres qui bordoient le grand

chemin & que les Trouppes de San-Antimo arrivérent ſur le point de la retraitte du Duc & ſe meſlérent ſi apropos qu'elles donnérent moyen aux Officiers de la Cavalerie qui avoit abandonné ce Prince d'en rallier vne partie. Alors les ennemis furent contraints de ſe retirer, & le Duc de Guiſe apres avoir donné des marques d'vne valeur extreme, & fait tout ce qu'vn homme ſeul peut faire humainement, ſe retira auſſi à ſon Quartier avec perte d'environ deux cents ſoldats ou Lazares, & du ſieur d'Orillac que ce Prince regretta avec iuſte raiſon tant à cauſe de ſon grand courage, que de ſon ardente fidélité. Les ennemis meſme teſmoignérent l'eſtime qu'ils avoient pour luy par le ſoin qu'ils eurent de le faire inhumer dans l'Egliſe Cathedrale d'Averſe où la Nobleſſe luy fit faire vn ſervice ſolemnel auquel les principaux de tout leur corps aſſiſtérent.

Le bruit du combat du Pont de Frignano ſe répandit bien-toſt dans tout le Royaume, & dans toute l'Italie. La Populace qui voyoit les alleés & venuës du Major Landi avéc

quelque ſoupçon de la conduite du Duc, regarda depuis ce Prince avec vne extreme admiration. Toutes les Villes du Royaume du Party du Peuple ſongérent à luy envoyer des députez, la Nobleſſe ne penſa plus à faire de tentatives du coſté de Iuliano, & ne ſortit preſque plus d'Averſe. Les Eſpagnols commencérent à la ſupçonner de navoir pas fait dans cette rencontre tout ce quelle avoit peu faire, & tout le Party Royaliſte parut dans vne eſtrange conſternation. Rome au prémierés nouvelles de ce combat en tira de mauvais augures pour la Monarchie d'Eſpagne, & tous les Princes d'Italie creurent que cette brave Nobleſſe qui avoit plié au premier aſpect du Duc de Guiſe ſe ſoumettroit bien-toſt à luy.

Mais le couronnement de cette action fut que le Duc apres avoir fait teſte preſque ſeul à toute cette valeureuſe Nobleſſe, il vainquit encore ſa fierté en la néceſſitant de luy demander la permiſion de retirer ſes morts du champ du combat. Elle paſſa deux jours ſans les oſer enlever, enfin elle

ſe vit contrainte de luy demander cette grace par un Trompette que le General Tutteville luy envoya, & ce Prince la luy accorda avec autant de courtoiſie que de pieté.

Quelques jours apres Gennaro Annéſé envoya donner advis au Duc de Guiſe que l'Armée Navale de France eſtoit arrivée au Golphe de Naples, & que cette nouvelle cauſoit autant de joye à la Populace que d'eſtonement aux Royaliſtes, ce Prince le publia auſſi toſt avec un viſage qui paroiſſoit tres-ſatisfait, & faiſant appeller le Baron de Modéne il luy demanda, qu'elle opinion il avoit ſur l'arrivée de l'Armée. Le Baron luy dit que ne pouvant pas pénétrer les ordres que ſon Général avoit de la Cour, il croioit qu'on en connoiſtroit bien toſt le deſſein par le premier effect de ſa conduitte. Qu'il iugeoit que iamais la France n'avoit eut une occaſion ſi favorable pour mettre l'Eſpagne en eſtat de ne pouvoir de longtemps entreprendre rien ſur la Mer. Qu'elle pourroit dés ſon abord brûler tous les Vaiſſeaux d'Eſpagne, qui

eſtant à l'Anere & ſans garde, ſeroient à ſa diſcretion. Qu'affin de ne rien négliger il falloit donner cet advis au Général & aux autres Miniſtres de la Cour qui l'accompagnoient. Que ſur tout il le coniuroit de vivre avec eux en façon qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe plaindre de luy en cette conjoncture. Que tout ſon bon-heur dépendoit abſolument de ſa conduite & de la bonne intelligence qui paroiſtroit eſtre entr'eux. Que tout ce Peuple qui depuis qu'il avoit eu recours à la France avoit attendu cette Armée avec tant de veux & avec tant d'impatience, la regardoit en ce moment comme ſon unique reſſource ; Que s'il arrivoit par l'effect d'une malheureuſe conduite ou de la fortune d'Eſpagne que luy & les Chefs de l'armée vinſſent à ſe broüiller enſemble, & que cette armée ſe retiraſt il y avoit lieu de craindre que la Populace frûtrée de ſon attente, ne ſe priſt à luy de ce mauvais ſucces ; Qu'enfin il s'embloit que le Ciel luy remettoit en ces rencontres l'entiere diſpoſition de ſa fortune & de ſa gloire.

Le Duc de Guise l'écouta fort volontiers, du moins en apparance, & luy témoigna avec vn visage satisfait qu'il approuvoit extrêmément ses advis, & qu'il dépescheroit le iour mesme vn Gentil-homme à l'Armée Navale pour visiter de sa part le Duc de Richelieu qui la commandoit, & pour luy faire sçavoir les advantages qu'elle pourroit avoir si elle se servoit de celuy que luy offroit l'Armée ennemie qui estoit présentement à l'Ancre, & entiérement dénuée de Soldats, dautant que ceux qu'elle avoit apportés d'Espagne estoient péris dans les attaques, où se trouvoient alors engagés à la deffence de leurs Postes.

Fin de la Seconde Partie.

A PARIS,
De l'Imprimerie de IEAN BOVLLARD,
ruë de la Harpe, à l'Enseigne
de la grande Harpe.
1667.

ANT 131908